This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

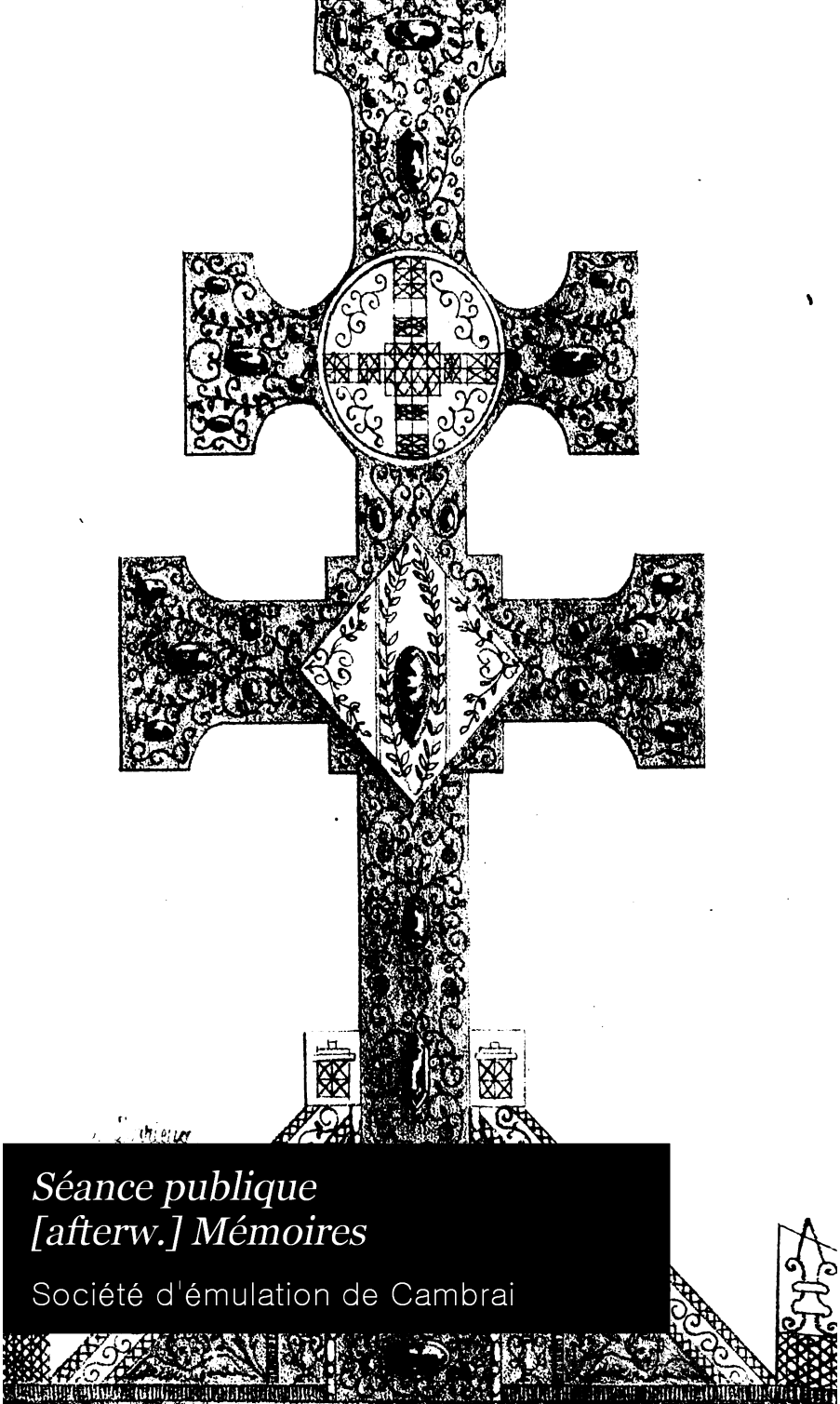
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Séance publique [afterw.] Mémoires

Société d'émulation de Cambrai

1101

Soc 3974 e. 137/1860

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DE CAMBRAI

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DE CAMBRAI

TOME XXVII. — 1re PARTIE.

SÉANCE PUBLIQUE TENUE LE 20 AOUT 1860.

Présidence de M. Alc. WILBERT

CAMBRAI

Simon, imp., libr., et lith., rue Saint-Martin, 18.

1860.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE PUBLIQUE

DU 20 AOUT 1860, A 11 HEURES DU MATIN

PRÉSIDENCE DE M Alc. WILBERT.

Comme les années précédentes, cette Séance a eu lieu dans les Salles du Consistoire, en présence d'une assemblée aussi nombreuse que distinguée. Plusieurs Membres du Clergé, ainsi que M. le Sous-Préfet et plusieurs Fonctionnaires civils avaient pris place au bureau où l'on regrettait l'absence de M. le Maire de la ville de Cambrai, occupé ce jour-là à présider les comices pour les élections municipales. Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, M. le recteur de l'Académie de Douai et M. le Préfet du département du Nord, invités tout particulièrement à honorer de leur présence

Digitized by Google

la fête de famille de la Société, se sont excusés de ne pouvoir y assister, par des lettres pleines d'une exquise politesse, que relevait encore le mérite de la forme et dont il a été donné lecture immédiatement.

Après le discours d'ouverture de M. le Président, discours qui a été chaleureusement applaudi, MM. les Orphéonistes de Cambrai ont bien voulu ajouter à l'éclat de la cérémonie en chantant, sous la direction de M. Bonnay, deux chœurs qui ont obtenu un grand succès. L'un était intitulé : *La Retraite*, l'autre *Le Combat Naval*. Diverses lectures se sont succédé ensuite de la manière suivante :

1° Eligius, maître orfèvre et émailleur au VIIe siècle, par M. *A. Bruyelle*.

2° Rapport sur le concours de philosophie morale (Rôle du Médecin dans la Famille), par M. *Alc. Wilbert*.

3° Le congrès des plaisirs, tenu, à Cambrai, de 1721 à 1725, par M. *C.-A. Lefebvre*.

4° Rapport sur le concours d'ethnographie (les principaux abus de la société moderne), par M. *L. Carion*.

5° Les pierres jumelles, légende, par M. *Durieux*.

6° Rapport sur le concours de poésie, par M. *C.-A. Lefebvre*.

M. Lefebvre n'a lu de son rapport que la partie où il était question des pièces couronnées, afin de ne pas retarder plus longtemps l'impatience où l'assemblée était de les entendre. On a donc procédé à la distribution des prix qui avaient donné lieu aux procès-verbaux ci-dessus désignés et dont on trouvera des

Digitized by Google

extraits plus loin. M. Wilbert avait déjà fait connaître la dissertation sur le *Rôle du Médecin dans la Famille*, qui avait valu à son auteur, M. Ebrard, la première médaille d'or. Des deux lauréats du concours de poésie l'un, M. Dupré, auteur d'une sorte d'élégie intitulée *Les Bois*, était absent et a eu pour interprête M. L. Carion. Le second, M. Jules Allevarrès, auquel a été décerné un premier prix consistant en une médaille de vermeil, a déclamé lui-même et de mémoire son poème couronné intitulé *La Charité*. L'effet qu'il a produit a été très-grand. L'assemblée a confirmé par la manière dont elle a manifesté le plaisir que lui avait procuré l'audition de cette œuvre remarquable, le jugement qu'en avait porté la Société d'Emulation.

EXTRAITS

DES PROCÈS-VERBAUX DU CONCOURS

PHILOSOPHIE MORALE.

M. Wilbert, rapporteur de la commission, après s'être livré à l'examen approfondi de l'unique pièce qui fut parvenue à la Société, en réponse à la question de philosophie morale, *Rôle du Médecin dans la Famille*, et après l'avoir fait connaître par des extraits, a demandé une médaille d'or pour cette œuvre remarquable à tous

Digitized by Google

égards, encore que la palme n'eut pas été disputée à son auteur. La Société, réunie en assemblée générale, a partagé l'avis de son honorable président. En conséquence, le billet ayant été décacheté le nom de M. Ebrard, docteur en médecine à Bourg (Ain) a été proclamé.

ÉTHNOGRAPHIE

Un seul mémoire sur cette question : *Quels sont les Abus de la Société moderne?* M. Carion, chargé du rapport, a conclu qu'il n'y avait lieu de décerner ni médaille ni mention à cette œuvre, fruit d'un travail trop hâté et trop incomplet pour mériter qu'on s'y arrête.

POÉSIE

M. Lefebvre, chargé du rapport sur le concours de poésie, l'a présenté à ses collègues dans la séance générale du 20 juillet. Mais il s'est abstenu d'indiquer les conclusions de la commission des lettres. Il ne les a fait connaître, qu'après s'être assuré des appréciations de la majorité de ses collègues qui tous avaient été appelés, par dérogation à l'usage, à prendre connaissance des pièces etc., à formuler leur avis. La Société a donc, après plusieurs lectures successives, décidé qu'elle accorderait des mentions honorables aux auteurs des pièces intitulées :

Les Sœurs de Charité ; — le Retour aux Montagnes ; — le Médecin au XIXe siècle ; — le Songe ; — l'Abeille ; — En Bretagne.

Digitized by Google

Elle a ensuite décidé qu'une médaille d'argent serait décernée à l'élégie portant pour titre : *Les Bois*;

Que l'auteur du poème ayant pour épigraphe *Caritas* recevrait une médaille de vermeil.

Les billets qui accompagnaient respectivement ces deux pièces de poésie ont fait connaître que la première *(Les Bois)* avait pour auteur M. Dupré, professeur de rhétorique au lycée de Marseille, et la seconde *(Caritas)* M. J. Allevarrès, homme de lettres à Paris.

LE PRÉSIDENT, LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,

Alc. WILBERT, C.-A. LEFEBVRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

DU 20 AOUT 1860.

DISCOURS D'OUVERTURE

Par M. Alc. WILBERT, président.

MESSIEURS,

Lorsqu'il y a deux ans nous avons tenu notre dernière séance publique, il s'agissait pour nous de faire connaître les résultats d'une Exposition à laquelle ont été invités à concourir les peintres des quatre départements du nord de la France; et, appelé comme aujourd'hui à prendre le premier la parole, je n'ai pu vous entretenir des distinctions méritées par plusieurs d'entr'eux sans parler des encouragements qu'à diverses époques notre administration municipale a donnés aux artistes, sans rappeler les sacrifices qu'elle a faits pour ceux des habitants de Cambrai qui ont ouvert à leurs enfants la carrière des arts libéraux. Les développements dans lesquels je suis entré à ce sujet vous ont fait, messieurs, partager ma

Digitized by Google

conviction, que ces sacrifices n'ont pas été inutiles, il suffisait, pour n'en pas douter, de voir ce que sont devenus les premiers élèves de nos écoles et quel avenir est réservé à ceux qui continuent de marcher sur leurs traces, et nous nous sommes accordés à penser que plusieurs sont maintenant oubliés que nous revendiquerions avec orgueil s'ils n'avaient pas voulu placer en serre pour eux beaucoup trop chaude les germes de vie dont ils étaient doués, s'ils avaient laissé à leurs heureuses dispositions le temps de mûrir aux lieux mêmes où elles s'étaient manifestées humblement... A côté des artistes que nous devons aux écoles ouvertes par nos magistrats municipaux, d'autres artistes se sont placés qui ne peuvent attribuer leur mérite individuel qu'à l'enseignement libre qu'ils ont reçu et je n'aurai pas de peine à vous en convaincre, messieurs, après les nouvelles preuves que vous en donnent MM. les orphéonistes, qui voient tous les jours grandir leurs ailes et qui, sous la double influence de l'habile direction qu'ils recoivent et de l'esprit qui les anime, ne peuvent manquer de prendre bientôt leur essor.

Les bons résultats qu'ils ont obtenus et qui feront de leur institution une des gloires de notre cité, sont dûs, messieurs, à l'émulation qui déjà leur a dit sans doute ce qu'elle ne cesse de nous répéter depuis plus d'un demi siècle, que, pour n'avoir pas de découragement à craindre, il suffit de l'espoir d'en triompher.

Eclairer les esprits et chercher à les rendre meilleurs, a été, messieurs, notre but constant. J'en donnerai bientôt une nouvelle preuve comme rapporteur de la commission chargée de vous faire apprécier les résultats

Digitized by Google

de votre concours de philosophie morale et je ne saurais en chercher d'autres aujourd'hui sans oublier qu'elles incombent à notre secrétaire général qui a fait l'un de ses plus heureux attributs de l'obligation de distribuer à tous une justice exempte de sévérité. En lui laissant le soin de signaler nos travaux individuels et collectifs et d'en indiquer le caractère, ce qu'il ne pourrait faire aujourd'hui sans prolonger plus qu'il ne convient la séance qui vient d'être ouverte, mais ce qu'il fera bien certainement assez tôt pour donner à son compte-rendu la place qui lui sera réservée dans le premier volume que nous publierons, je ne puis négliger, messieurs, de vous rappeler les études que nous avons faites et celles qui n'ont pas cessé de nous occuper :

Société d'agriculture, nous avons eu, comme d'usage, à prendre le soin du résumé des renseignements donnés sur la statistique agricole des deux cantons de Cambrai. Bien qu'il y ait, dans leur exactitude, un progrès à constater depuis l'année 1852, nous ne pouvons cependant négliger de dire qu'ils ne sont pas partout également bien compris et laissent, par suite, trop à faire à celui qui doit les relever.

On a continué de nous demander, à propos de la quatrième exposition départementale des produits du sol de notre pays, et de ses industries agricoles, de signaler à la reconnaissance publique et de choisir dans notre arrondissement un des cultivateurs qui ont fait le plus d'utiles sacrifices pour le perfectionnement des diverses branches de l'économie rurale, et nous avons pensé que, pour résoudre convenablement une pareille question, il

Digitized by Google

faut l'examiner au point de vue de la stabulation. Ainsi que nos prédécesseurs, vous le savez, messieurs, nous sommes tous persuadés que ce n'est qu'après avoir constaté de quelle manière sont construits et disposés les divers bâtiments de la ferme, qu'on peut dire combien de connaissances agricoles existent chez ceux qui l'habitent et par suite, quels progrès on leur doit, quels autres on peut en attendre; notre conviction à ce sujet est si grande que nous considérons comme une nécessité le vœu de voir partout visités aux lieux mêmes où on les emploie les animaux que les comices sont appelés à primer dans leurs concours. Rien n'est, selon nous, plus facile que de présenter à un jury spécial des animaux hors ligne et qui méritent, à ce titre, les premières distinctions : il suffit pour cela de les acheter la veille et de s'engager à les garder pendant un an. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est de traiter constamment ces animaux avec tous les soins qu'ils réclament, et la visite de la ferme où on les reçoit peut seule faire connaître les habitudes suivies à ce sujet. Pour concilier les nouvelles dispositions à prendre avec celles qui ont été prises jusqu'aujourd'hui dans les diverses parties de la France, il nous semble, messieurs, qu'il suffirait de subordonner l'octroi de la première partie de la prime décernée au moment de l'exhibition des animaux, au résultat de la visite à faire des fermes auxquelles ces animaux appartiennent. Une mesure réglementaire amènerait ce résultat et vous aurez, messieurs, à examiner s'il ne convient pas de la recommander à M. le ministre de l'agriculture.

Digitized by Google

C'est encore comme société d'agriculture que nous avons désiré savoir quels sont les progrès qui ont été faits, depuis dix ans, dans la culture de l'arrondissement de Cambrai, et quels sont ceux qui restent à faire. Nous n'avons pas entendu répondre nous-mêmes à cette question par les considérations publiées dans notre dernier volume. Ce que nous avons espéré, ce que nous espérons toujours, c'est qu'en donnant une idée de l'importance des observations à recueillir, elles trouveront un homme spécial disposé à s'en occuper.

« Le gouvernement de l'Empereur (c'est M. le ministre de l'instruction publique qui l'a dit dans sa circulaire en date du 29 mars 1858), « a témoigné du « prix qu'il attache à ce que le mouvement intellectuel « ne soit plus concentré à Paris. Il ne peut voir sans « une vive satisfaction les hommes les plus honorables « et les plus considérés du pays le seconder dans cette « tâche en révélant les ressources littéraires et scien- « tifiques que renferment les provinces, » et pour lui donner tous les éléments d'information nécessaires nous nous sommes empressés d'adresser nos dernières publications à M. le recteur de l'Académie de Douai qui nous les a demandées par sa lettre en date du 14 décembre 1859.

Une première fois M. le doyen de la faculté des lettres de la même ville a bien voulu parler de nos efforts avec une grande bienveillance, il était impossible d'interpréter mieux la pensée du gouvernement de nous maintenir dans la voie où nous sommes entrés « sans « gêner en rien notre indépendance et notre liberté

Digitized by Google

« d'initiative, nécessité de nos travaux et condition de « leur succès. »

Chargé par l'Empereur de diriger un vaste travail d'ensemble sur « la topographie des Gaules jusqu'au Ve siècle, » M. le Ministre de l'Instruction publique s'est également adressé à nous « pour assurer l'exacte accomplissement des intentions de S. M. » et nous a demandé de lui faire connaître à ce sujet les ouvrages qui ont été publiés et les recherches qui sont restées inédites.

Sans affirmer, quant à présent, messieurs, que nous ne pourrons pas apporter de nouvelles lumières dans l'exécution de ce travail, nous devons nous accorder à reconnaître que depuis César jusqu'à Honorius, nous pourrions dire, s'il ne fallait nous arrêter au Ve siècle, depuis la dernière défaite des Nerviens jusqu'à l'origine du comté de Flandres, qu'on peut dater de la fin du VIIe siècle, on ne trouve de documents à consulter que ceux qui ont été publiés à diverses époques, et que les documents connus n'ont pu jusqu'ici que confirmer ce fait, depuis longtemps établi, que la division par *pagi* ou cantons a été substituée par les Francks à celle que les Romains avaient faite par *civitates* ou cités ; que les *pagi* ont été divisés dans le nord de la France en deux royaumes, celui de Soissons d'abord, et, plus tard, le royaume de Neustrie, et qu'après avoir séparé la Neustrie et l'Austrasie, l'Escaut a délimité la France et la Loraine, ce qui explique, pourquoi sa rive droite relevait de l'empire. (1)

(1) Notice sommaire sur la géographie territoriale et administrative des provinces formant l'ancien comté de Flandre, depuis César jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne, par M. de Godefroy.

Digitized by Google

Les études faites par plusieurs d'entre nous sur la topographie des Gaules antérieurement au Ve siècle, et celles auxquelles ont donné lieu leurs recherches sur les anciennes voies romaines de notre pays les avaient préparés à donner les renseignements demandés par M. le ministre de l'instruction publique pour la « préparation d'un dictionnaire géographique de la France » et qui devaient avoir pour résultat de faire connaître « les ouvrages inédits ou imprimés, les titres originaux, « cartulaires et pouillés qui indiquent les noms latins « ou vulgaires sous lesquels étaient connus avant « 1789 les lieux habités ou historiques, communes, « hameaux, écarts ou autres dépendances des communes, « les montagnes, vallées, grottes, cavernes, forêts, « cours d'eau, étangs, caps, baies, hâvres, îles et « rochers » aussi leur a-t-il été facile de coordonner les renseignemens que trois d'entr'eux ont pris le soin de recueillir.

Notre société, messieurs, s'est occupée à diverses époques, et particulièrement en 1838, des anciens monuments de l'arrondissement de Cambrai et il ne lui sera pas plus difficile de faire sommairement connaître ceux qui existent encore et auxquels on doit accorder quelque valeur. Ainsi elle pourra coopérer, comme M. le ministre de l'instruction publique le lui demande par sa lettre en date du 30 mars 1859, à la rédaction du « *Répertoire archéologique de la France.* »

Enfin, messieurs, et toujours pour répondre aux questions que M. le ministre de l'instruction publique nous a faites par sa lettre du 1er juin dernier, nous

Digitized by Google

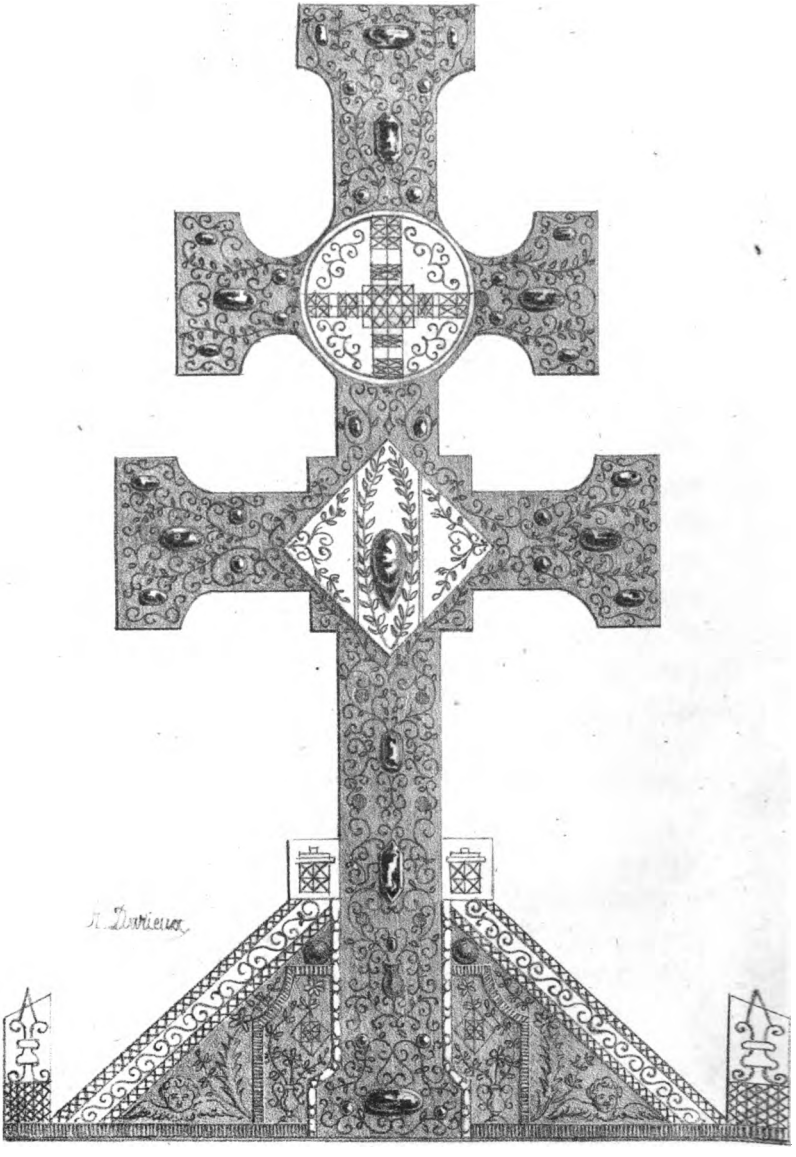
aurons à examiner, à propos de la rédaction de l'ouvrage qui doit avoir pour objet la « *description scientifique de la France*, » si nous avons quelques observations à présenter sur la géologie de notre pays, sa météorologie et son climat, sa botanique, sa zoologie, les types de sa population et le caractère des maladies qui règnent dans ses localités et qu'on peut attribuer à l'alimentation de leurs habitants et aux professions qu'ils y exercent.

Tout cela, messieurs, ne peut être l'œuvre d'un jour, et pour ne pas céder à la crainte de voir recueillir par d'autres le fruit de notre travail, ce qui pourrait nous le faire abandonner ou nous empêcher de l'entreprendre, il nous suffira, soyez-en surs, du témoignage de notre conscience. Nos travaux individuels, n'ont pas eu d'autre objet que l'utilité commune, et l'un de nous vient de nous prouver, à son tour, qu'il a vu dans ce but constant de nos efforts une tradition de famille, en nous communiquant sur les manuscrits à vignettes de la bibliothèque de Cambrai un travail que notre conseil municipal nous donnera sans doute le moyen de publier lorsqu'il saura qu'il s'étend du IXe au XVIIIe siècle et peut tenir lieu d'une *histoire de l'imagerie* dans notre province.

Digitized by Google

Digitized by Google

CROIX ÉMAILLÉE



attribuée à S.t Éloi.

Digitized by Google

ELIGIUS

ORFÈVRE-ÉMAILLEUR AU VIIe SIÈCLE

Par M. Ad. BRUYELLE.

Au commencement du VIIe siècle vivait à Limoges, un saint homme nommé Eligius, natif de la petite ville du Châtelat près Limoges, vers l'an 588, d'un père nommé Eucher et d'une mère nommée Tervigie, tous deux de race gallo-romaine. Ce saint homme, artiste éminent, dans le but d'offrir un asile digne des arts dont il s'occupait avec une ferveur sans égale, fit construire vers 631, d'après ses plans et sur un terrain qu'il obtint de la munificence du roi Dagobert 1er, l'abbaye de Solempniacum (Solignac) située près de son lieu natal.

Il fit appel à tous les couvents de France et attira dans son nouveau monastère, véritable temple des arts, un grand nombre de moines distingués dans les arts et les lettres. Solempniacum devint le foyer d'où se répandit cette réputation artistique qui illustra pendant des siècles, le pays d'Aquitaine. (1)

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres.

Digitized by Google

Plus de cent cinquante moines, peintres sur verre, émailleurs, ciseleurs, travaillaient ardemment sous la surveillance d'un sage et pieux abbé nommé Rémacle, et d'un autre élève distingué nommé Thillo ou Théau (1).

Eligius, lui-même, dans les instants que lui laissait la direction de ses vastes ateliers, exécutait ces superbes morceaux d'orféverie que les plus riches villes de France étaient heureuses de posséder au prix des plus grands sacrifices.

Audoën (Saint Ouen), contemporain et ami d'Eligius, nous fait connaître que le célèbre artiste était d'une haute taille et d'une beauté remarquable; sa tête était ornée d'une chevelure soyeuse, légèrement ondulée, sur sa figure où brillait le coloris de la santé, on lisait une expression d'une sérénité et d'une gaité douce et aimable. Pour compléter ce portrait, il ajoute qu'Eligius avait les doigts gracieusement effilés et les mains bien faites. (2). Cette particularité qui semble puérile sous la plume de l'historien, a pu contribuer pour beaucoup à donner à l'artiste cette adresse dont il fit preuve dans ses nombreux travaux de fines sculptures et d'orfèverie.

Parmi les travaux les plus remarquables attribués au grand artiste ou auxquels il a mis la main, et sans compter les morceaux moins importants tels que bassins, aiguières, écuelles, salières, gobelets, croix, vases, tables d'or et d'argent pour orner les autels, calice et

(1) *Didron*, annales archéologiques, t. 3, p. 210.

(2) *Victor Derode*, histoire religieuse de la Flandre maritime, p. 53.

Digitized by Google

patènes, chandeliers, encensoirs, thaus (1), on cite comme œuvres capitales des châsses magnifiques dans lesquelles furent renfermés les corps de Saint-Denis et de Saint-Germain, évêques de Paris, de Saint-Martin et de Saint-Brice, évêques de Tours, de Saint-Quentin de Vermandois, de Saint-Lucien de Beauvais, de Saint-Crépin et Saint-Crépinien de Soissons, de Saint-Piat de Tournai, de Saint-Sévérin, de Sainte-Colombe et de Sainte-Geneviève, etc. (2). En citant la châsse de Sainte-Geneviève de Paris, nous voulons parler de la châsse primitive du VIIe siècle, qui était en bois relevé d'ornemens en métaux précieux, la même qui deux siècles après, fut deux fois soustraite à la rapacité des Normands, lors des divers sièges qu'ils firent de Paris. Elle tomba de vétusté, et ce ne fut qu'en 1240 que fut construite la fameuse châsse si renommée jusqu'à la révolution (3). On citait notamment pour le mérite d'exécution les bas reliefs du tombeau de Saint-Germain, évêque de Paris, et deux sièges d'or enrichis de pierreries dont il sera ultérieurement question (4).

L'abbaye de Saint-Martin-lez-Limoges, possédait autrefois une magnifique croix en émaille, œuvre d'Eligius.

(1) *Dideron*. Annales archéologiques, t. 3, p. 210.

(2) *Mesenguy*. Les vies des Saintes, t. 2, p. 481. — « Et comme ce sainct » évesque avant que suyvre l'estat ecclésiastique avoit esté orfèvre très » excellent il feit plusieurs cercueils et coffrets pour y enchasser les corps et » précieuses reliques de saints comme de Saint-Quentin, etc. » *Gazet*, hist. ecclés. des Pays Bas, p. 213.

(3) Magasin pittoresque, t 4, p. 271.

(4) *Général Beauvais*, dict. historique et biog. p. 974.

Digitized by Google

Cette pièce remarquable a été réparée en 1625 ; mais depuis, on ignore ce qu'elle est devenue.

Le dessin qui nous en a été conservé et que nous donnons avec cette notice, fait connaître que cette croix était à double croisillon, sur piédestal; le tout ornementé de ciselures, fleurons et arabesques d'un dessin correct et très remarquable pour son époque (1).

La plupart des ouvrages que nous avons signalés, œuvres de l'artiste limousin, subsistaient encore au moment ou éclata la révolution française. Ils sont aujourd'hui tellement rares que l'on ne peut plus montrer que le fauteuil ou trône du roi Dagobert Ier, replacé actuellement dans l'église de Saint-Denis. Encore, rien d'authentique n'a pu justifier cette assertion traditionnelle; mais rien non plus n'a pu la détruire (2). Napoléon Ier fit transporter ce même trône au camp de Boulogne en 1804, et s'assit dessus pour distribuer à son armée les croix de la Légion-d'Honneur.

Outre son profond amour pour les arts, Eligius avait une grande affection pour ses semblables ; il était animé d'un grand esprit de charité. Ses libéralités étaient immenses : ses aumônes ne tarissaient jamais ; on voyait les pauvres se grouper autour de lui « comme les abeilles autour d'une ruche. » Si quelqu'un dans le besoin demandait après la demeure d'Eligius, on lui

(1) Ce dessin est extrait de l'Histoire de France de MM. Bordier et Charton.

(2) *Général Beauvais*, ibid. p. 274, et *Dideron*, annales archéologiques. t. 3. p. 210.—On peut voir le dessin de ce fauteuil dans *Dulaure*, histoire de Paris, et *Henri Bordier* et *Edouard Charton*, histoire de France.

Digitized by Google

disait : « Marchez vers cette place qui est devant vous, là vous verrez une grande multitude de pauvres rassemblés devant une maison, c'est celle d'Eligius ; vous l'y rencontrerez très-certainement. »

L'histoire de sa vie n'est qu'une succession de bonnes œuvres qui lui valurent l'honneur d'être évêque, et plus tard, la plus belle récompense que l'église ne décerne qu'aux plus dignes d'entre ses fils, sa béatification.

Nous serons bref dans nos citations : Eligius avait trente ans et il était occupé de son état chez un orfèvre distingué, nommé Abbon, directeur de la monnaie de Limoges, lorsqu'il eut à remplir une mission à Paris, auprès de la cour de Clotaire II. Ce roi informé de la réputation de l'artiste limousin qui déjà s'étendait au loin, le chargea de lui ciseler un siège avec ornementation d'argent, d'or et de pierreries.

Les métaux précieux et les pierreries jugés nécessaires furent mis à la disposition de l'habile artiste qui, après un travail assidu, montra aux yeux du roi, non pas une merveille, mais deux merveilles, deux sièges qu'il avait trouvé moyen de former avec les matières à lui confiées. Clotaire admira beaucoup le talent d'Eligius et surtout apprécia sa grande probité. Il l'attacha à son palais en le nommant grand monétaire du royaume, haute fonction qu'il conserva sous les règnes de Dagobert Ier et Clovis II. On peut lire son nom sur les monnaies de l'époque.

Pendant les guerres horribles que, vers l'an 639, le roi Dagobert Ier faisait aux Saxons révoltés contre

Digitized by Google

lui (1), des prisonniers de cette nation, et aussi des Romains, des Gaulois, des Bretons ou des Maures d'Afrique étaient traînés de province en province dans les horreurs de l'esclavage. Eligius, dans son inépuisable charité, employait tout ce qu'il possédait, vendant même jusqu'à ses propres vêtemens, pour racheter des troupes entières de ces malheureux. Dès qu'un vaisseau abordait aux rivages du Nord, Eligius accourait et délivrait autant qu'il le pouvait de ces pauvres captifs, qu'il rendait à la liberté après avoir ouvert leurs yeux aux lumières du christianisme (2). Nommé évêque de Noyon et de Tournai l'an 640 et sacré à Rouen avec Saint-Ouen, le 21 mai de la même année, Eligius s'attacha à déraciner les vices, à combattre les égarements des peuplades grossières que renfermait encore une partie de son diocèse. Il renversa les idoles de bois ou de pierres, reste du paganisme dans la contrée pour y substituer les croyances de la religion chrétienne. On y adorait alors Neptune, Pluton, Diane, Minerve, Jupiter, Mercure, Venus etc. Les habitants invoquaient ces chimériques protecteurs en les appelant en garantie de leurs serments.

Diane était une des divinités les plus en honneur chez les Morins et les Flamands au VIIe siècle, on trouvait encore dans les Ardennes des autels de pierres votives, des inscriptions à cette déesse du paganisme.

(1) « Dagobert porta la guerre chez les Saxons, tua leur duc Berthoald, dévasta toute la Saxe et fit massacrer tous les habitants dont la stature surpassait en hauteur la longueur de son épée. » — *Dulaure* histoire de Paris.

(2) *Audoenus*, vita sancti Eligii.

Digitized by Google

A Cambrai, les *Pierres Jumelles*, monument celtique élevé dans le bois du Mont des Bœufs, étaient consacrées à Woden ou Odin, la grande divinité des hommes du Nord. Il est vrai que sur ce point de nos contrées, St-Géry, dès l'an 595, avait renversé les idoles que le peuple y adorait. Il y fit construire au sommet de la montagne un monastère qu'il dédia à St-Médard et à St.-Loup (1). Néanmoins il paraîtrait que le culte des faux dieux persistait toujours dans le pays, car le synode de Leptines, le premier concile tenu à Cambrai en 743, s'éleva contre le culte de Mercure et de Jupiter alors encore très répandu dans la Flandre.

Eligius, le saint évêque, eut à combattre les superstitions fort nombreuses de son diocèse et qui étaient entr'autres, de consulter les devins, les sorciers, les enchanteurs, les diseurs de bonne aventure; d'ajouter foi à leurs prédictions, d'observer les éternumens, les saignemens de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine; de passer le premier jour de janvier dans des réjouissances toutes païennes; de danser et chanter à la fête de Saint-Jean; de sauter par-dessus les charbons du feu de la veille de cette fête pour accoucher heureusement; de faire des mascarades; d'attacher les paroles de l'Ecriture, ou d'autres ligatures, au cou des hommes et des bêtes; de faire passer les hommes ou les bêtes par des arbres creux ou dans la terre percée, et autres extravagances. De telles pratiques,

(1) Chron. Baldéric lib. II, cap. IV.

Digitized by Google

disait le saint évêque, ne viennent pas de Dieu, mais du diable (1).

Vers ce temps, première moitié du VIIe siècle, Judicaël, roi de Domnonée, se préparait à faire la guerre à Dagobert Ier. Le conciliant évêque de Noyon fut envoyé en ambassade en Armoriqne. Il traita le prince breton avec tant de douceur et de bienveillants ménagements qu'il lui persuada de l'accompagner à la cour du roi des Francs. Les deux monarques s'entrevirent à Creil et traitèrent la paix en se faisant mutuellement de riches présents (2).

La tradition qui bien souvent n'est pas l'histoire a fait du célèbre artiste, humble, autant que modeste, un simple artisan maréchal-ferrant plein d'orgueil et de vanité. Une légende qui a cours dans l'Aquitaine a été dernièrement rapportée par divers organes de la presse, mais tronquée et d'une manière incomplète. La voici telle que nous l'avons entendue raconter il y aura tantôt un quart de siècle, par un habitant de Bellac, petite ville du Limousin.

« Un beau matin (et ce beau matin remonte à plus de douze cents ans), les braves habitants de Limoges s'éveillèrent aux cris et aux vociférations que poussait une nuée de forgerons, aides-forgerons et maréchaux-ferrants qui venaient d'envahir la ville, accourus de toutes les localités environnantes.

« Or cette émotion populaire avait pour cause une enseigne représentant un certain Eligius, bien connu

(1) *Mesenguy* déjà cité, t. 2, p. 480.

(2) Revue de l'art chrétien. 1858, p. 302.

Digitized by Google

dans la ville, et ferrant un cheval. Elle portait tracé en grosses lettres cet exergue passablement insultant pour des confrères :

« *Eligius, maître sur maître, maître sur tous.*

« Dieu de son céleste séjour résolut de punir l'orgueilleux ouvrier ; mais heureusement le rédempteur du monde prenant en considération les nombreuses vertus de l'honnête artisan, plaida victorieusement sa cause en promettant de ramener son protégé au sentiment de l'humilité chrétienne.

« Jésus revêtit sur le champ les habits de compagnon du devoir, et s'en fut chez Eligius. Il le trouva qui considérait avec satisfaction un fer qu'il venait de terminer par une troisième chaude. Jésus demanda au maître s'il n'avait pas besoin d'un compagnon.

« — Mais, dit Eligius, il est bon qu'avant de t'admettre dans mon atelier, je sache ce que tu sais faire ?

« — Tout ce qui concerne votre état, répondit Jésus avec assurance, et aussi bien que qui que ce soit.

« Eh bien, fit alors Eligius, hochant la tête en signe d'incrédulité, mets-toi à l'œuvre, car c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier.

« Jésus prit un lingot de fer, et en une chaude seulement il eut forgé un fer d'une forme et d'un fini desquels le travail d'Elégius était loin d'approcher.

« — Pas mal... pour un simple ouvrier, dit le maître en se mordant les lèvres de dépit ; mais espérant prendre le jeune compagnon en défaut, il continua : ce n'est pas tout que de savoir tourner un fer passablement, il faut savoir

Digitized by Google

l'appliquer au pied de l'animal. L'on venait justement d'amener à la porte un cheval déferré des quatre pieds.

« — Mettez la bête au travail, dit Eligius à ses garçons...

« — Oh, ce n'est pas la peine, interrompit Jésus, j'ai une manière à moi plus commode, plus expéditive.

« Et tirant un couteau de sa poche, il alla droit au cheval, lui leva une des jambes, en coupa le pied à la première jointure, mit ce pied dans l'étau, y attacha le fer le plus tranquillement du monde, puis vint le replacer à la jambe de l'animal, qui ne s'inquiétait nullement de ce qu'une telle opération devait avoir de douloureux.

« Eligius, stupéfait, le regardait faire ; mais Jésus faisant semblant de ne point s'apercevoir de son étonnement, dit : Maître, ne connaissiez-vous point cette nouvelle manière de ferrer ?

» — Si, si fait, répondit Eligius, reprenant son air de suffisance, j'en ai entendu parler... mais j'ai toujours préféré l'autre. Et sans approfondir ce qu'il ne comprenait pas, il s'empressa de gager le nouveau compagnon, craignant la concurrence formidable que pourrait lui susciter un tel ouvrier s'il se fixait ailleurs que chez lui.

» Le lendemain, Eligius chargea le jeune apprenti d'une mission qui consistait en une tournée à opérer dans les villages voisins, pour régler quelques comptes avec diverses pratiques. En son absence, le maître se prit à réfléchir sur ce qui la veille lui avait paru si extraordinaire.

Digitized by Google

Pourquoi se disait-il, moi reconnu dans tout le Limousin, pour le plus habile ouvrier, ne ferais-je pas aussi bien que lui, simple forgeron ignoré ? Je veux sur le champ mettre à l'essai ce nouveau mode de ferrer, qui au total vaut bien l'autre.

» Il n'attendit pas longtemps, et cela tombait à merveille. Un cavalier armé de pied en cape, s'arrêta à la porte; il s agissait de ferrer son cheval. Eligius martela son fer, lui donna une forme qui jamais ne lui avait paru si bien courbée, si parfaitement réussie. Affilant un tranchet et s'y prenant de la manière qu'il avait retenue (et il l'avait parfaitement retenue), il opéra la section avec une adresse remarquable, mit le pied dans l'étau et y attacha le fer. Lorsqu'il vint pour le replacer, le cheval était abattu par terre, râlant la mort, et le sang qui coulait à profusion de la plaie, menaçait de le faire passer incontinent de vie à trépas.

» Cependant, Eligius, effrayé, tenta de rapprocher le pied de la jambe ; à son désappointement, la jonction ne voulut point s'opérer, et l'hémorragie continua.

» L'on juge si grande était la désolation de l'orgueilleux forgeron, sa réputation était à jamais perdue ; et puis quels seraient la fureur, le ressentiment de l'homme d'armes ?

» Dans cet instant perplexe, Jésus rentra : Ah ! ah ! je vois ce que c'est, fit-il, en considérant la bête demi morte, maître Eligius a voulu faire comme moi ; et il rapprocha le membre de la plaie ; aussitôt le cheval se

Digitized by Google

leva, hennit de joie et devint aussi alerte qu'auparavant.

» Eligius courut dans son atelier, prit un marteau et brisa son enseigne; puis il se jeta avec humilité aux pieds de Jésus, car il venait de le reconnaître au nimbe divin, à l'auréole lumineuse qui couronnait sa tête.

» Jésus le releva avec bonté et lui dit : Eligius, vous ignoriez que la force vous venait d'en haut, et oubliant que celui qui s'élève sera abaissé, l'orgueil de votre savoir allait vous perdre. Aujourd'hui que vous êtes revenu à des sentiments plus humbles, plus dignes d'un chrétien, restez donc le maître sur maître, mais sachez que Dieu seul est le maître sur tous....

« Ayant dit ces paroles, Jésus sauta en croupe derrière le cavalier qui n'était autre que Saint-Georges, le cheval partit au galop et ils disparurent aux yeux d'Eligius. »

Cette part faite à la fable, complètons brièvement l'histoire :

Eligius, non le maréchal-ferrant, follement imbu de son savoir, mais Eligius, le modeste et savant artiste, aux connaissances profondes et variées, monétaire, orfèvre, architecte, peintre et écrivain, le fidèle argentier, ambassadeur, premier ministre du roi de France, le pieux et bienfaisant évêque de Noyon, mourut dans la nuit du 30 novembre au 1er Décembre de l'an 659, âgé de 70 ans et quelques mois. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Loup que le roi Clovis avait fondée hors

Digitized by Google

de la ville de Noyon (1). Sainte-Bathilde la reine de France, voulut assister avec ses enfants et sa cour aux obsèques du digne prélat; on en vanta la magnificence. Cette mort répandit le deuil par toute la Flandre (2).

Durant la longue carrière d'Eligius les charges importantes qu'il eut à gérer, n'empêchèrent jamais cet illustre artiste de continuer à enrichir des merveilles de son ciseau, les palais et les fondations pieuses, églises et monastères dont il était la providence. La basilique et l'abbaye de Saint-Denis que Dagobert avait fait bâtir avec une libéralité fabuleuse, furent particulièrement l'objet des travaux artistiques d'Eligius qui les décora de meubles et de vases précieux (3).

On attribue au saint prélat la fondation d'un assez grand nombre de monuments religieux :

Un monastère de femmes et un oratoire dédiés à Saint-Paul (4) ; c'est actuellement l'église Saint-Paul de Paris. Les églises de Saint-Loup et de Saint-Martin à Noyon et à Tournai ; celle de Saint-Pierre près de Gand; une autre avec une abbaye à deux lieux d'Arras, sur le mont qui a conservé le nom de Saint-Eloi.

D'autres fondations pieuses lui doivent encore leur création dans les villes de Rodembourg, d'Aldembourg, d'Ootsbourg, de Bruges et de Courtrai (5).

(1) Gazet, histoire ecclés. des Pays-Bas, p. 213.

(2) Annales *Gallo-Flandriæ*.

(3) *Th. Lavallée*, histoire des Français, t. 1er chap. 5.

(4) Saint-Ouen auteur de la vie de Saint-Eloi nous apprend que l'oratoire de Saint-Paul était recouvert de lames de plomb. — *Dulaure*, histoire de Paris.

(5) *L'abbé Destombes*, les vies des Saints de Cambrai et d'Arras, t. 1, p. 209.

Digitized by Google

Enfin, après avoir prêché la vraie foi aux bourgades des bords de la mer, vers le pays des Ménapiens, il fonda, en 646, une chapelle qu'il appela dans la langue du pays *Dune-Kercke*, c'est-à-dire église des dunes, d'où est venu Dunkerque, aujourd'hui ville et port de mer (1).

On sait que l'église a canonisé le fervent apôtre du Christianisme sous le nom de *Sanctus Eligius* (Saint-Eloi) ; elle en célèbre la fête au 1er décembre.

Plusieurs localités se glorifient de posséder ou d'avoir possédé des reliques vénérées, quelques parties des ossements du bienheureux Eloi. Ce sont les villes de Tournai, Noyon, Chelles et Paris.

Jacques Lesaige, marchand à Douai, le pieux pélerin qui entreprit, l'an 1518, un voyage à Jérusalem, dit dans son journal de voyage, le premier livre imprimé à Cambrai, vers l'an 1523, que passant dans la ville de Noyon, on lui montra « *lenglume et lun des sorlers de Monseur Saint-Eloy* » (2).

La ville de Douai conserve depuis longtemps deux marteaux que l'on prétend avoir autrefois servi aux travaux du saint orfèvre.

Maints villages du Cambresis ont des chapelles dédiées à Saint-Eloi. A Honnechy, jadis, il était d'usage, le jour

(1) *Faulconnier*, hist. de Dunkerque, t. 1, p. 7.

(2) On ne connaît que trois exemplaires du voyage de Lesaige qui ne se compose que de 77 feuillets. L'un deux a été vendu 105 fr. à la vente de M. Regnauld-Bretel. A la vente de M. Bigant, de Douai, en mai 1860, le même exemplaire ou toujours l'un des trois connus, a été adjugé à un libraire de Paris, à l'encontre de la ville de Cambrai, pour le prix fabuleux de 1005 francs.

Digitized by Google

de Saint-Eloi et le 25 de juin, de se rendre en procession à la chapelle du Saint, située à l'embranchement de quatre chemins. Le clergé donnait l'Evangile ; puis on amenait, devant la chapelle sous laquelle surgit une belle fontaine, les bestiaux pour y boire de l'eau et y être touchés du marteau du saint. Cela devait les préserver de maladies. Cette pratique à la quelle le peuple avait une forte croyance, n'existe plus de nos jours ; mais on se rend encore en pélerinage, et de tous les lieux environnants, à la chapelle de Saint-Eloi. Les malheureux phthisiques, les malheureux atteints de maladies incurables vont y chercher leur guérison.... mais respectons ces sortes de croyances, surtout lorsquelles tendent à apporter au cœur de celui qui souffre quelque consolation, un rayon d'une divine espérance !

Août 1860.

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE MORALE

CONCOURS DE 1860

RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ

Par M. Alc. WILBERT.

MESSIEURS,

Vous avez mis à votre concours de Philosophie morale une question qui a été ainsi posée dans votre programme :

« Quel est, quel devrait et quel pourrait être le rôle « du médecin dans la famille en général, et particu- « lièrement dans la classe ouvrière ?

Et un seul mémoire vous a été adressé. L'éloge qu'en ont fait ceux d'entre vous, messieurs, qui l'ont examiné aussitôt, a été si soudainement unanime, que lorsqu'il s'est agi de le renvoyer à votre commission des lettres, tout le monde s'est accordé à penser que

Digitized by Google

le jugement à porter pourrait être rendu par la Société toute entière et, appelés à vous prononcer dans une séance générale, vous avez décerné à son auteur une médaille d'or.

Pour justifier, messieurs, l'honneur que vous m'avez fait dans cette circonstance, de me charger du soin de motiver votre jugement, je me bornerai à rappeler, par une analyse sommaire, les différents mérites de ce mémoire.

Des divers objets de la philosophie celui, messieurs, dont on a le plus constamment reconnu l'importance est, sans contredit, l'étude des mœurs qui servent à expliquer les lois et sans lesquelles les lois sont impuissantes. Au point de vue politique ou social la loi qui résume toutes les autres est celle du progrès. Cette loi, messieurs, n'exclut pas la tradition, comme on s'efforce parfois de l'insinuer, elle y voit, au contraire, un moyen de déterminer les diverses étapes que l'on a faites et de constater, si non celles qui restent à faire, ce que l'on n'osera jamais essayer, du moins celles auxquelles on est arrivé et les premières auxquelles on arrivera.

C'est dans ce but, messieurs, que vous avez ouvert et que vous continuerez d'ouvrir des concours de philosophie morale, et ces concours ne vous ont jamais donné, ne vous donneront jamais d'autre peine que celle du choix d'une question à résoudre parmi d'innombrables questions à traiter.

L'auteur du mémoire dont j'ai à rendre compte a vu, comme vous, messieurs, dans le dernier sujet

Digitized by Google

que vous avez choisi, une question sociale, et pour ne négliger aucune des considérations qu'elle devait amener, il a fait du rôle du médecin un sacerdoce en voyant dans la médecine une des formes de la charité.

Il aurait pu prendre pour épigraphe les premières lignes de son dixième chapitre, dans lequel il dit à ses jeunes collègues :

« En vous présentant la carrière médicale comme « une profession exigeant un dévouement de tous les « instants, je n'ai invoqué d'autre mobile que le senti- « ment du devoir, je ne vous ai montré d'autre « récompense que le contentement de vous-mêmes, « c'est que je ne connais pas d'autres mobiles, d'autres « récompenses plus à la hauteur de votre mission. »

Médecin lui-même et, comme il le dit dès les premières lignes de son *Introduction*, obligé par la faiblesse de sa santé d'abandonner de bonne heure la carrière médicale, il a souvent regretté, en jetant un regard en arrière, de n'avoir pas agi avec assez de dévouement, de n'avoir pas fait tout le bien qu'il aurait pu faire, et, sans qu'il le dise également, on peut compléter sa pensée en reconnaissant qu'il a pu être empêché par une double considération : le besoin de n'attendre que de lui-même une existence honorable et le peu de loisirs qu'a dû lui laisser le temps que réclamaient ses malades. Les précautions à prendre pour amener ceux qu'il traite à reconnaître par un juste salaire, les soins qu'il leur donne, ne doivent pas être un des moindres soucis du médecin. Vous connaissez tous, messieurs, cet adage qui, déjà bien vieux, n'a

Digitized by Google

pas cessé d'être toujours vrai : *Prœmia cum poscit medicus satan est*, on ne voit plus dans le médecin que l'ange du mal lorsqu'il s'agit de régler ce qu'on lui doit; et, quant aux loisirs qui lui restent, il n'a peut-être pas tout à fait tort de croire que les avouer, c'est déclarer qu'il n'est pas aussi occupé qu'il pourrait l'être, c'est amener à penser que la confiance qu'il inspire est plus restreinte qu'il ne doit le désirer.

Quant au bien que le médecin peut faire, l'auteur doit l'avoir fait, messieurs, si l'on en juge par cette idée qu'il en a :

« Le soin des malades a d'abord quelque chose « de pénible, mais bientôt on s'y habitue, on s'y attache, « on y trouve je ne sais quel attrait, on se passionne « parce qu'il donne ces joies mystérieuses, profondes, « qui sont la véritable vie de l'âme, » et les exemples qu'il trouve pour le prouver sont inspirés par l'amour de l'humanité, par l'idée du devoir qui doit dominer les impulsions de l'égoïsme ; ils attestent que beaucoup de médecins, autres que les Fouquier, les Dupuytren et les Récamier, après avoir acquis une fortune considérable, ont préféré les fatigues de l'étude et de l'exercice de la médecine avec les compensations qu'ils amènent, aux douceurs du repos le plus honorablement acquis.

En parlant du dévouement poussé jusqu'à l'abnégation, l'auteur avait un admirable type à prendre dans un chef-d'œuvre de l'un de nos premiers romanciers, « le médecin de campagne de Balzac, » et il s'est bien gardé de le laisser échapper :

« Balzac, dit-il à ses collègues, nous montre un

Digitized by Google

« médecin de campagne, faisant le bonheur des habi-
« tants de tout un pays, en augmentant leur bien-
« être, en déterminant leur amélioration morale; il
« nous le représente aimé et respecté par tous. Peut-
« être obéissant au sentiment d'enthousiasme naturel
« à la jeunesse, avez-vous envié le même sort? Il est
« entre vos mains, pour augmenter le bien-être
« physique et moral de ceux qui vous entourent, pour
« répandre le bonheur, pour être aimé et considéré
« de tous, vous n'avez nul besoin de la richesse que
« le romancier prête au docteur Benassis, vous n'avez
« nul besoin d'être maire, d'introduire dans le pays
« des industries nouvelles, des méthodes plus ration-
« nelles d'agriculture; la pratique de la médecine
« vous en offre à elle seule les moyens; soyez médecins
« dévoués et bienfaisants.

« Soyez médecins dévoués et bienfaisants, permettez-
« moi de vous le dire, si vous croyez que l'homme a
« été créé en vue d'une autre destinée que la vie
« d'ici-bas, car de même que le Christ nous montre
« un maître punissant le serviteur qui n'a pas fait
« fructifier le talent qui lui a été confié, de même
« vous aurez à rendre compte de la puissance de faire
« le bien qui vous a été donnée; soyez médecins dévoués
« et bienfaisants, laissez-moi vous le dire encore, et
« lorsque vous arriverez à la fin de votre journée,
« le souvenir des services que l'on vous devra, du
« devoir religieusement accompli, vous en rendra
« l'approche moins redoutable.»

Vous pouvez, messieurs, par cette citation, dont

Digitized by Google

vous n'aurez pas, je l'espère, à me reprocher l'étendue, avoir une idée exacte du mémoire qui a été envoyé à notre concours : les considérations dans lesquelles son auteur est entré ont toutes eu pour objet d'amener les réflexions qui le terminent. Une analyse sommaire va vous le prouver :

« Les parents du malade, dit-il dans son chapitre « 1er, cherchent-ils dans ses antécédents, comme cela « a lieu d'ordinaire, la justification de leur indiffé- « rence, je vous engage à ne pas cesser vos efforts « pour leur inspirer de meilleurs sentiments. Evoquez « l'exemple fréquent d'hommes jusque là mauvais « maris, mauvais pères, qui ont été touchés, étant « malades, par le dévouement de leurs femmes et de « leurs enfants, et se sont montrés désormais excellents « pères de famille.

« C'est surtout le pauvre que vous devez écouter « avec bienveillance. Donnez-lui cette satisfaction dont « il sera bien heureux et reconnaissant, de croire « que ses paroles arrivent à un cœur qui les com- « prend, qui y compatit.....

« Redoublez de zèle quand la longueur de la maladie « désole le malade, quand la crainte de la mort vient « ajouter à ses souffrances de cruelles appréhensions. « Que votre cœur soit alors ingénieux à trouver des « paroles de consolation, à ranimer l'espérance qui « se lasse ou s'éteint.

« Fréquemment les maladies ont été amenées ou « bien sont entretenues ou aggravées par les peines du « cœur, par les inquiétudes ou par les remords. L'homme

Digitized by Google

« qui renferme en lui-même le chagrin ou les remords,
« les exagère ou en augmente l'amertume.

« Laissez donc la voix du prêtre arriver à vos
« malades, elle les consolera ; elle ajoutera à l'espé-
« rance de la vie d'ici-bas qui chancelle, la perspec-
« tive d'une autre vie. »

Et l'on ne doit voir que le développement de ces sages préceptes dans les neuf autres chapitres qui ont pour objet de prouver que la médecine n'est souvent qu'une forme de la charité ; que, dans les familles où on l'appelle, le médecin ne doit pas oublier qu'il est le meilleur « ami de la maison », que ses avis doivent suppléer au manque d'instruction de beaucoup de ces familles ; qu'il doit particulièrement éveiller leur attention sur les erreurs populaires que le charlatanisme entretient.

« Vos conseils, dit-il aux jeunes médecins, semblables
« aux grains du semeur de l'Evangile, tomberont souvent
« en un mauvais terrain, seront étouffés ou annihilés
« par les mauvaises herbes, c'est-à-dire par l'insou-
« ciance, les préoccupations et les habitudes de la plu-
« part des hommes, ne vous découragez pas, une
« portion sera féconde en résultats et produira des
« fruits abondants. »

Les souffrances morales ont une incontestable influence sur le développement et la marche des maladies, et l'auteur pense que le médecin ne peut parvenir à les calmer s'il n'est appelé que lorsque le malade est en péril, s'il doit craindre de se représenter lorsqu'on croit n'avoir plus besoin de lui.

Digitized by Google

Les passions ne sont pas moins à craindre que les souffrances morales, et il pense également que, pour calmer les passions et les mauvaises habitudes qu'elles font prendre, on doit employer tour à tour le langage du cœur et celui de la raison ; il ne voit pas d'habitudes plus funestes que l'intempérance, le défaut d'ordre et le relâchement des liens de la famille, et c'est, selon lui, en combattant ces habitudes, que les médecins justifieront la confiance qu'on leur accorde. C'est pour arriver au même but qu'il leur fait un devoir de prévenir les parents des suites funestes des unions inconsidérées, de leur dire que les convenances de position et de fortune ne sont pas les seules qui doivent les inquiéter, qu'elles doivent également veiller à ne pas accroître le nombre des générations faibles et maladives, en unissant des êtres peu faits pour trouver, dans les enfants nés de leur mariage, le premier élément de leur bonheur ; qu'ils doivent, en outre, quand ces enfants sont venus, ne pas les épuiser par des études au-dessus de leur âge, par des travaux au-dessus de leurs forces.

Il y aurait aujourd'hui non moins d'injustice que de mauvais goût à lancer contre les médecins les traits aiguisés par Molière, des vaudevillistes décrépits peuvent seuls se donner ce plaisir. L'auteur n'a même pas cru devoir le faire remarquer, ce qui lui a paru plus utile, c'est d'attaquer de front le charlatanisme, et il l'a fait avec non moins de courage que de talent.

« A ceux qui ont recours aux rhabilleurs ou rebouteurs, « opposez, dit-il, une comparaison empruntée à Tissot, « on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à

Digitized by Google

« celui qui a passé bien des années à étudier comme « elle est faite, quelles sont les causes qui la font bien « aller et qui la dérangent, et l'on ne craint pas de « confier le soin de raccommoder la plus composée, la « plus délicate et la plus précieuse des machines, le « corps humain, à des gens qui n'ont pas la moindre « notion de sa structure et de ses mouvements. Quelle « singulière contradiction !

« Des explications qui dissiperaient le merveilleux « apparent dont s'entourent quelques charlatans, se- « raient, dit-il encore, un obstacle à la crédulité.

« Les charlatans qui annoncent dans les journaux « des consultations gratuites, dit-il toujours, battent « également monnaie aux dépens de la crédulité du « vulgaire, en vendant aux consultants une foule de « remèdes. Les plus avisés ne les vendent pas eux- « mêmes, mais ils écrivent leurs ordonnances de telle « sorte qu'elles ne peuvent être comprises et exécutées « que par des pharmaciens d'accord avec eux et leur « faisant une remise considérable.

« Mettez aussi, ajoute-t-il, vos malades en garde « contre les réclames, espèces d'annonces déguisées « sous la forme de comptes-rendus par les académies, « de lettres de reconnaissance écrites par des malades, « etc. Mettez-les en garde contre les aliments brevetés, « vantés à la troisième ou à la quatrième page des « journaux, comme propres à rendre promptement des « forces aux convalescents... Les malades qui en font « usage voient leur faiblesse augmenter par suite du « peu d'éléments fortifiants qu'elles renferment...

Digitized by Google

Et, comme pour résumer ses diverses observations :

« Aujourd'hui, dit-il, le charlatan ne parade plus sur « les places publiques, il ne porte plus l'habit galonné ; « il porte maintenant l'habit noir et, en changeant « d'habit, il a changé d'allures et de moyens de publi- « cité. Les affiches, les annonces et les réclames ont « remplacé la clarinette et la grosse caisse. »

Je viens de vous rappeler, messieurs, les diverses considérations dans lesquelles est entré l'auteur du mémoire que nous avons reçu. Aucune d'elles n'est étrangère au sujet qu'il traite et vous n'en avez pas vu qui demandent à être présentées sous un aspect différent ou développées davantage. A l'esprit de méthode qu'on remarque partout dans son travail, il a su joindre la clarté qui est, en pareil cas, le premier mérite du style et, si l'on excepte ses derniers chapitres qui ont été écrits un peu à la hâte et qui gagneraient beaucoup à être revus, vous n'avez trouvé de superfétation nulle part, aussi, considérez-vous comme difficile à entreprendre le résumé que vous vous proposez de lui demander pour le répandre dans les familles ouvrières. Ce résumé serait comme une sorte de sommaire du travail que vous allez couronner et qui devra, à cette circonstance, sa complète publication dans vos mémoires.

Donner au médecin la conscience de son influence bienfaisante et à ses malades celle de tout le bien qu'il peut faire, tel est, messieurs, le double but que l'auteur s'est proposé et il n'est personne de nous qui ne pense que la publication de son œuvre sera pour lui un moyen de l'atteindre.

Digitized by Google

LE

MÉDECIN

DANS LA FAMILLE

QUEL EST, QUEL DEVRAIT ET QUEL POURRAIT ÊTRE

LE ROLE DU MÉDECIN

DANS LA FAMILLE EN GÉNÉRAL

ET PARTICULIÈREMENT DANS LA CLASSE OUVRIÈRE?

La raison voit dans la science un instrument de bienfaisance et de charité ; elle condamne le médecin qui, pouvant semer tant de bienfaits autour de lui, garde captives, en son intelligence égoïste, les lumières d'une science stérile.

Déontologie médicale.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

> Anoblir son esprit, sacrifier sa personnalité aux intérêts généraux, répandre le bien autour de lui, tel est le but de l'existence du médecin.
>
> HUFELAND.

Docteur en médecine mais obligé par la faiblesse de ma santé d'abandonner de bonne heure la carrière médicale, j'ai souvent regretté, jetant un regard en arrière, de n'avoir pas agi avec assez de dévouement, de n'avoir entrevu faute de réflexion et de n'avoir accompli qu'une très-faible partie du bien que j'aurais pu faire. Je dois à ce sentiment d'avoir apprécié toute l'importance de la question mise au concours par la Société d'Emulation de Cambrai : « *Quel est, quel devrait et quel pourrait être le rôle du médecin dans la famille en général et particulièrement dans la classe ouvrière ?*

Appelés ou consultés par un malade, la plupart des médecins se bornent à l'examiner, à l'interroger, à reconnaître, en un mot, la nature de sa maladie, puis à lui en indiquer le traitement et à prescrire aux personnes qui l'entourent les soins matériels qui lui sont nécessaires. Parfois, cependant, lorsque la maladie

Digitized by Google

a été déterminée, ou bien, est entretenue par des faits anti-hygiéniques de l'ordre soit physique, soit moral, ils en préviennent le malade, afin que la cessation de ces causes permette la guérison, ou prévienne une rechûte.

Cette réserve des médecins est fâcheuse ; elle rend stérile la grande influence qui semble attachée à leur honorable profession en vue de l'augmentation du bien-être et de l'amélioration morale de l'homme.

Si noblesse oblige, la science n'impose pas de moindres obligations. Le médecin ne doit pas borner son zèle à guérir les maladies ; il peut et par cela même il doit faire davantage. Instruit en hygiène, il doit en vulgariser les enseignements salutaires et répandre la connaissance des moyens à employer pour se préserver des maladies. Lorsque, pénétrant dans l'intérieur d'une famille, il reconnaît dans l'habitation, dans la tenue de la maison, dans les vêtements, etc., des causes d'insalubrité, son devoir est de les signaler. Il convient surtout qu'il porte sa sollicitude sur les enfants, qu'il enseigne aux parents comment ils doivent les élever pour leur donner une constitution saine et robuste, pour être assurés d'avoir plus tard en eux de solides bâtons de vieillesse.

Combien la société et l'Etat ne gagneraient-ils pas à cet enseignement hygiénique de tous les instants, pénétrant partout et s'adaptant d'une manière spéciale aux besoins de chaque famille. C'est là un des points de leur profession dont les médecins ne se préoccupent pas assez. Les populations seraient plus robustes et leur santé augmenterait leur bonheur ; elles seraient plus aptes à servir leur pays. Les hôpitaux, les hospices

Digitized by Google

d'incurables, les maisons d'aliénés n'exigeraient pas un accroissement continuel ; le nombre des indigents inscrits aux bureaux de bienfaisance ne s'élèverait pas, comme aujourd'hui, dans un grand nombre de villes, au douzième du chiffre de la population. La misère a une grande part sans nul doute dans la production des maladies, mais les maladies, surtout lorsque la faiblesse de la constitution en augmente la durée et les convertit en infirmités, contribuent plus encore à produire l'indigence en déterminant l'incapacité au travail.

Les chagrins, les passions, les vices, amènent et entretiennent les maladies, le médecin doit par cela même leur prêter attention ; il faut pour obtenir la guérison des maladies du corps qu'il s'occupe des maladies de l'âme. Qu'il remplisse donc sa tâche, qu'il la remplisse consciencieusement. Qu'il console le malade dont le chagrin prolonge l'état morbide ; qu'il ne craigne pas de prodiguer à celui dont l'affection est entretenue par les mauvaises passions ou par des habitudes vicieuses, les exhortations à mieux faire. Ces exhortations doivent même ne point être limitées à celui qui souffre ; « vivre sagement, a-t-il été dit avec raison, c'est faire de l'hygiène ; » répandre des idées morales, c'est par conséquent faire de la médecine préservatrice.

Nuls conseils n'ont plus de chances d'être favorablement accueillis, d'être généralement utiles que ceux du médecin. L'homme malade est plus impressionnable ; il écoute dans de meilleures dispositions d'esprit et avec plus d'attention les paroles de celui qui lui apporte la guérison ou le soulagement de ses souffrances. Le

Digitized by Google

malade est-il guéri, son cœur reconnaissant l'empêche de dédaigner les conseils de celui qui lui a montré bonté et dévouement, dont le savoir lui a inspiré estime et reconnaissance. Le médecin pénètre dans toutes les familles ; il est en relation avec chacune des personnes qui en font partie ; qu'il élève la profession médicale à la hauteur d'un sacerdoce et la fasse servir à l'amélioration morale comme au bien-être sanitaire de ses semblables.

La profession où l'on rencontre le plus de dévouement, sans doute parcequ'elle en demande le plus, c'est celle du prêtre ; mais après elle vient peut-être celle du médecin. J'ai observé chez mes confrères, à quelques exceptions près, instruction, idées libérales et pensées généreuses. Je ne crains pas de le dire, si le médecin ne fait pas tout le bien qu'il est à même de faire, c'est en grande partie parce qu'il n'a pas conscience de l'étendue de son influence bienfaisante. Il est donc bon qu'elle lui soit prouvée.

N'est-il pas aussi à désirer que les familles mieux instruites de la dignité de la profession médicale, du dévouement comme de l'instruction qu'elle exige, des nobles sentiments qui doivent diriger et dirigent presque toujours les actes du médecin, lui demandent plus encore en lui donnant davantage ; n'est-il pas à désirer qu'elles lui accordent plus de confiance et de considération.

Le sujet mis au concours par la Société d'Emulation de Cambrai, a donc une haute utilité et c'est cette persuasion qui m'a fait entreprendre de répondre à son appel.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

DES SOINS ET DES CONSOLATIONS
QUE LE MÉDECIN
DOIT DONNER OU PROCURER AUX MALADES.

> Le cœur a sa part dans l'œuvre savante du médecin.
>
> Docteur DEVAY.

J'adresserai aux jeunes médecins entrant dans la carrière médicale, les réflexions que m'a inspirées la question mise au concours par la Société d'Emulation de Cambrai. Puissent-elles contribuer, en leur révélant dans toute l'étendue de ses effets possibles, l'influence bienfaisante dont jouit le médecin, les encourager à rendre fécondes les bonnes intentions qui sont dans leur cœur !

« La guérison des maladies, a dit Fodéré, dépend « bien souvent des soins des personnes préposées à « leur garde. » Médecins, vous devez diriger les familles

Digitized by Google

dans les soins qu'elles ont à donner à celui de leurs membres qui est atteint par la maladie.

Veillez à ce qu'elles lui prodiguent ces mille égards, prévenances et attentions qui distraient, calment et soulagent. Veillez, en un mot, à ce que les gardes-malades s'acquittent de leurs fonctions avec zèle et surtout avec douceur. Il est des détails qui inspirent parfois du dégoût ; rappelez-leur alors qu'un jour probablement elles seront malades à leur tour et seront obligées de recourir à l'assistance d'autrui.

Les malades sont souvent difficiles à servir, capricieux, exigeants ou injustes. L'obligeance de leurs proches se lasse-t-elle, soutenez leur patience et faites appel à leur indulgence ; dites leur que ces exigences, ces mouvements de mauvaise humeur, ces caprices, sont le résultat de la maladie ; qu'il faut beaucoup pardonner à celui qui souffre et ne pas ajouter à ses souffrances par des reproches, de la brusquerie ou par l'abandon.

Un mari est-il soigné avec peu de zèle par sa femme, un frère par sa sœur, n'hésitez pas à faire observer à ses proches, qu'entre un mari et sa femme, entre les divers membres d'une famille il existe un engagement tacite et réciproque de se prêter aide dans les maladies. Les parents du malade cherchent-ils, dans ses antécédents, comme cela a lieu d'ordinaire, la justification de leur indifférence, je vous engage à ne pas cesser vos efforts pour leur inspirer de meilleurs sentiments.

Evoquez l'exemple fréquent d'hommes jusque là mauvais maris, mauvais pères, qui ont été touchés,

Digitized by Google

étant malades, par le dévouement de leurs femmes et de leurs enfants et se sont montrés désormais excellents pères de familles.

En combien d'occasions analogues un médecin pourra-t-il, suivant les inspirations de son cœur, obéissant à la conscience du bien, amener le soulagement et aider la guérison des malades en leur procurant des soins affectueux. Combien de fois sera-t-il à même par ses conseils d'établir dans la famille cet échange de bons procédés, cette indulgence et cette affection réciproques qui sont nécessaires à son bonheur.

Mais les conseils du médecin, ses exhortations ne porteront tout leur fruit que s'il les appuie lui-même de l'exemple du dévouement.

Soyez donc toujours envers un malade d'une douceur exemplaire. Que vos paroles expriment l'intérêt et la bienveillance. Que ses nombreuses questions ne vous impatientent jamais. A-t-il plaisir à parler de ses souffrances, écoutez-le avec attention. Ce témoignage de sympathie sera pour lui une douce consolation.

C'est surtout le pauvre que vous devez écouter avec bienveillance. « Pendant que le riche trouve autour de lui des cœurs amis dont la sympathie allège ses souffrances, le médecin est souvent pour le premier la seule personne qui lui montre de l'intérêt, la seule devant laquelle il puisse épancher sa douleur. (Max Simon) ». Donnez lui cette satisfaction dont il sera bien heureux et reconnaissant, celle de croire que ses paroles arrivent à un cœur qui les comprend, qui compatit à sa douloureuse position.

Digitized by Google

Vous devez être attentifs, en examinant ou en pansant un malade, à lui épargner les moindres souffrances, les moindres incommodités. Tenez compte de ses craintes, de ses appréhensions et rassurez-le avec bonté.

Ne dédaignez pas d'entrer dans les détails les plus minutieux relativement au mode d'administrer les médicaments, ou de préparer les tisanes et les boissons ; prévoyez les moindres causes d'inconvénients ou d'incommodités. Les personnes de la classe ouvrière, celles qui habitent la campagne, sont souvent inhabiles ; mettez vous mêmes la main à l'œuvre et enseignez leur comment elles doivent procéder. « Soyez convaincus vous dirai-je avec Fodéré, que rien n'est vil ni au-dessous de la dignité doctorale quand il s'agit de soulager un malade. » Des personnes montrent-elles, en aidant ou en pansant un malade, de la brusquerie, une négligence volontaire, ne leur faites aucun reproche, mais cherchez l'occasion de remplir vous mêmes cette tâche et acquittez vous-en avez douceur et grand soin. Qu'elles soient auprès du malade en qualité de parents, d'amis, de voisins ou de gardes malades de profession, elles rougiront d'être moins bonnes et moins soigneuses que vous.

Le choléra régnait à Seyssel (Ain), les deux tiers des malades mouraient ; ils mouraient faute de soins. La croyance à la contagion s'était répandue ; chacun fuyait ou se renfermait en sa demeure ; parents, amis, domestiques, effrayés par la pâleur cadavérique, les coliques et les mouvements nerveux des malades,

Digitized by Google

croyant non-seulement à la contagion du mal, mais encore, il faut le dire pour excuser l'indifférence apparente des femmes, des mères, des enfants, à l'inanité de toute médication, se tenaient à l'écart, interrogeant leurs sensations qu'ils transformaient en symptômes précurseurs, et ne donnaient aux malades que de rares soins. Arriva alors mon honorable compatriote et confrère, le docteur Tiersot, qui, déjà dans une année précédente, avait porté ses secours aux cholériques de Champlitte. Il reconnait la cause de la grande mortalité régnant à Seyssel, et y remédie aussitôt. Point de reproches, point de vaines paroles pour rassurer les gens, pour les encourager à soigner les malades ; il s'approche de ceux-ci, il les examine longuement, leur prend la main, la tient dans les siennes en leur parlant ; il les lave, il les frictionne, il les soulève sur leur lit, leur donne à boire de sa main, il change lui-même leur linge, il les porte, sur ses bras, d'un lit dans un autre, etc.

En face de ces actes plus éloquents que les paroles, les habitants de Seyssel se rassurent, ils prennent du cœur ; les sentimens de la famille ne sont plus étouffés par la crainte et par le manque de confiance en la médecine ; la foi et l'espérance dans le succès de leurs efforts renaissent ; les voilà redevenus pleins de zèle pour les cholériques et la maladie épidémique, tout à l'heure si meurtrière, cesse de faire de nombreuses victimes, grâce au courage, au dévouement et à l'intelligence de mon honorable confrère.

Redoublez de zèle quand la longueur de la maladie

Digitized by Google

désole le malade, quand la crainte de la mort vient ajouter à ses souffrances de cruelles appréhensions. Que votre cœur soit alors ingénieux à trouver des paroles de consolation, à ranimer l'espérance qui se lasse ou s'éteint.

Ce n'est pas seulement en invoquant vos sentimens d'humanité, mais encore au nom de la science, que je vous engage à faire tous vos efforts pour tirer les malades du découragement où les jettent les souffrances et trop souvent le sentiment d'un délaissement moral. L'espérance et le calme que leur apporteront vos consolations, en changeant la disposition de leur âme, exerceront souvent sur leur état général une influence favorable à leur guérison.

En pansant un malade, observez la plus grande décence. Gêne-t-il vos opérations par une susceptibilité exagérée, évitez tout mouvement d'impatience. Respectez surtout la pudeur des femmes, et, lorsque la sûreté de votre diagnostic exige des investigations délicates, pratiquez les avec réserve et circonspection. La pudeur, c'est l'Ange Gardien de la chasteté.

La maladie est-elle devenue incurable, le rôle du médecin change, mais il ne finit pas. Ne délaissez pas alors les malades ; prodiguez leur encore les égards et les attentions. Impuissante à guérir, la médecine a encore le pouvoir de soulager. Votre présence seule est une source de consolation.

Ne leur enlevez jamais l'espoir de la guérison ou de jours meilleurs. Que vos paroles ne cessent jamais d'être des paroles d'espérance. Aussi n'est-ce point à

Digitized by Google

vous qu'il appartient, quand la mort est proche, d'avertir les malades du danger qui les menace. Qu'une personne étrangère à l'art médical les engage à remplir leurs devoirs religieux, ils peuvent conserver de l'espoir, mais si cet avis leur venait d'un médecin, ils s'effraye-raient à juste titre ; ils cesseraient d'avoir confiance en ses paroles d'encouragement. Votre mission se borne à prévenir les parents ou les amis du malade en danger; ne négligez pas de la remplir.

Souvent le moindre mot touchant les devoirs religieux jette le trouble dans son esprit; mais à ces appréhensions et à la légère exacerbation de la maladie qui peut en être l'effet, l'impression salutaire opérée dans l'âme par l'accomplissement de ces devoirs fait bientôt succéder un état de calme et de bien-être. C'est que fréquemment les maladies ont été amenées, ou bien, sont entretenues ou aggravées par les peines du cœur, par les inquiétudes, ou par les remords. L'homme qui renferme en lui-même le chagrin ou les remords, les exagère ou en augmente l'amertume.

Laissez donc la voix du prêtre arriver à vos malades. Elles les consolera ; elle ajoutera à l'espérance de la vie d'ici bas qui chancelle, la perspective d'une autre vie.

Je vous recommande, quelles que soient vos croyances religieuses, de vous garder de toute parole pouvant ébranler chez un malade la foi chrétienne; une de ses prérogatives c'est de consoler les malheureux et de leur inspirer le courage et la résignation nécessaires pour supporter leurs misères et leurs souffrances.

Digitized by Google

Je vous recommanderai encore de veiller à ce que les derniers instants d'un malade ne soient pas affligés par un cruel abandon. Le respect des mourants, comme le culte des morts, honore et resserre les liens de la famille.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

BIENFAISANCE MÉDICALE.

La médecine n'est souvent qu'un moyen, qu'une forme de la charité.

Docteur MAX SIMON.

Vous n'empêcherez jamais les femmes de donner des remèdes et des conseils aux malades, mieux vaut donc diriger ce que les femmes peuvent faire et feront toujours dans leur bon naturel et leur bonne volonté.

Docteur FODÉRÉ.

Ayez égard dans les familles riches à la délicatesse des malades et cherchez à leur épargner la saveur désagréable des remèdes en les leur administrant sous la forme de sirops, de pastilles, de loocks, de pâtes. Vous pouvez même leur conseiller ces médicaments brevetés qui sont vendus à un prix élevé, sous les noms de capsules, de pralines, de dragées, de bonbons, de perles, etc. Renfermés dans une enveloppe de gluten ou recouverts d'une couche de sucre, ils ne sont

Digitized by Google

pas désagréables au goût et excitent moins la répugnance.

Dans les classes peu aisées, ménagez davantage la bourse de clients qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. La maladie, en suspendant leur travail, leur ôte le salaire de chaque jour, et leurs épargnes sont bientôt épuisées. N'ajoutez pas à cette source de gêne, le prix toujours élevé de médicaments compliqués. Le rétablissement de leur santé exige-t-il l'emploi d'un remède coûteux, n'hésitez pas un seul moment à le leur prescrire ; mais soyez économes lorsque cette dépense n'est pas nécessaire, et laissez aux gens riches les fantaisies d'une thérapeutique de luxe. A l'exception des sirops et des pastilles pour les enfants, ne prescrivez que les remèdes de forme simple et peu coûteux.

Vous ferez bien de confier à la mère de famille les préparations faciles, les solutions, les tisanes, les looks blancs, etc. Votre malade demeure-t-il à la campagne, ou dans une petite ville près des champs, a-t-il besoin de prendre une tisane pendant une longue série de jours, et cette boisson se prépare-t-elle avec des plantes indigènes, indiquez à ses proches les moyens de les reconnaître et de les cueillir ; vous leur ferez plaisir en leur épargnant cette dépense, et vos prescriptions seront suivies avec plus de zèle et de persévérance.

Le plus grand nombre des ouvriers et des cultivavateurs ont une constitution robuste ; lorsqu'ils sont malades, l'équilibre des fonctions tend à se rétablir

Digitized by Google

naturellement ; il leur faut du repos, de la chaleur, parfois une nourriture plus facile à digérer.

Malheureusement ils sont portés à faire grand usage de médicaments ; ils mesureraient volontiers la science du médecin à la longueur de ses ordonnances. Leur santé vous paraît-elle devoir revenir d'elle-même, bornez-vous à les rassurer et à leur indiquer le régime à suivre. Cependant, si vous les voyez tourmentés et inquiets, ayez égard à leur inquiétude, et, de peur qu'ils n'aient recours à des remèdes inopportuns de commères ou de charlatans, lesquels aggraveraient peut-être leur état, ordonnez leur quelque boisson inoffensive mais d'une saveur amère ou désagréable. Ils auront un remède et seront satisfaits.

Vous devrez aussi donner quelque remède inerte ou de nature calmante aux patients atteints d'une affection incurable; ils perdraient l'espérance s'ils vous voyaient rester inactifs; mais, hors ces cas exceptionels où l'intérêt même du malade a dicté vos actes, gardez-vous, médecins probes et honnêtes, d'entretenir vous mêmes les préjugés populaires.

Un malade est indigent, vous n'avez à en obtenir aucun payement, vos visites ne sauraient paraître dictées par l'intérêt, allez le voir autant de fois, plus souvent même que son état ne le rend nécessaire. Que le manque d'assiduité du médecin, qui est si pénible aux malades, ne lui fasse pas dire : « Si j'étais riche, un médecin viendrait me soigner ; mais non, je suis pauvre, je n'ai pas d'argent et l'on me laisse mourir. »

Digitized by Google

Usez de ménagement dans les familles qui n'ont qu'une aisance apparente, qui vivent honorablement à force d'économie, chez les ouvriers qui n'ont d'autres moyens d'existence que le salaire de chaque jour. Vous devez sans doute voir les malades aussi souvent que cela est utile ; mais de temps en temps épargnez leur une visite en recommandant à leurs proches de venir vous donner de leurs nouvelles ; entrez chez eux sous le prétexte d'une personne à voir dans le voisinage.

Connaissant votre désintéressement, les malades hésiteront moins à recourir à vos lumières ; ils ne laisseront pas leur état s'aggraver faute de conseils éclairés.

Le cabinet d'un médecin doit toujours être ouvert aux indigents ; ils doivent être sûrs d'y trouver un accueil affable et d'utiles conseils. « Qu'une main généreuse y sache même quelquefois, dirai-je avec Marc-Antoine Petit, refuser le denier qu'on lui présente, car l'indigence a aussi sa fierté. Je l'ai vue rougissant d'elle même, chercher à se déguiser en offrant un tribut pris sur ses propres besoins. Ah ! dans de telles circonstances, vous tous qui exercez le plus noble des arts, si la nécessité ne vous tient pas aussi sous sa dure loi, n'acceptez pas cette offrande. »

Vous visitez un malade dans une demeure dont la tenue indique la gène sinon la misère, ou bien un enfant appartenant à une pauvre famille, les parents semblent entendre avec inquiétude l'énoncé des médicaments que vous prescrivez, votre ordonnance est reçue avec quelque apparence d'embarras, vous soupçonnerez que les pauvres gens ont déjà assez de peine à acheter

Digitized by Google

le pain qui les nourrit. Rappelez vous alors ces paroles du divin maître : « Un verre d'eau donné en mon nom ne sera pas sans récompense » faites généreusement en vue du plaisir que vous aurez à soulager ces malheureux, le sacrifice d'un plaisir projeté, et que deux mots de recommandation, écrits au bas de votre ordonnance, leur procurent chez le pharmacien gratuitement, ou à bas prix, le médicament utile.

Le désintéressement est habituel chez les médecins, c'est, pour ainsi dire, une grâce d'état. Chez celui-là même qui a embrassé la carrière médicale dans le but seul de se créer une position, sans y avoir été porté par le désir de secourir ses semblables, la vue de tant de misères et de souffrances amène la commisération et la pensée du dévouement. Mais vous avez aussi des besoins à satisfaire, une famille à soutenir ; votre bienfaisance doit nécessairement, par la force des choses, avoir ses limites. En outre, il ne suffit pas, pour guérir un malade pauvre, de lui procurer des médicaments.

Une des difficultés les plus pénibles que l'on rencontre dans l'exercice de la profession médicale, c'est le dénûment de quelques malades. Le médecin sent parfois sa pitié et son courage défaillir en face de leur misère. Comment les guérir ? Ce ne sont pas seulement les médicaments qui manquent, c'est le linge, le bois ; ce sont les aliments appropriés à leur état, les soins d'une personne intelligente, etc. Dans ces circonstances difficiles, ne perdez pas courage, ne cessez pas, par cela seul que vous ne pouvez être aussi bienfaisants que votre cœur le voudrait, de les secourir autant qu'il est

Digitized by Google

en votre pouvoir. Essayez, et la Providence vous viendra en aide.

Les eaux d'une source s'infiltrent à travers le sol des terres cultivées ; elles nuisent aux récoltes en faisant pourrir les racines des plantes. Un cultivateur intelligent les rassemble et les ayant détournées de ses terres qu'il assainit ainsi, les dirige ailleurs, et les fait servir à fertiliser des terrains que leur aridité rendait stériles. Dans la carrière médicale, ces sources aujourd'hui nuisibles que vous pouvez rendre bienfaisantes, je vais vous les indiquer.

M. le docteur Munaret, dans un excellent livre : *Le Médecin des Villes et de la Campagne*, et tous les médecins qui ont écrit sur la profession médicale, ont élevé des plaintes contre les femmes qui, mues par un zèle inconsidéré et peu éclairé, donnent aux malades des conseils presque toujours nuisibles et leur prodiguent les drogues à tort et à travers. Prenez garde, les tristes effets de leur zèle vous empêchent peut-être de reconnaître qu'elles sont mues en définitive par la commisération qui est si grande dans le cœur de la femme, par le désir de soulager la douleur et la misère de ceux qui souffrent. N'est-ce point là un mobile de bonne nature, nuisible aujourd'hui, il est vrai, mais parce qu'il est mal dirigé. Au lieu de faire de vains efforts pour l'entraver, imprimez lui une bonne direction et vous le rendrez bienfaisant. Au lieu de blâmer et de critiquer les actes de ces femmes, allez les voir, rendez hommage à leurs sentiments charitables, offrez leur vos bons offices, vos visites et vos soins pour leurs pauvres.

Digitized by Google

Elles accepteront d'abord vos offres avec réserve; mais bientôt heureuses en leur bon cœur de voir votre savoir approuver et féconder leur zèle, elles deviendront pour vous des aides précieux; fières de votre appui, elles redoubleront de charité. Un de vos malades pauvres a-t-il besoin de linge pour un pansement, qu'elles en soient averties par vous, et, à votre prochaine visite, vous le trouverez muni de compresses, bandes et charpie en abondance. Elles viendront préparer elles-mêmes les tisanes, et apporteront les fruits, le riz, le bouillon dont vous aurez recommandé l'usage.

Vous rencontrerez dans les classes riches des femmes atteintes de maladies indéfinissables, résistant à tous les remèdes, et auxquelles l'on donne le nom si élastique de maladies nerveuses. Ce sont parfois des femmes de mérite pour lesquelles faire des visites, s'occuper de leur toilette, parler de chiffons, vivre enfin de la vie habituelle du monde, ce n'est pas vivre. Leur maladie est produite par l'ennui, par un besoin d'activité et peut-être d'émotions non satisfait. Parlez devant elles de la misère de vos malades pauvres, du dénûment qui s'oppose à leur guérison. Parlez-en avec cœur; elles vous comprendront et auront pitié d'eux, car elles sont bonnes; elles iront les voir. « Le soulagement qu'elles apporteront à des souffrances dont elles n'avaient pas idée, les bénédictions qu'elles recueilleront et surtout cette joie intime, mystérieuse, qui succède à l'accomplissement des bonnes œuvres, les porteront à aimer les pauvres, à leur venir en aide (M. Mullois) » Elles cesseront d'être maladives et souffrantes.

Digitized by Google

Vos paroles auront été doublement bienfaisantes : pour les familles pauvres en leur procurant un patronage charitable, pour les personnes riches en ouvrant à l'essor de leur imagination et à leur cœur une voie salutaire.

J'ajouterais, si je ne savais pas que la pensée seule d'avoir soulagé vos malades sera ici une rémunération suffisante de vos efforts, que d'une part la reconnaissance, de l'autre l'estime vous seront à jamais acquises.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

SUR LES RELATIONS DU MÉDECIN

AVEC LES FAMILLES.

Le vrai médecin est loin de considérer sa tache comme accomplie, quand il a tracé une ordonnance.

GERANDO.

Les relations du public avec le médecin ne sont pas assez dignes ; elles ne sont pas en rappport avec la considération de l'un et les avantages de l'autre.

Docteur DEVAY.

« Aujourd'hui un médecin ne fait que de rares et courtes apparitions dans l'intérieur des familles ; appelé seulement lorsqu'un malade réclame des soins urgents, il voit sa venue ne plus être désirée aussitôt que l'accident du moment est conjuré (docteur Devay.) »

Digitized by Google

Une tâche spéciale lui est exclusivement imposée ; cette tâche achevée, il s'éloigne. Ses conseils ne lui étant demandés qu'au sujet de la maladie existante, il ne se préoccupe pas des prodromes ou signes précurseurs d'affections et d'infirmités à venir. Payé selon le chiffre de ses visites, ayant à craindre d'être soupçonné de vues intéressées, il n'en fait que le nombre strictement nécessaire et, le malade une fois guéri, on ne le revoit plus.

Interrogé pour un seul malade, il reste entièrement indifférent aux autres membres de la famille; il se tait sur les choses qu'il a vues et au sujet des quelles il pourrait parfois donner des conseils hygiéniques utiles à tous.

Souvent même dans les familles riches, chez les habitants de la campagne par exemple, ses soins ne sont demandés que lors des maladies les plus graves. Il semble même qu'on n'appelle le médecin que pour la forme, afin d'être à l'abri des reproches et de pouvoir dire dans le cas où la maladie aurait une issue fatale : « Le médecin est cependant venu » ; car on ne le prie pas de revenir. Bien plus, on ne daigne pas même, quelque inquiétante que soit l'affection morbide dont le malade est atteint, lui en donner des nouvelles. On ne paraît pas soupçonner qu'il puisse prendre intérêt à son état ; sa sollicitude ne serait pas comprise, peut-être même serait-elle mal interprêtée.

« Il est à désirer pour tous, dit avec raison M. Devay, que ces rapports soient changés, que les familles s'ouvrent avec plus de confiance au médecin. »

Digitized by Google

L'exercice de la médecine par abonnement qui se pratique généralement dans quelques parties de la France, me paraît plus conciliable avec la considération dûe au médecin et plus fructueuse pour les familles. Regardé et se considérant lui même comme l'ami de la maison, il remplirait les devoirs que lui dicterait cette intimité ; il traiterait les malades avec une affectueuse sollicitude ; il ne ménagerait ni ses soins ni ses visites. « Monsieur, dit un jour à Marc-Antoine Petit le chef d'une nombreuse famille, j'ai jeté les yeux sur vous pour réclamer vos soins dans le danger. Je viens vous prier, vous faisant le dépositaire de toute ma confiance, de prendre désormais aux miens et à moi tout l'intérêt de l'amitié. Voyez nous quelque fois comme ami ; cela nous portera bonheur et nous recevrons toujours avec plaisir celui qui doit veiller sur nous avec le succès du talent et le zèle de l'amitié. « Marc-Antoine Petit, après avoir rapporté ces paroles, y ajoute les suivantes : « Si j'en juge par l'affection plus tendre que j'ai portée à cet homme respectable, par la part plus entière que j'ai prise à ses maux, par la sollicitude plus grande que m'ont inspirée ses dangers, je dirai à tous ceux qui voudront faire de leur médecin un homme dévoué : imitez cette conduite. »

Venant de temps en temps de son propre mouvement, alors même qu'aucun malade ne réclame ses soins, il serait initié aux choses de la famille. Il connaîtrait les antécédents, les maladies antérieures des parents, celles des enfants, les caractères, le genre de vie, l'alimentation, la nature du travail, renseignements divers, bien utiles

Digitized by Google

pour distinguer les causes et la nature des maladies. Le malade a-t-il quelque ennui ou quelque chagrin, le médecin le saurait, ou bien, s'il le soupçonnait, il aurait le droit comme ami, de solliciter sa confiance; il lui prodiguerait des consolations ou s'efforcerait de faire diversion à ses pensées de tristesse. Baglivi veut qu'un médecin, en approchant d'un malade, n'oublie jamais que le chagrin a pu être la cause du mal. « Les affections morbides, dit-il, qui frappent un homme rongé de soucis domestiques ou d'autres souffrances morales, sont toujours dangereuses, difficiles à reconnaître et résistent à tous les remèdes toutes les fois que l'on ne parvient pas à écarter d'abord ces causes morales ou à en adoucir suffisamment l'effet par le calme et la tranquillité de l'âme. »

Le malade étant entré en convalescence, le médecin ne l'abandonnerait pas aussi promptement à lui-même; il tâcherait par la persévérance de ses conseils de prévenir les rechutes, il l'empêcherait de se remettre au travail avant complète guérison.

Sa connaissance plus parfaite du genre de vie de la famille, de ses habitudes, le mettrait à même d'y signaler les particularités qui lui paraîtraient anti-hygiéniques, d'indiquer les causes de maladies qui sont en apparence peu importantes, mais qui, par leur multiplicité ou par leur continuité d'action, deviennent à la longue très nuisibles.

Son nom ou sa vue ne serait pas, comme cela arrive trop souvent, un épouvantail pour les enfants de la maison, qui cesseraient de s'enfuir à son approche

Digitized by Google

et de se refuser en cas de maladie à tout examen. Il s'attacherait lui-même à eux et prendrait l'initiative de conseils utiles.

Il ne ferait pas seulement de la médecine préventive, mais encore de la médecine perfective. Il chercherait à combattre chez les enfants les prédispositions héréditaires que lui feraient craindre les maladies antérieures des parents. Il ferait tous ses efforts pour les rendre bien portants, robustes et vigoureux, soit en essayant de corroborer un organe naturellement faible, ou même de transformer une constitution débile. « L'art, dit M. le docteur Devay à propos des enfants faibles, peut lutter avantageusement avec les écarts de la nature, pourvu qu'il entreprenne de bonne heure ce travail de restauration et qu'il le poursuive avec persévérance. »

Ses avis, suppléant au manque d'instruction spéciale des parents, les guideraient pour leurs enfants dans le choix d'un état, choix qui importe à leur santé, et dans les questions si graves qui se rattachent au mariage. (v. chap. VI).

Vous recevez rarement d'une manière explicite la mission de veiller sur une famille, je vous engage cependant à exercer la profession médicale, autant qu'il vous sera possible, dans la plénitude de sa puissance bienfaisante, à faire comprendre aux familles par votre conduite dévouée, généreuse et digne : « Que la médecine n'est pas un métier, pour me servir des expressions de l'Hippocrate français, de Baillou, mais une union intime entre celui qui la professe et les hommes

Digitized by Google

qui ont recours à ses soins. » Votre manière d'agir fera ressortir les avantages d'une confiance plus grande, elle inspirera l'estime et la considération, et, en définitive, elle modifiera heureusement les rapports ordinaires des malades à l'égard du médecin.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HYGIÈNE DANS LES FAMILLES.

Préserver vaut mieux que guérir.

Les vérités les plus simples de l'hygiène sont pour l'ouvrier comme si elles n'étaient pas; il n'a garde de les pratiquer parce qu'il les ignore.

Docteur FONTERET.

« La médecine, dit le docteur Munaret, est l'art de préserver et de guérir; celui qui se borne à courir de malades en malades, oublie la plus belle et la plus noble tâche de son ministère, celle de protéger la santé publique et privée, celle de veiller à la salubrité des lieux et des eaux, de la nourriture et des vêtements de son client; oui, c'est la plus noble tâche du médecin, parce qu'elle procède avec certitude et qu'aucun salaire ne la déflore. »

Digitized by Google

Vous répondez à toutes les heures du jour et de la nuit à l'appel de celui qui souffre ; vous vous mettez en route, qu'il pleuve ou qu'il grêle ; vous quittez sans hésiter le foyer autour duquel est réunie votre famille, la table qui rassemble vos amis, et cela souvent pour entrer dans une pauvre demeure où parfois règne la malpropreté la plus dégoûtante, où vous attendent les plaintes et les gémissemens ; vous prodiguez à tous, riches ou pauvres, les instructions qui guérissent; votre profession vous impose encore un devoir, comme vous l'indiquent les paroles que j'ai empruntées à M. le docteur Munaret, celui de répandre autour de vous, principalement dans les classes laborieuses, de sages notions d'hygiène.

S'il est dans les classes aisées, des personnes oisives trop soucieuses de leur santé, la plupart des hommes, surtout parmi les ouvriers et les cultivateurs, non seulement cherchent rarement à se soustraire aux influences nuisibles au milieu desquelles ils vivent, mais encore s'exposent sans nécessité aucune à une foule de causes morbides. C'est là un effet de leur ignorance en hygiène.

L'utilité plus ou moins grande des conseils, surtout de ceux qui sont destinés aux classes laborieuses, dépend de la manière dont on les donne.

L'auteur d'un ouvrage populaire d'hygiène, couronné par l'Académie de Rouen, place ses avis dans la bouche d'un vieux médecin, le docteur P...., qui signalant à chaque malade, la cause de sa maladie, lui fait à ce propos une leçon appropriée d'hygiène.

Digitized by Google

Le docteur P.... est-il consulté par une femme atteinte d'un rhume parce qu'elle a pris froid en sortant d'un bal par un temps humide, il lui apprend les inconvénients du froid et de l'humidité, le danger auquel on s'expose en passant d'un appartement chaud à une température peu élevée, en prenant des chaussures et des vêtements plus légers lorsque la température est restée la même, etc.

Une inflammation des yeux survenue chez une couturière à la suite d'excès de travail, l'amène à parler des effets nuisibles que produisent pour l'organe visuel les veilles prolongées, les coutures trop fines faites à la lumière, etc.

Ces instructions hygiéniques doivent à leur forme d'être des leçons pratiques ; d'avoir la preuve de leur utilité dans le fait même qui en a été l'occasion. Mille circonstances analogues vous mettront à même de donner des conseils d'hygiène. Lors d'une visite à un malade, si vous n'êtes pas pressés par vos occupations, prenez un siège, et, si l'affection dont il est atteint lui laisse l'intelligence libre, lui permet de prêter attention à vos paroles, liez conversation avec lui ou avec les personnes qui l'entourent. Laissez de côté la pluie, le beau temps, les nouvelles politiques du moment, parlez hygiène. Soyez sûrs de ne pas déplaire, d'exciter l'intérêt ; votre présence seule sera pour le malade une satisfaction ; tous les hommes aiment à entendre converser sur la médecine et aussi sur les moyens de conserver la santé, surtout lorsqu'ils l'ont perdue.

Avez vous respiré en entrant un air corrompu,

Digitized by Google

démontrez la nécessité de l'air pur, de l'air souvent renouvelé.

L'habitation est-elle humide, indiquez les moyens de corriger cette disposition nuisible, source d'une foule d'infirmités.

Aux personnes de la classe riche qui sont oisives et ont un genre de vie trop sédentaire, ne laissez pas ignorer les bienfaits de l'activité et de l'exercice.

L'alimentation est un sujet sur lequel vous ne saurez trop répandre de sages enseignements. C'est peut-être la partie de l'hygiène où règnent le plus d'erreurs. Apprenez chez les ouvriers à la mère de famille les propriétés différentes des diverses espèces d'aliments ; indiquez lui ceux de ces aliments qui, achetés par elle de préférence à raison de leur prix peu élevé, sont en réalité plus coûteux parce qu'ils sont beaucoup moins nutritifs. Le bon marché est souvent trop cher.

Blâmez l'usage si répandu de la charcuterie qui expose à l'irritation du tube digestif et aux maladies de la peau ; elle nourrit moins que la viande fraiche proportionnellement au prix.

Blâmez encore l'habitude qu'ont la plupart des ménagères d'ouvriers de ne pas faire cuire assez les légumes. Une cuisson convenable les rend plus digestibles, augmente leurs propriétés nutritives, etc.

Exprimez vos conseils en termes simples, clairs, sans faire usage d'expressions techniques.

Le docteur P..... excite volontiers l'attention de ses lecteurs en intercalant dans son enseignement des

Digitized by Google

anecdotes. Parle-t-il de la propriété qu'ont les fruits verts de déterminer de la diarrhée, il raconte l'histoire de cette armée prusienne qui ayant envahi la France, en 1791, eut à traverser les vignobles de la Champagne alors que les raisins commençaient à murir et fut bientôt obligée, par le grand nombre de ses malades, de battre en retraite.

Recommande-t-il de ne point faire usage de linge, de vêtements, d'instruments ayant servi à des gens inconnus, il rapporte ce fait de Napoléon Ier, qui, témoin au siège de Toulon de la maladresse d'un artilleur, lui prit des mains l'écouvillon, fit lui-même la manœuvre, et fut affecté quelques jours après de la gale.

En mélant votre récit d'épisodes et d'anecdotes, vous vous assurerez l'attention de vos auditeurs, vous ferez une application heureuse de la mnémotechnie, car les anecdotes resteront dans leur souvenir et avec elles les préceptes d'hygiène que vous y aurez ajoutés.

Quelques explications sur la manière d'agir des causes morbides feront parfois mieux comprendre l'utilité de vos conseils. Combien de fois n'ai-je pas pris plaisir à raconter, parce que je voyais le plaisir que l'on avait à m'entendre, comment la gale, que l'on croyait autrefois consister en une altération des humeurs et à propos de laquelle on administrait une foule de boissons dites dépuratives, est déterminée par de petits insectes, presque invisibles à l'œil nu, qui creusent des galeries à travers notre peau, ainsi que les taupes à travers la terre, — c'est là la cause des démangeaisons; —

Digitized by Google

et comment cette maladie, dont Napoléon ne fut guéri qu'après six mois de traitement, est détruite maintenant en une heure par l'emploi de subtances insecticides.

Ces explications et autres semblables sur les causes et la nature des maladies n'ont elles pas encore l'avantage, en faisant ressortir l'instruction des médecins, d'augmenter la confiance en l'art médical et la considération due à l'homme qui le pratique.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

INFLUENCE DU MÉDECIN

AU POINT DE VUE DE LA MORALE

> Il appartient à la médecine de seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes.
>
> J. Droz.

> Les vices moraux peuvent augmenter le nombre et l'intensité des maladies jusqu'à un point tel qu'il est impossible de l'assigner et réciproquement le hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu jusqu'à des bornes qu'il est tout-à-fait impossible de fixer.
>
> Joseph de Maistre.

Dans les emblêmes que les tailleurs d'images du moyen-âge sculptaient aux façades des églises, les passions et les vices sont figurés par les rats, parcequ'ils dévorent l'âme et rongent ceux qui leur donnent

Digitized by Google

asile en leur cœur, comme l'animal *ronge-maille* ronge et détruit tout ce qui l'entoure.

Hippocrate et, depuis ce père de la médecine, un grand nombre de médecins, parmi lesquels on peut citer Baglivi, Tissot, Alibert, Leuret, Cerise, Descuret, ont signalé l'influence des passions sur le développement et la marche des maladies.

Cette influence morbide fait de l'enseignement moral un auxiliaire obligé de la médecine prophylactique ou curative. « Dans combien de cas la prophylaxie, dit Max Simon, n'est-elle autre chose que la destruction du vice sous l'influence duquel on voit fléchir les constitutions les plus robustes. En servant d'organe aux enseignements de la morale, non seulement le médecin ne sort pas des limites de la science et de l'art, mais il manquerait évidemment le but auquel il tend, s'il n'atteignait la cause première des désordres organiques ou fonctionnels qu'il a sous les yeux. »

J'appellerai tout d'abord votre attention sur une funeste passion qui s'attaquant aux sources mêmes de la vie, menace l'espèce humaine d'une véritable dégénérescence, je veux parler de ce vice auquel a été appliquée à juste titre l'épithète de honteux. « S'il met obstacle, dit M. le docteur Fonteret, au développement de l'organisation, trouble et enraye la croissance, est une source de décrépitude précoce, il attaque aussi, use et mine sourdement la santé la mieux assise de l'adulte et brise presque infailliblement la nature la mieux trempée. »

Vous serez consultés par des célibataires se plaignant

Digitized by Google

de faiblesse, de douleurs vagues dans les côtés de la poitrine, entre les épaules ou aux lombes, d'un état de langueur qu'ils ne peuvent définir ; parfois d'un mal d'estomac ; leur facies et leur tenue, leur regard qui ne peut supporter le vôtre, vous révèleront, en l'absence de toute autre cause apparente, qu'un ver rongeur, un vice caché est la source de ces désordres.

Ayez pitié d'eux, et que cette commisération inspire vos conseils. Parlez leur tour à tour le langage du cœur et de la raison ; parlez leur de ces maladies terribles, la phthisie pulmonaire ou consomption, la maladie de Pott ou tubercules de la colonne vertébrale, l'épilepsie ou haut mal, en définitive, de ces maux divers qui sont les conséquences de ces sales voluptés. Dites leur surtout qu'ils perdront la mémoire, que leur intelligence s'affaiblira, qu'ils seront plus tard des êtres faibles d'esprit, inférieurs aux autres hommes et deviendront l'objet de leur mépris.

Des parents vous amènent-ils leurs enfants dont la faiblesse, la tristesse habituelle, la pâleur du visage les inquiètent ; la *tenue* de ceux-ci, leurs yeux cernés et autres signes vous font-ils soupçonner que leur état maladif est l'effet d'habitudes vicieuses, engagez les parents à exercer la plus grande surveillance et sur ces malheureux enfants et sur ceux qui les entourent ; engagez les, s'ils ne veulent pas avoir un jour en eux des êtres dénués de toute affection, de tout bon sentiment et incapables de toute occupation utile, à ne rien négliger pour les faire renoncer à leur vice honteux. Le prêtre dont l'oreille discrète reçoit les confidences

Digitized by Google

de l'enfance, qui a l'influence d'un ministre de Dieu, peut ici parfois obtenir les guérisons les plus inespérées.

Vous devrez n'interroger jamais les jeunes gens qu'avec réserve. Une question imprudente pourrait jeter dans un jeune cœur le germe d'une passion qu'il ignore ou y faire naître une curiosité dangereuse. Vous obtiendrez rarement, d'ailleurs, une réponse vraie. N'interrogez jamais les jeunes filles, ainsi que le recommande M. Max Simon, que par l'intermédiaire de leur mère ou d'une personne intelligente de leur sexe.

Un conseil qui n'apprend rien à celui qui ne sait pas, et parle assez cependant à celui dont la conscience n'est pas pure, m'a paru, donné d'un air sévère, avoir eu souvent un heureux résultat.

« Soyez sage, je vous le conseille dans l'intérêt de votre santé, soyez sage, dis-je un jour, sans ajouter d'autre parole, à un jeune homme appartenant à une famille dont j'étais le médecin et sur la figure altérée duquel j'avais cru reconnaître les signes de mauvaises habitudes. Il m'a avoué, depuis cette époque, que ces seuls mots avaient fait sur lui une vive impression et avaient été un avis salutaire.

Les relations sexuelles, en dehors de la consécration que leur donne le mariage, ont aussi bien souvent des effets facheux pour la santé, soit en raison de la trop grande jeunesse de ceux qui s'y abandonnent, soit par suite des excès, de l'irrégularité et des restrictions illicites dont elles sont accompagnées. En outre, elles exposent aux maladies dites secrètes, un des plus grands

Digitized by Google

fléaux dont l'humanité soit affligée. Je vous engage donc au point de vue médical comme au point de vue de la morale, de ne jamais les conseiller, de ne jamais paraître les approuver.

Accueillez les malades atteints d'affections secrètes avec autant de bienveillance que si leur maladie était de toute autre nature, mais abstenez vous ici d'une gaité ou d'une légèreté de paroles qui les empêcherait de regarder comme des fautes répréhensibles les écarts qui les ont conduits à perdre la santé.

La maladie est-elle de celles qui amènent habituellement des accidents consécutifs, engagez le malade à suivre un traitement rigoureux ; dans son intérêt, comme dans celui de sa famille à venir, ne lui cachez pas la gravité d'un mal dont le germe reste souvent à l'état latent après une guérison apparente, reparaît après des mois, des années d'une sécurité trompeuse et revet alors toute espèce de formes : maladies de la peau, ulcérations du nez, du gosier, des jambes, rhumatismes, caries des os, épilepsie, vertiges, etc

Faites servir à une réforme salutaire les angoisses que donne la maladie. Tâchez, en ramenant les patients à la santé, de les engager à une conduite plus régulière. « La souffrance, dit M. Max Simon, en suspendant momentanément les illusions de la passion, en faisant cesser le décevant mirage des plaisirs, rend à la raison la liberté de son jugement et prépare admirablement l'âme aux leçons de la vertu. »

La maladie de la personne qui vous consulte est-elle légère, félicitez là comme d'un grand bonheur d'avoir

Digitized by Google

échappé à ces affections terribles que l'on garde longtemps et dont l'on n'est jamais sûr, même aujourd'hui et malgré les progrès de la médecine, d'être entièrement guéri. Faites également ici qu'une terreur salutaire, venant au secours des préceptes de la morale, ramène et maintienne le malade dans le bien. Dites-vous que s'il se marie et devient père, toute une jeune famille vous devra peut-être d'avoir une constitution exempte des maux les plus tristes. Le germe qni reste souvent dans le sang, à la suite des affections syphilitiques, se transmet aux enfants ; devenant pour eux la source de maladies dégoûtantes, telles que les différentes formes de scrofules ; il réalise cette terrible menace de l'Ecriture Sainte : « Je punirai le père dans les enfants jusqu'à la septième génération. »

L'intérêt sanitaire des familles, celui des enfants qui doivent naître, le bonheur de tous, veulent surtout que vous mettiez en garde les personnes malades contre la propriété contagieuse de ces maladies, contre le danger qu'elles courent de porter le poison coulant en leurs veines dans le sein d'une épouse ou d'un mari, dans le sang d'un être appelé à être père. Vous devez vous taire sur la nature du mal, lorsqu'il a été puisé dans les rapports conjugaux ; mais, hors ce cas, flétrissez devant le malade, de toute votre indignation, la personne à laquelle il a dû l'affection dont il souffre, afin qu'il comprenne lui-même toutes les conséquences funestes du crime, oui, du crime qu'il pourrait commettre dans un moment d'indifférence, de faiblesse ou d'oubli Mettez-le en garde contre la faculté qu'ont ces maladies de

Digitized by Google

reparaître et de se transmettre lorsque l'on n'observe pas, pendant quelque temps après la disparition de leurs symptômes, une continence sévère.

Si les libertins réfléchissaient à toutes les misères dans lesquelles leurs fautes entraînent parfois une pauvre fille, peut-être reculeraient-ils épouvantés. Quelles ne sont pas les angoisses de ces malheureuses créatures lorsqu'elles ont peur d'être grosses ! Un grand nombre viendront vous consulter pour sortir d'une incertitude qui est pour elles une cause de troubles continuels. Si elles se sont trompées, faites vos efforts pour que cette épreuve leur serve de leçon ; faites que la crainte de la colère de leurs parents et du mépris de leurs compagnes, la perspective pour elles d'une existence d'isolement et de gêne, pour leur enfant d'une pensée de honte qui sera toujours attachée à son nom, leur inspirent pour l'avenir une conduite plus sage et par cela même les metttent à l'abri de bien des souffrances.

Malheureuses filles, que de larmes, que de sanglots, quel désespoir, lorsqu'on a du confirmer leurs craintes !

Quelques unes, surexcitées par leur désespoir prennent la résolution de détruire le germe qu'elles portent dans leur sein. Feignant alors de ne pas croire entièrement à la réalité de leur malheur, elles vous demanderont, parfois à genoux, un remède qui rappelle le flux menstruel. Témoignez leur le sentiment de commisération que vous inspire leur triste position ; mais témoignez leur aussi votre horreur pour un crime dont la pensée les aurait sans doute effrayées si elles y avaient réfléchi;

Digitized by Google

dites leur les dangers de toute sorte auxquels elles s'exposeraient, et en les rappelant au sentiment de leur devoir, efforcez-vous de leur en rendre par vos paroles d'encouragements l'accomplissement plus facile.

Les relations des médecins avec les femmes qui sont appelées aux épreuves et aux devoirs de la maternité avant d'être épouses, peuvent être pour l'homme bienfaisant l'occasion de nombreux actes d'humanité.

Si parmi les filles grosses, il en est qui, mères dénaturées, ne se préoccupent nullement du sort de leur enfant, le plus grand nombre ne se résignent qu'avec peine à s'en séparer. Bien qu'elles aient commis une faute, elles ne sont pas toujours vicieuses. Les unes ont eu foi à une fausse promesse, les autres ont cédé à un moment d'égarement. Elles se repentent et désirent revenir à une vie sage et honnête.

Une fille grosse, qui voudrait conserver l'enfant qu'elle porte dans son sein, a-t-elle pris la résolution de s'en séparer parce qu'elle redoute la sévérité de ses parents et n'ose s'ouvrir à eux, offrez lui d'être son intermédiaire et cherchez à conserver ainsi à l'enfant une famille qui sera pour lui une protection et un frein. Vous lui épargnerez les privations et les souffrances auxquelles sont exposés plus que tous autres, les enfants trouvés, vous le préserverez des dangers si graves, pour leur moralité, de l'abandon et du dénûment.

Vous pourrez encore conserver une mère à son enfant, épargner à une mère un douloureux sacrifice en sollicitant l'aide de telle ou telle institution de bienfait

Digitized by Google

sance pour celle que son peu de ressources déterminerait malgré elle à abandonner l'être auquel elle doit donner le jour. Combien de filles-mères, par leur dévouement pour leur enfant, par les sacrifices et les privations qu'elles s'imposent, par leur conduite exemplaire, ont amené l'opinion publique, pour elles si sévère, à leur accorder bienveillance et estime. Dieu seul sait ce qu'elles seraient devenues, ayant mis le pied déjà dans la mauvaise voie, si elles n'avaient été soutenues par la pensée d'un devoir à accomplir, d'un devoir cher à leur cœur.

Une fille-mère, jouissant de quelque aisance, refuse-t-elle d'avouer son enfant, dans la crainte de perdre son état, sa position, l'espérance d'un établissement, d'être flétrie par l'opinion publique, ou bien, de jeter le déshonneur sur sa famille, venez encore à son aide. Facilitez lui les moyens de le placer en nourrice, de l'élever sans révéler sa faute. La pensée de son enfant la rendra, elle aussi, sage et raisonnable, l'empêchera de tomber dans de nouvelles fautes et, plus tard, son enfant, lorsqu'elle l'avouera comme sien, pourra avoir pour elle de l'affection, de la reconnaissance et du respect.

Avez-vous lieu de croire que le père de l'enfant pourrait être amené à le *reconnaître*, à rendre l'honneur à la fille qu'il a séduite, ne craignez pas de faire au près de lui une tentative officieuse. Accompagnée de prudence et de réserve, cette démarche ne saurait, en cas d'insuccès, entrainer pour vous aucun blâme, et quelle satisfaction n'éprouverez-vous pas si elle réussit.

Digitized by Google

Vous aurez accompli une bonne action, dont les effets bienfaisants ne sauraient être calculés.

Les passions, dont je viens de vous entretenir, s'observent dans toutes les classes ; l'ivrognerie, au contraire, semble ne plus guère exister que chez les ouvriers et les cultivateurs. Elle est pour bien des ménages une véritable calamité, une source incessante de misères et de maux.

L'argent que gagne un ivrogne passe au cabaret, sa femme et ses enfants languissent dans le dénûment, heureux encore quand ils ne sont pas battus. Les infirmités atteignent de bonne heure les ivrognes ; ils cessent jeunes encore d'être propres au travail et deviennent souvent une charge pour leur famille, toujours une source de mauvais exemples. Si les femmes, dans les classes pauvres, ont trop souvent une conduite irrégulière, n'est-ce pas fréquemment, parce qu'elles y ont été amenées par l'abandon de celui qui devait les protéger.

Quand vous serez appelés auprès d'un buveur se plaignant de crampes d'estomac, d'aigreurs, vous devez lui montrer dans l'habitude de la boisson la cause de ses souffrances ; dites lui que s'il ne se corrige pas, il sera atteint, tôt ou tard, d'une diarrhée qui le conduira au tombeau après de longs jours de douleurs. Souffre-t-il seulement d'une maladie accidentelle, ne vous croyez pas dispensé de lui faire des observations sur l'habitude de l'ivresse qui convertit souvent les affections les plus simples en maux intenses et de longue durée.

Digitized by Google

L'ivresse fréquente abrutit l'intelligence, détruit le sentiment de la dignité humaine ; essayez cependant de trouver dans le cœur des ivrognes quelque corde sensible. La bienveillance que vous mettez à les soulager, les dispose à vous écouter et peut-être un des sentiments que vous évoquerez, par exemple chez le père de famille, la crainte de ne pas être un jour respecté et écouté par ses enfants, d'en être le jouet, les ramènera à un genre de vie plus convenable.

Toutefois ne nous faisons pas illusion, l'ivrognerie est presque toujours incorrigible ; c'est donc surtout à prévenir ce malheureux défaut que vous devez vous appliquer. Un de vos clients est-il malade par suite d'un excès isolé, conjurez-le de ne pas retomber dans cette faute, montrez-lui les maux qu'entraîne l'ivresse habituelle ; insistez sur le mépris que les honnêtes gens ont pour les ivrognes.

Mettez aussi les ouvriers en garde contre *le coup du matin*, en d'autres termes, contre la coutume de boire le matin à jeun, *pour se donner du cœur à l'ouvrage*, un petit verre d'eau-de-vie ou un verre de vin blanc.

Je vous ai entretenu, en ce chapitre, uniquement de misères, de misères physiques et morales ; je vous ai recommandé gravité et sévérité ; je ne veux pas, en le terminant, vous laisser sous une influence aussi triste. Disons donc quelques mots de ces familles d'ouvriers honnêtes et laborieux, comme nous en rencontrons souvent, Dieu en soit loué !

Digitized by Google

Lorsque la maladie de l'un de leurs membres, maladie qui ne sera jamais le résultat de la débauche, vous conduira en leur demeure, saluez amicalement cette bonne mère de famille qui tient proprement son ménage, qui élève avec soin ses enfants ; faites lui des compliments sur la propreté de celui-là, sur la bonne tenue de ceux-ci ; ne dédaignez pas de serrer cordialement la main calleuse de cet ouvrier à figure honnête, qui travaille diligemment pendant six jours de la semaine ; l'étreinte vigoureuse qui répond à votre serrement a quelque chose qui réjouit et réconforte le cœur. Que des paroles avenantes et gaies fassent épanouir ces fraîches figures de jeunes gens et d'enfants où le sourire aime à se jouer ; parlez leur de leur travail, de leurs projets d'avenir. Cet accueil amical, ces marques d'intérêt, leur venant d'un homme auquel son instruction donne une place honorable dans le monde, leur prouveront une fois de plus qu'une conduite régulière est, dans quelque position qu'elle se rencontre, un droit à la considération, et en les élevant à leurs propres yeux, elles seront pour eux un puissant encouragement à persévérer dans le bon chemin. L'honnête homme a besoin parfois pour persévérer qu'une voix amie, celle d'une personne qu'il estime, lui dise : c'est bien.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DES DEVOIRS DU MÉDECIN

RELATIVEMENT AU MARIAGE.

> Les personnes infirmes ou portant dans leur sein les germes d'une maladie héréditaire, n'engendrent que des enfants chétifs ou malingres.
>
> Docteur DEVERGIE.

> Il est du devoir des médecins de prévenir les parents des suites funestes d'unions inconsidérées.
>
> Docteur FODÉRÉ.

A Sparte, à Lacédémone, dans l'ancienne Rome, républiques qui comprenaient la nécessité d'avoir des hommes forts et vigoureux, chez nos ancêtres les Gaulois, peuple guerrier, des règlements sévères sur les mariages conservaient dans la population la vigueur corporelle.

Digitized by Google

Aujourd'hui, la loi laisse les parents et les individus maîtres absolus des questions de santé relatives au mariage, et les uns et les autres ne recherchent guère que les convenances de position ou de fortune. S'inquiètent-ils de la santé ? C'est dans la crainte de voir la maladie être un obstacle aux plaisirs du monde, ou bien, augmenter les dépenses et diminuer les salaires. Quant à la vigueur des enfants, on n'y pense pas. Aussi voyons-nous chaque jour s'accomplir des mariages dans des conditions telles que l'existence des époux sera continuellement troublée par la douleur d'avoir des enfants faibles, souffreteux, toujours malades, puis de les voir, après une existence languissante, périr par suite de quelques-unes de ces maladies, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, la carie des os, etc., dont ils ont apporté le germe en naissant.

L'instruction spéciale du médecin, la confiance que lui accordent les familles, la considération publique qui est attachée à ses fonctions, lui font une obligation de suppléer, dans la mesure de ses forces, à la réserve actuelle de la loi. Il doit, avec l'autorité que la science donne à ses paroles, s'efforcer de faire apprécier toute l'importance des conditions hygiéniques dont il faut tenir compte dans le mariage pour l'avenir sanitaire des enfants. Il doit, lorsque des parents lui font part du désir d'établir un membre de leur famille, appeler leur attention d'une manière générale sur les circonstances qui rendent le mariage nuisible aux conjoints et principalement sur celles qui donnent lieu à des générations faibles et maladives. Vous me permettrez de vous rappeler les principales :

Digitized by Google

l'âge trop précoce ou trop avancé des époux, ou seulement de l'un d'entre eux, la syphilis constitutionnelle, l'union entre proches parents, la préexistence ou l'existence actuelle dans la famille de plusieurs personnes atteintes de phthisie pulmonaire, de scrofules, de folie ou d'épilepsie.

Une tâche plus difficile et que le médecin ne doit pas cependant hésiter à remplir, c'est celle qui consiste à dire franchement son opinion, lorsqu'il a reconnu chez la personne qui le consulte, chez les jeunes gens au sujet desquels les parents lui demandent son avis, un état de santé originaire ou acquis, contraire au but final du mariage, la procréation d'enfants valides. Vos conseils, il est vrai, resteront le plus souvent infructueux ; mais vous aurez du moins la satisfaction d'avoir agi selon votre conscience.

Lorsque, malgré vos observations, vos clients persistent dans leur intention de se marier, devez-vous encore les guider dans le choix d'une alliance, afin d'atténuer le plus possible, pour leur progéniture, la disposition aux maladies héréditaires ? C'est l'avis émis par M. le docteur Devay, dans *l'Hygiène des Familles*. Ce médecin distingué pense que : « l'on peut parvenir à prévenir les maladies héréditaires et perfectionner l'espèce humaine, je me sers de ses expressions, par l'assortiment des mariages fondés sur l'antagonisme des tempéraments et des qualités physiques et morales. » Je ne le suivrai pas sur un terrain où, n'ayant pour guides que des données physiologiques insuffisantes, je rencontrerai

Digitized by Google

des incertitudes à chaque pas, faites selon vos convictions.

Je vous ai parlé à peine de l'influence fâcheuse du mariage sur les personnes trop jeunes ou trop âgées, sur les phthisiques, du danger qu'entraîne la co-habitation avec les malades de ce genre, c'est que les inconvénients, pour les contractants, d'un mariage fait dans de mauvaises conditions, sont d'une importance qui paraît bien minime si on la compare à celle de ses effets désastreux qui sont relatifs à la santé des enfants et à la vigueur des générations. Ces inconvénients vous fourniront cependant un argument précieux à faire valoir auprès des personnes trop nombreuses qui ne considèrent que leur intérêt individuel et le moment présent.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

UTILITÉ DE L'INTERVENTION
DU MÉDECIN DANS LES FAMILLES
TOUCHANT L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Les diverses portions de la vie humaine sont solidaires les unes des autres.

Docteur LÉVY.

L'affection du vieux médecin pour les enfants ne se bornait pas à les caresser ; elle était moins stérile. Quand il était appelé dans une famille, il interrogeait toujours du regard la santé et la constitution de ses plus jeunes membres, et aucune considération ne l'empêchait de donner des conseils aux parents, quand il les croyait utiles.

Docteur P.....

Vos conseils, semblables aux grains du semeur de l'Evangile, tomberont souvent en un mauvais terrain, seront étouffés ou annihilés par les mauvaises herbes,

Digitized by Google

c'est-à-dire par l'insouciance, les préoccupations et les habitudes de la plupart des hommes. Ne vous découragez pas, une portion sera féconde en résultats et produira des fruits abondants. Tel sera le sort des conseils qui seront recueillis par la sollicitude des mères.

A peine la jeune mariée a-t-elle ressenti les premiers tressaillements de l'enfant qu'elle porte en son sein, qu'elle se demande et demande à tous les gens qui lui paraissent avoir, à ce sujet, quelque expérience, quels soins elle devra prodiguer à ce petit être sur lequel se concentrent déjà ses plus chères affections, ses plus constantes préoccupations. A vous, médecins, elle adressera d'abord cette question : « Dois-je nourrir mon enfant? »

Une femme est-elle faible, étiolée, sujette à des éruptions de la peau ; a-t-elle les dents mauvaises ; soupçonnez-vous chez elle un vice héréditaire, etc., dissuadez la de nourrir, quelle que soit sa bonne volonté. Sinon, engagez-là à remplir ce devoir, lors même qu'un mari, une belle-mère, dans l'intention de lui épargner ou d'éviter eux-mêmes des peines et des veilles, vous auraient priés de lui donner le conseil de recourir à une nourrice. L'enfant sera bientôt le charme de la maison, l'objet des prévenances et des attentions de tous ; et nul lait ne saurait remplacer celui d'une mère quand elle est bien portante ; nuls soins ne peuvent être aussi bienfaisants que les siens.

Si l'allaitement d'un enfant est souvent très-pénible pour les jeunes mères, c'est, presque toujours, parce qu'elles ne savent pas s'acquitter de ce devoir avec une

Digitized by Google

sage régularité. Aidez-les de vos conseils et ne craignez pas de vous occuper des détails les plus minutieux.

Veillez surtout à ce que les enfants soient tenus dans un appartement aéré, bien éclairé et très-propre.

Vous ne sauriez trop recommander les bains d'air, c'est-à-dire les promenades au dehors. Ce précepte est trop souvent oublié, principalement dans les classes aisées. Une femme ne se décide pas à sortir, à laisser sortir son enfant sans un changement de toilette. Ce soin préliminaire exige je ne sais combien d'heures, le temps nécessaire s'écoule, et souvent la mère et l'enfant restent à la maison, ou bien, la promenade ne dure que quelques instants. Combien les mères ont tort d'oublier que la santé est le plus bel ornement d'un enfant, et qu'un bel enfant est la plus riche parure d'une mère.

Je m'arrête; vous signaler les points divers de l'éducation des enfants à propos desquels les parents auront besoin de vos instructions, ce serait une tâche longue et superflue. Inspirez-vous de vos études, de votre expérience et aussi des circonstances. Vous ne saurez, d'ailleurs, tout prévoir. Des mères m'ont souvent remercié avec effusion de leur avoir conseillé la lecture de quelqu'un de ces nombreux livres populaires écrits sur l'éducation de la première enfance. Choisissez un ouvrage simple, sans longueur et sans prétentions scientifiques. Ayez soin de le lire vous-mêmes une première fois, afin de pouvoir combler les lacunes et signaler à chaque mère les modifications que vous jugerez convenables selon la position des familles, les prédispositions héréditaires de l'enfant. Ces conseils, que les mères auront toujours

Digitized by Google

sous la main, les aideront à choisir entre les avis contradictoires qui leur viennent de leurs parentes et voisines et, ce qui souvent vaut mieux, leur serviront à n'en suivre aucun.

Lors d'une visite à un malade, vous vous êtes assis devant son foyer ; les enfants sortent de la cachette où ils étaient allés se blottir à votre entrée, ou bien, ils rentrent du dehors, accueillez-les avec bienveillance, encouragez-les à s'approcher, souriez à celui-ci, faites une caresse à celui-là ; laissez-les jouer autour de vous ; la mère en sera touchée. Enhardie par votre condescendance, elle vous consultera à propos de quelque *bobo* sur lequel elle n'aurait pas osé appeler votre attention et ce *bobo* sera souvent pour vous le point de départ de conseils de la plus haute importance pour l'avenir de l'enfant.

La tuméfaction légère des glandes du cou, la rougeur des paupières, les écoulements persistants de l'oreille, les éruptions croûteuses du cuir chevelu et de la face, etc, sont les signes souvent précurseurs d'une constitution héréditaire vicieuse, qui amènera plus tard, si elle n'est améliorée ou changée, les tumeurs blanches des articulations, la carie des dents et des os, les plaies du cou à cicatrices difformes, la phthisie pulmonaire. Avertissez-en les parents, toutefois en mettant dans les termes de vos avis une prudente réserve, afin de ne pas les blesser ; la susceptibilité des familles est grande sur ce point.

Un régime hygiénique meilleur et approprié à l'état de l'organisme qu'il s'agit de modifier, les bains de

Digitized by Google

mer et, pour les enfants auxquels l'emploi de ce dernier moyen est impossible, les bains froids dans de l'eau salée, les affusions froides, l'exercice au grand air, les médicaments iodés touchant lesquels je n'ai rien à vous apprendre, les boissons amères qu'il est donné à tous les parents de pouvoir employer, changent les dispositions natives des enfants. Leur jeune âge fait qu'il subissent davantage les bonnes comme les mauvaises influences.

Les enfants de votre malade sont naturellement forts, robustes et bien portants; hors du premier âge, ils n'ont plus besoin de soins minutieux de chaque jour; ne cessez pas cependant d'avoir de la sollicitude pour leur santé qui est exposée encore à bien des causes d'altération.

Dans la classe ouvrière, même avant que les enfants aient atteint la moitié de leur croissance, on les renferme dans des ateliers, on les assujettit à des travaux excessifs. L'exercice et un travail modéré augmentent les forces des jeunes gens; mais les travaux prématurés, pénibles ou de longue durée, produisent un effet tout opposé : ils les épuisent, ils empêchent ou retardent leur complet développement. Combien de maîtres d'ateliers, en même temps qu'ils exigent de leurs apprentis un travail au-dessus de leurs forces, ne leur donnent qu'une nourriture insuffisante. Combien encore est nuisible aux jeunes gens l'exemple de cette dégradante immoralité qui règne dans beaucoup d'ateliers, écoles de corruption où, n'entendant que des paroles ou des

Digitized by Google

chansons déshonnêtes, ils ont plutôt fait l'apprentissage du vice que celui de leur métier.

Les enfants des classes riches ne sont guère mieux partagés. Les travaux prématurés et excessifs, on ne les exige pas de leurs bras, mais de leur intelligence. « A peine l'enfant sait-il bégayer la langue française, dit mon honorable confrère, le docteur Bertier, qu'il épèle le latin, qu'on lui donne des livres grecs et, lorsqu'il connait les rudiments du grec, viennent les mathématiques, l'histoire, la géographie, la minéralogie, la zoologie, etc., etc., (quant au temps des récréations, les élèves en consacrent une grande partie à l'étude des arts d'agrément). Les parents s'informent si leur enfant est le premier de sa classe, mais ils s'inquiètent peu de sa santé tant qu'elle n'est pas visiblement compromise.

« A-t-il seize ans, il faut qu'il soit bachelier, puis à l'âge où le corps prend sa dernière croissance, il se prépare aux écoles spéciales, végète à l'ombre d'un bureau ou d'un magasin.

« De là une puberté languissante, une faiblesse générale, qui le suivra dans la carrière qu'il doit parcourir et amènera des infirmités précoces. »

J.-J. Rousseau, dont les paroles énergiques ont délivré la première enfance des étreintes du maillot, a blâmé avec une égale force de logique cette autre espèce d'emmaillotement auquel on soumet dans les classes aisées la deuxième enfance et la jeunesse. « L'intention de la nature, dit-il, est que le corps se fortifie avant que

Digitized by Google

l'esprit s'exerce. Les enfants sont toujours en mouvement, le repos et la réflexion sont l'aversion de leur âge ; une vie sédentaire et appliquée les empêche de croître et de profiter ; sans cesse renfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent faibles, délicats, malsains et leur âme se ressent toute la vie du dépérissement du corps. »

Pourquoi l'Etat qui défend l'entrée des enfants dans les manufactures avant l'âge de douze ans, qui plus tard y limite la durée de leur travail, impose-t-il des études si précoces, si nombreuses dans les lycées où les enfans sont élevés sous sa direction ? Pourquoi fixe-t-il un maximum d'âge pour l'admission dans les écoles spéciales, etc ? Ne devrait-il pas, au contraire, s'occupant davantage du développement des forces physiques des enfants et afin de donner à leur corps le temps d'acquérir de la vigueur, répartir les études en un plus grand nombre d'années ; fixer un minimum d'âge au-dessous duquel l'on ne serait pas admis dans les lycées, et élever celui qui est exigé pour les écoles dites spéciales, pour le droit, la médecine et lês diverses administrations.

Peut-être les anciens s'occcupaient-ils trop dans l'éducation de la jeunesse de développer la force corporelle, mais nous sommes tombés dans un extrême opposé ; nous donnons trop d'extension au développement intellectuel, ne tenant pas assez compte du vieil adage : *mens sana in corpore sano* ; nous oublions que la nature humaine réclame une double éducation, que le développement physique doit être en harmonie, pour

Digitized by Google

reproduire une expression de M. le docteur Devay, avec le développement intellectuel.

Là encore, c'est à vous médecins qu'il appartient de suppléer à l'insuffisance de la loi, de corriger par vos conseils dans l'intérêt des individus, des familles et de l'Etat, l'influence des usages peu rationnels et par suite nuisibles à la santé ainsi qu'à la vigueur des jeunes générations.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

COMMENT LE MÉDECIN DOIT DÉTRUIRE LES ERREURS POPULAIRES EN MÉDECINE ET ÉCLAIRER LES FAMILLES SUR LES RUSES DES CHARLATANS.

> Gagnez la confiance, ayez du dévouement, pour prouver d'une manière éclatante que ce n'est pas votre intérêt que vous cherchez ; alors on vous croira ; le dévouement, voilà de tous les langages le plus persuasif.
>
> M. l'abbé MULLOIS.

Hyppocrate, dans son discours de *decenti ornatu*, a écrit : « Ne vous amusez pas à parler longuement devant des gens peu instruits ; ne leur dites que les choses strictement nécessaires. » Je crois au contraire avec mon savant confrère, le docteur Munaret, que l'ignorance des gens des classes inférieures est une raison de plus de leur parler, afin de les instruire.

Digitized by Google

« Le médecin de campagne, dit M. Munaret, doit converser familièrement avec les paysans. Est-il assis devant leur âtre rustique, c'est pour sa philanthropie une favorable occasion d'instruire ces bonnes gens, groupés silencieusement autour de son escabelle. Oh ! c'est alors que le ministère du médecin de campagne est sublime..... Il ébranle d'une main prudente le tronc de certains préjugés relatifs à la santé, et quand il le juge suffisamment ébranlé, d'une main ferme il l'arrache ; il signale les coutumes nuisibles, la superstition qui les encroûte..... et si du bon grain qu'il a semé dans le champ inculte de leur intelligence, poussent quelques épis que la société pourra récolter : — voilà sa récompense. »

Tâchez donc de détruire les erreurs populaires, surtout celles qui sont relatives à la médecine et empêchent les malades de faire le traitement nécessaire au rétablissement de leur santé ; tâchez de mettre en leur jour les menées cupides de certains industriels spéculant sur les souffrances de leurs semblables.

Les erreurs populaires en médecine, les manœuvres du charlatanisme font plus de mal peut-être que vous ne seriez au premier abord tentés de le croire. Une coupure dont les bords rapprochés aussitôt et tenus réunis se seraient cicatrisés au bout de quelques heures, devient une plaie d'une durée indéterminée lorsqu'elle a été recouverte, selon un usage vulgaire, d'onguent ou d'herbes pilées. Combien de malades, déjà en convalescence, meurent d'une indigestion, victimes de ce préjugé qui leur conseille de manger pour reprendre

Digitized by Google

des forces. Combien ne se présentent chez le médecin ou ne viennent frapper à la porte de l'hôpital qu'après avoir donné à leur maladie le temps de prendre une forme grave et avoir dépensé leur dernier sou en médicaments prônés par le charlatanisme.

Le langage de la science resterait inintelligible pour les gens du monde ; vous les convaincrez surtout par des raisonnements reposant sur des comparaisons empruntées aux choses qui sont à la connaissance de tous.

Opposez, par exemple, à ceux qui ont recours aux rhabilleurs ou rebouteurs une comparaison empruntée à Tissot : « On ne confie une montre pour la raccommoder qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, quelles sont les causes qui la font bien aller et qui la dérangent, et l'on ne craint pas de confier le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate et la plus précieuse des machines, le corps humain, à des gens qui n'ont pas la moindre notion de sa structure et de ses mouvements. Quelle singulière contradiction ! »

« Lorsque le vent a séparé du tronc une branche d'arbre, direz-vous au jardinier qui recouvre d'onguent une plaie récente produite par un coup de serpette maladroite, vous vous bornez à rapprocher et à maintenir en un contact immédiat les parties divisées. Vous vous gardez bien de rien mettre entre elles. Pourquoi agissez vous moins sagement pour vous mêmes. »

« Si une personne étrangère à votre profession, pourrez vous encore faire observer à un ouvrier malade

Digitized by Google

se traitant à l'aide d'un ouvrage populaire de médecine, se vantait d'être habile en votre état, parce qu'il a lu un manuel des arts et métiers, vous ririez de sa folle prétention et vous auriez raison. Vous pensez que ce n'est pas tout de savoir comment il faut s'y prendre; il faut encore, pour bien faire, avoir *de la pratique*, soit de l'expérience. Comment dès lors êtes vous assez peu raisonnable pour croire, après avoir lu un ouvrage de médecine, être aussi habile qu'un médecin à connaître la nature des maladies et le traitement qu'il convient de leur opposer. En médecine, croyez moi, plus qu'en tout autre état, il ne s'agit pas seulement de faire, mais encore de bien faire. La moindre erreur peut entraîner les accidents les plus graves. »

Des explications qui dissiperaient le merveilleux apparent dont s'entourent quelques charlatans, seraient un obstacle à la crédulité. Les guérisseurs, dits médecins aux urines, auxquels l'on porte les urines d'un malade, disent, après les avoir examinées, quel est son âge, son sexe ; ils décrivent ses souffrances. Les somnambules à la vue des cheveux d'un patient accomplissent le même acte apparent de divination. Pourquoi, pensent les malades, dès le moment qu'ils reconnaissent ainsi les souffrances de celui qui souffre, n'auraient-ils pas la faculté de deviner les médicaments qui lui conviennent? Raisonnement tout à la fois juste et faux ; exact en apparence, il est faux en réalité parce que les médecins aux urines et les somnambules ne devinent rien. Répandez donc la connaissance des moyens artificiels

Digitized by Google

par lesquels ils parviennent à tromper l'imagination populaire.

Une personne va-t-elle consulter un médecin *jugeur d'urines*, « Monsieur est occupé en ce moment, lui est il répondu, et on la fait attendre dans une antichambre; elle y trouve un autre individu qui lui aussi est censé être venu pour consulter. On cause ; on échange des confidences ; que peut-on faire de mieux en attendant? Le premier qui est venu est un compère ; il est introduit tout naturellement le premier dans le cabinet du médecin, et il l'instruit de l'objet de la visite du véritable consultant, lui communique ses confidences. Lorsque celui-ci entre à son tour, on examine néanmoins avec une grande attention la fiole d'urine qu'il a apportée, on la regarde à travers la lumière, on l'agite, on la laisse reposer, on la regarde de nouveau, on la goûte même, puis on remplit notre homme d'admiration et de contentement en lui faisant l'histoire du malade et de sa maladie.

C'est là aussi un des procédés auxquels les somnambules, ceux qui font du magnétisme métier et marchandise, doivent leur talent divinatoire.

L'annonce de traitements par correspondance, de traitements dont le médecin n'est payé qu'après guérison est une des manœuvres des charlatans qui trompent le plus de malades. « Qu'est-ce que je risque, pense un malade, puisque je n'aurai à payer que dans le cas où je serai guéri ? Ce médecin aura certainement intérêt à me rendre la santé. » Apprenez-leur donc comment les charlatans de cette catégorie parviennent à réaliser d'énormes bénéfices tout en n'opérant aucune

Digitized by Google

guérison. Les malades qui prennent leurs annonces au sérieux sont bientôt informés que les médicaments à employer ne peuvent être préparés qu'à Paris, par une pharmacie de confiance et on leur expédie contre argent comptant des remèdes n'ayant aucune valeur et qu'ils payent fort cher.

Les charlatans qui annoncent dans les journaux des consultations gratuites, battent également monnaie aux dépens de la crédulité du vulgaire, en vendant aux consultants une foule de remèdes. Les plus avisés ne les vendent pas eux-mêmes, mais ils écrivent leurs ordonnances de telle sorte qu'elles ne peuvent être comprises et exécutées que par des pharmaciens d'accord avec eux et leur faisant une remise considérable.

Les remèdes vendus par le charlatanisme sont toujours très chers. Citerai-je certains biscuits, drogue pitoyable à mon avis, lesquels coûtent douze francs la boîte et n'ont pas une valeur intrinsèque s'élevant à plus de cinquante centimes. Un remède vomito-purgatif qui jouit de quelque renommée, est composé de jalaps et d'émétique en solution dans du vin blanc ; un pharmacien qui le préparerait sur ordonnance d'un médecin, le vendrait, en faisant un bénéfice très-raisonnable, un franc à un franc cinquante centimes au plus ; il coûte six francs. Une injection brevetée se vend cinq francs; nul doute qu'un pharmacien ne trouverait ample bénéfice à vendre une préparation analogue au prix de soixante ou soixante quinze centimes.

Digitized by Google

Les frais considérables que coûtent aux charlatans des annonces continuellement renouvelées dans plusieurs journaux, donnent à présumer combien de gains plus ou moins honnêtes ils doivent réaliser pour avoir intérêt à continuer une pareille industrie.

A l'occasion d'un procès ayant eu lieu entre une office de publicité, maison de commission pour les annonces, et un oculiste allemand, résidant, il y a quelques années à Paris, il a été révélé que les articles de journaux où l'on faisait un éloge pompeux du talent et de l'habileté merveilleuse de ce dernier, avaient coûté, en trois ans, deux cent soixante neuf mille francs. Deux cent soixante neuf mille francs payés par un seul charlatan ! Jugez quelle subvention énorme la presse reçoit du charlatanisme médical et comprenez pourquoi elle le traite en enfant gâté, pourquoi elle lui prodigue les tartines élogieuses.

Les journaux qui s'attribuent la mission de répandre la lumière et de combattre l'erreur sont ainsi les aides, j'ai failli dire les complices, les plus dévoués du charlatanisme. Ce sont eux qui sonnent de la trompette.

Il est d'ailleurs tel charlatan qui publie à lui seul un journal ; un journal de médecine. Il a ainsi la faculté de se louer et de louer ses remèdes à son aise.

Mettez aussi vos malades en garde contre les réclames, espèces d'annonces déguisées sous la forme de compte-rendus par les académies, de lettres de reconnaissance écrites par des malades ayant été guéris, etc.;

Digitized by Google

mettez-les en garde contre les aliments brévetés vantés, à la troisième ou à la quatrième page des journaux, comme propres à rendre promptement des forces aux convalescents, tels que le racahout sans odeur des Arabes, la revalenta, l'ervalenta, (farine de lentille, dont le nom est tiré de *ervum lens* lentille), le palamoud des Turcs (aliment aussi inconnu des Turcs, soit dit en passant, que le précédent l'est en Arabie), du solanta ou semoule d'igname, du trésor de l'estomac, etc, etc ? Tous ces aliments sont composés de fécules n'ayant pas d'autres propriétés nutritives que la fécule de pommes de terre. Ceux que l'on trouve dans le commerce, ont souvent été fabriqués avec cette fécule, mélangés avec de la farine de maïs, de pois, de lentilles, etc.

Lorsque les malades, trompés par les prospectus et les réclames, par l'élévation des prix (2, 4 et jusqu'à 8 francs le demi-kilogramme au lieu de 50 centimes) font usage de ces substances alimentaires, parce que les croyant plus nutritives et plus fortifiantes que les aliments ordinaires, ils espèrent recouvrer plus vite leur vigueur, ils voient au contraire leur faiblesse augmenter par suite du peu d'éléments fortifiants qu'elles renferment réellement.

Un chimiste éminent, M. Payen, a calculé que pour fournir à l'estomac les éléments nutritifs contenus dans un kilogramme de pain, il faudrait prendre pour huit francs du palamoud des Turcs ou d'ervalenta, pour seize francs de racahout des Arabes ou de revalenta concentrée, etc.

Aujourd'hui le charlatan ne parade plus sur les

Digitized by Google

places publiques, il ne porte plus l'habit galonné ; il porte maintenant habit noir et en changeant d'habit, il a changé d'allures et de moyens de publicité. Les affiches, les annonces et les réclames ont remplacé la clarinette et la grosse caisse.

Il pénètre dans les salons du riche en singeant le langage académique, en se parant de médailles, en se recommandant de compte-rendus, de certificats ; il entre dans la mansarde de l'ouvrier avec des paroles de philanthropie ou de charité ; combattez-le donc et dans les salons et dans les mansardes.

Mettez à découvert ses allures et ses ruses ; faites-le avec franchise, sans ménagement, mais avec une grande modération dans les termes, afin que personne ne se méprenant sur les sentiments qui vous inspirent, ne puisse douter que vous n'agissiez, non dans votre intérêt propre, mais en vue de celui de vos semblables.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

INSTITUTIONS

DONT LE MÉDECIN DOIT S'EFFORCER DE RÉPANDRE LES BIENFAITS DANS LES FAMILLES.

> Il ne me coûtait pas plus de dire quelque chose d'utile que de dire des choses banales.
>
> (*Médecin de Campagne*, par BALZAC.)

Un bienfait appelle un autre bienfait. Vous avez répondu par le zèle et le dévouement à la confiance des familles qui ont réclamé vos soins; ce dévouement vous a attachés à elles; vous les aimez pour le bien que vous leur avez fait. Vous montrent-elles affection et gratitude, vous y êtes sensibles et vous leur seriez volontiers reconnaissants, pour ainsi dire, de leur reconnaissance.

Un autre sentiment concourt à vous donner pour elles des pensées de bienveillance, vous avez eu à

Digitized by Google

admirer par quel ordre, par quelle régularité, les familles d'ouvriers et de petits employés se défendent des atteintes de la misère qui est sans cesse à leur porte ; par quels sacrifices elles parviennent à élever leurs enfants. Vous seriez heureux de pouvoir encore venir à leur aide ; vous pourrez parfois réaliser ce désir en leur indiquant les institutions utiles que notre siècle a vu éclore, en les encourageant à y avoir recours.

Dans la demeure d'un ouvrier malade, vous voyez ses enfants âgés de trois à huit ans, passant toute la journée dans une chambre peu spacieuse, mal éclairée, ou ils peuvent à peine bouger sans être réprimandés, ou bien vous les rencontrez dans la rue courant, se battant, exposés aux accidents et aux mauvais coups, conseillez à leurs parents de les envoyer à la salle d'asile.

Le temps est-il pluvieux, ils jouent dans une salle vaste et bien aérée. Le temps est-il beau, ils courent, ils sautent, ils dansent au milieu d'un préau proprement sablé et exposé aux rayons du soleil. Ceux qui abusent de leur force sont momentanément tenus à l'écart, punition suffisante pour les corriger.

Les premières salles d'asile ont été créées à la destination des enfants de la classe ouvrière ; il en existe maintenant dans toutes les villes pour ceux des classes riches.

Les maladies auxquelles vous serez appelés à porter remède, vous mettront mille fois à même de recommander aux ouvriers, aux cultivateurs, aux employés de

Digitized by Google

bureaux, etc, de faire partie des *sociétés de prévoyance ou de secours mutuels*.

Les sociétés de secours mutuels épargnent à leurs membres les privations et la pénurie qui sont les tristes suites de la maladie.

Elles accordent à chacun d'eux, lorsqu'il est malade, une somme quotidienne, variant, selon les sociétés, de un franc à un franc cinquante centimes.

Elles payent en outre ordinairement le médecin, le pharmacien, les bains, etc.

Elles procurent au sociétaire décédé un enterrement religieux et honorable.

Elles accordent des secours à sa veuve et à ses enfants.

Et tous ces avantages sont donnés en échange d'une cotisation mensuelle d'un franc à un franc cinquante centimes ; cette somme prélevée sur le salaire du mois ne peut être une cause de gène pour l'ouvrier qui travaille, mais lorsqu'il garde le lit, un franc qu'il reçoit chaque jour, en dehors d'autres secours, est une grande ressource pour lui et sa famille.

Des médecins ont cru remarquer que la guérison est plus prompte et la mortalité moindre parmi les ouvriers malades appartenant à une société de prévoyance. Ils donnent de ce fait une explication très simple :

Un sociétaire est-il indisposé, pouvant avoir recours sans bourse délier, à un médecin payé par la société, il ne laisse pas empirer son indisposition faute de conseils

Digitized by Google

éclairés ; il est moins porté à employer des remèdes de commères.

Est-il plus gravement atteint ? Il ne lutte pas avec la maladie ; il cesse plus tôt de travailler ; il n'a point à lésiner sur les visites du médecin, sur les médicaments. Un secours pécuniaire lui permettant, lorsqu'il est père de famille, de se faire soigner chez lui, la satisfaction d'être au milieu des siens, les soins affectueux qu'ils lui prodiguent, l'absence de toute inquiétude sur leur sort contribuent à sa guérison.

L'assistance qu'il continue à recevoir pendant sa convalescence l'empêche de trop se hâter de reprendre son travail ; elle lui épargne ainsi ces rechutes si fréquentes parmi les ouvriers, rechutes souvent plus dangereuses que la maladie première.

Médecins, vous apprécierez les avantages de ces sociétés qui vous permettront d'espérer chez les ouvriers une terminaison plus heureuse, plus prompte des maladies, qui vous mettront à même de faire aux malades le nombre de visites nécessaires, de leur donner tous les médicaments utiles à leur état, qui vous dispenseront de l'ennui d'avoir à demander à des familles peu aisées des honoraires, souvent gênants pour elles et toujours bien au-dessous des services rendus.

Le plus grand nombre des sociétés ont un abonnement annuel avec un ou plusieurs médecins ; elles payent une somme fixée d'avance par chaque sociétaire, qu'il soit malade ou non. Ce genre de rémunération est plus honorable ; il donne au médecin le moyen de faciliter

Digitized by Google

l'existence bienfaisante de ces sociétés par des sacrifices compatibles avec la dignité médicale.

Les sociétés de secours mutuels réunissent leurs membres une ou deux fois par an en assemblée générale. Des médecins ont eu la bonne pensée d'y rendre compte du nombre des malades auxquels ils ont donné des soins, de la nature des maladies qui ont été les plus fréquentes parmi les associés et, après avoir exposé leurs causes et leur marche, de faire de ces données le point de départ ou la base de conseils hygiéniques, sur les imprudences et les écarts de régime le plus souvent nuisibles aux ouvriers. C'est peut-être un exemple à suivre.

Quelques sociétés ajoutent à leurs bienfaits par des œuvres accessoires. Plusieurs de ces œuvres viennent également en aide au médecin.

J'appellerai aussi votre attention sur les sociétés de patronage, les bibliothèques de bons livres, la caisse d'épargnes, la caisse des retraites, le prêt d'honneur, etc. Vous devez, en raison des services que ces institutions rendent à la classe laborieuse, non-seulement conseiller aux familles d'ouvriers d'y recourir, mais encore dans les familles riches, aux personnes d'intelligence et de loisir, de leur donner l'aide de leur bourse et de leur temps. Les ouvriers, dont elles ont en vue le bien être physique et moral n'ont pas toujours assez d'instruction pour pouvoir les diriger, et leurs occupations le leur permettraient rarement. Le dévouement charitable n'est pas d'ailleurs bienfaisant seulement pour celui qui en est l'objet, il l'est encore pour celui qui le pratique.

Digitized by Google

Combien de personnes des classes riches, pour lesquelles serait féconde en bienfaits l'assistance qu'elles donneraient aux sociétés utiles aux classes ouvrières ! Un grand nombre sont continuellement ennuyées, maladives, à raison de l'inutilité et de la futilité de leur vie. Eh bien ! elles trouveront dans la création ou l'administration des sociétés de secours mutuels, du prêt d'honneur, des bibliothèques de bons livres, des caisses d'épargnes, etc, une tâche utile, un but d'activité honorable et sérieux. « Les devoirs sont d'un grand avantage, dit M. le docteur Devay, pour ceux qu'ils régissent, à ne considérer les choses que sous le rapport de l'activité et de la santé. Ceux qui ont des devoirs, ont des points fixes dans l'indécision, des motifs inépuisables pour agir et l'on voit trop souvent les gens privés de devoirs, y suppléer en se créant des manies. Malheur à ceux qui vivent au jour le jour, à ceux auxquels le lendemain n'apporte point de devoirs à accomplir, une tâche à surmonter ; l'oisiveté les livre en entier à leurs impressions organiques et lorsque le moral en est là, l'hypocondrie est proche. »

Nombreux sont les jeunes gens qui par suite de leur désœuvrement se livrent à des écarts que la morale réprouve, que l'hygiène blâme comme nuisibles à la santé. Faites qu'ils aillent dépenser dans les œuvres utiles, de bienfaisance, dans le soulagement des pauvres, ce trop plein d'affection, cette exubérance de vie ; ils comprendront mieux le sérieux de l'existence, ils deviendront tout à la fois meilleurs, plus réguliers dans leur conduite et mieux portants.

Digitized by Google

Aux femmes appartient le soin des sociétés de secours mutuels spéciales à leur sexe, les salles d'asile, le patronage des jeunes filles, des orphelines, les sociétés des dames de Saint-Vincent, de la Miséricorde, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES MOBILES DE LA CONDUITE A TENIR

PAR LES MÉDECINS.

> C'est surtout dans la pratique de la médecine que l'homme doit se détacher de toute préoccupation de la personnalité et placer sa conduite sous la direction des sentiments les plus élevés.
>
> Docteur DEVAY.

En vous présentant la carrière médicale comme une profession exigeant un dévouement de tous les instans, je n'ai invoqué d'autre mobile que le sentiment du devoir, je ne vous ai montré d'autre récompense que le contentement de vous-mêmes ; c'est que je ne connais pas d'autres mobiles, d'autres récompenses plus à la hauteur de votre mission.

Digitized by Google

Je me rappelle la satisfaction intérieure que m'a fait éprouver la guérison de plusieurs de mes malades, alors que j'avais la conviction de les avoir arrachés par mes soins assidus, par mes recherches studieuses, à une mort presque certaine. Je me rappelle quelle peine j'ai eu parfois à ne pas mêler mes larmes à celles d'une mère me remerciant de lui avoir conservé son enfant, et je sens combien il y a de bonheur dans l'accomplissement d'un devoir.

Sans doute le soin des malades, pour lui appliquer les paroles de M. l'abbé Mullois, relatives à la visite des pauvres, a d'abord quelque chose de pénible, mais bientôt on s'y habitue, on s'y attache, on y trouve je ne sais quel attrait ; on se passionne parce que cette œuvre donne ces joies mystérieuses, profondes, qui sont la véritable vie de l'âme.

Combien de médecins, ayant acquis une fortune considérable, ont préféré jusqu'en leurs derniers jours, à l'exemple de Fouquier, de Dupuytren, de Récamier, les fatigues de l'étude et de l'exercice de la médecine, aux douceurs d'un repos honorable. Combien de médecins, étant parvenus à une position élevée, ont consacré, à l'exemple d'Huguet, d'Audry, les dernières années de leur vie à la médecine des pauvres, nous montrant par là que la plus douce récompense que le médecin puisse obtenir, est le sentiment laissé dans l'âme par le dévouement au malheur.

Le médecin sent, dans la pratique de sa profession, l'amour de l'humanité et l'idée du devoir dominer peu à peu les impulsions de l'égoïsme; Une vive sympathie

Digitized by Google

se fait entendre dans notre cœur en face des souffrances et des misères de nos semblables. Peut-être aurions nous un effort plus pénible à faire pour résister au mouvement qui nous porte à les secourir que pour vaincre notre penchant à l'égoïsme. Et quelle différence dans les sentiments qui succèdent à l'une ou à l'autre détermination ; d'une part l'estime de soi-même, de l'autre un mécontentement intérieur.

La reconnaissance des malades est rarement, je l'avoue, en rapport avec le dévouement du médecin. Que lui importe s'il fait le bien en vue de son devoir. Il sera alors peu sensible aux actes d'ingratitude ; ils ne l'affligeront pas. L'ingratitude est loin d'ailleurs d'être générale. La reconnaissance de mes malades, qu'elle se soit traduite dans les classes élevées, en expressions délicates et touchantes, où bien, qu'elle se soit manifestée dans les classes laborieuses en termes naïfs et peu recherchés, aurait souvent suffi, en dehors de toute autre satisfaction, pour me récompenser, bien au delà de mon attente, des soins que j'avais donnés. Le souvenir de ces témoignages de reconnaissance, ceux qui m'arrivent parfois dans ma retraite, après de longues années d'éloignement, me donnent encore, au moment où j'écris ces lignes, une bien douce émotion.

Considérons un instant la profession médicale au point de vue des avantages matériels; eh bien! l'intérêt de votre avenir parle le même langage que la loi morale. Que le médecin soit dévoué, par exemple, pour les malades pauvres et leurs bénédictions, tout en s'élevant

Digitized by Google

vers Dieu, parviendront aussi à l'oreille du riche. « Ce n'est pas une remarque d'aujourd'hui, à dit Cruveilher, la médecine des pauvres est pour le jeune médecin un moyen de se faire connaître, un intermédiaire presque obligé, pour arriver au salon de l'opulence. « Une fonction gratuite, a dit aussi Munaret à propos de la visite des hospices, amène tôt ou tard une fonction bien payée. »

Peu nombreux, il est vrai, sont les médecins qui parviennent à une haute position et recueillent de la fortune. Mais toujours, quand ils agissent honorablement, ils acquièrent de précieuses affections dans les rangs les plus élevés : personne n'a plus de vrais amis, ce bien si rare, que les médecins. Quelque humble que soit leur point de départ, ils jouissent d'une considération que la fortune ne donne pas toujours.

Un romancier célèbre, qui connaissait certainement le cœur humain, Balzac, nous montre un médecin de campagne faisant le bonheur des habitants de tout un pays en augmentant leur bien être, en déterminant leur amélioration morale ; il nous le représente aimé et respecté par tous. Peut-être, obéissant au sentiment d'enthousiasme naturel à la jeunesse, avez-vous envié le même sort? Il est entre vos mains. Pour augmenter le bien être physique et moral de ceux qui vous entourent, pour répandre le bonheur, pour être aimé et considéré de tous, vous n'avez nul besoin de la richesse que le romancier prête au docteur Benassis, vous n'avez nul besoin d'être maire, d'introduire dans le pays des industries nouvelles, des méthodes plus rationnelles

Digitized by Google

d'agriculture ; la pratique de la médecine vous en offre à elle seule les moyens ; soyez médecins dévoués et bienfaisants.

Soyez médecins dévoués et bienfaisants, permettez moi de vous le dire, si vous croyez que l'homme a été créé en vue d'une autre destinée que la vie d'ici-bas. Car de même que le Christ nous montre un maître punissant le serviteur qui n'a pas fait fructifier le talent qui lui à été confié, de même vous aurez à rendre compte de la puissance de faire le bien qui vous à été donnée. — Soyez médecins dévoués et bienfaisants, laissez-moi vous le dire encore. — Et lorsque vous arriverez à la fin de votre journée, le souvenir des services rendus, du devoir religieusement accompli, vous en rendra les dernières heures moins tristes et les derniers moments moins redoutables.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 47

CHAPITRE I. — Des soins et des consolations que le médecin doit donner ou procurer aux malades. 51

CHAPITRE II. — Bienfaisance médicale. . . 59

CHAPITRE III. — Coup d'œil général sur les relations du médecin avec les familles. . . . 67

CHAPITRE IV. — De l'enseignement de l'hygiène dans les familles. 73

CHAPITRE V. — Influence du médecin au point de vue de la morale. 79

CHAPITRE VI. — Des devoirs du médecin relativement au mariage. 91

CHAPITRE VII. — Utilité de l'intervention du médecin dans la famille relativement à l'éducation des enfants. 95

CHAPITRE VIII. — Comment les médecins doit détruire les erreurs populaires en médecine et éclairer les familles sur les ruses des charlatans. 103

CHAPITRE IX. — Institutions dont le médecin doit s'efforcer de répandre les bienfaits dans la famille. 113

CHAPITRE X. — Considérations sur les mobiles de la conduite à tenir par le médecin. . . . 121

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

CONGRÈS DES PLAISIRS

1720-1725.

Vers la fin du mois de mai 1718, le roi d'Espagne, de son propre mouvement et non pas comme on l'a si souvent écrit par condescendance pour les vues de son premier ministre, le cardinal Alberoni, sous prétexte que le roi de Sicile, rompant sa neutralité, s'était allié avec l'empereur d'Allemagne Charles VI, alors embarrassé dans une guerre avec les Turcs, envoya une flotte pour reprendre la Sicile et Naples.

Philippe ne se souvenait plus sans doute qu'il avait déclaré être prêt à abandonner ses prétentions sur ces pays; notamment dans une lettre autographe adressée à Louis XIV sous la date du 17 mai 1714, et qui fut imprimée plus tard dans les journaux du temps. (1)

(1) « Vous savez que j'ai rempli tous les préliminaires et que je suis prêt « à consentir que Naples, le Milanez et les Pays-Bas restent à l'archiduc « comme je l'ai fait de la Sicile en faveur des Anglois et que je suis prêt à le « faire de la Sardaigne en faveur de l'électeur de Bavière. L'archiduc doit, « moyennant ces conditions, renoncer à ce qui me reste de la monarchie « d'Espagne... »

Digitized by Google

L'expédition réussit d'abord, car les Espagnols s'emparèrent de Palerme.

Or, en ce moment-là même se négociait à Londres, par les soins de l'abbé Dubois et dans l'intérêt personnel du Régent, ce célèbre traité de la quadruple alliance entre la France, l'Empereur, l'Angleterre et les Etats-Généraux de Hollande, suite de celui qui avait été conclu le 4 janvier 1717, à la honte de notre pays, entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et qu'on a appelé de la triple alliance.

Une des clauses de cette convention portait que l'Empereur renoncerait, pour lui et ses successeurs, à tous ses titres et droits sur l'Espagne et les Indes.

Le roi catholique, de son côté, devait abandonner ses prétentions sur les Etats de l'Italie et des Pays-Bas qui avaient appartenu autrefois à l'Espagne. Il devait renoncer encore aux droits de réversion qu'il s'attribuait sur la Sicile.

L'Empereur s'engageait, en outre, à donner l'investiture des duchés de Parme et de Plaisance, lorsque la succession en serait ouverte, au fils aîné de la reine d'Espagne, Dom Carlos, encore enfant, et, à son défaut, à ses autres descendants mâles. Le duc de Savoie, par dérogation au traité d'Utrecht, consentait à céder la Sicile à l'Empereur qui promettait de le remettre en possession du royaume de Sardaigne dont l'Espagne s'était emparée l'année précédente.

Jusqu'à un certain point, surtout si l'on considère que la seconde femme de Philippe, née duchesse de Parme,

Digitized by Google

avait apporté, dans la maison de Bourbon-Espagne, l'expectative des duchés de Parme et de Plaisance, jusqu'à un certain point, disons-nous, le cardinal Alberoni avait raison de dire dans un habile manifeste, à propos des renonciations de l'Empereur, que « *rien n'est plus facile que de renoncer à ce qui ne nous appartient pas et que nous n'espérons pas de posséder*.

Cela était vrai. Mais il l'est aussi que ces concessions à titre onéreux peut être, l'Espagne se serait trouvée très-heureuse de les obtenir (car rien n'avait été terminé pour elle à Utrecht), et l'avait assez fait connaître, quelques années auparavant (1). Et elle le fut encore deux ans après.

L'Espagne n'adhéra pas, loin de là, à des conditions qu'on lui imposait sans l'avoir consultée. Avant même que le traité n'eut reçu sa forme définitive elle essaya, nous venons de le voir, de recourir aux armes. La France, on le sait, ne se décida à agir directement contre l'Espagne qu'au commencement du mois de juin 1719. Son manifeste est du mois de janvier de la même année. La conspiration dite de Cellamare, encore qu'elle parut être l'ouvrage d'Alberoni seul, ne contribua pas peu à cet étrange revirement de politique. Mais, on l'a dit à tort, elle ne provoqua point la guerre, puisque l'Espagne l'avait déjà commencée par son absurde aggression de la Sicile. Seulement elle fournit au Régent un prétexte d'y prendre une part active.

Il n'entre pas dans notre sujet de rappeler les péri-

(1) Lettre de Philippe citée plus haut.

Digitized by Google

péties de cette guerre où la France envoya contre Philippe V les mêmes soldats qui l'avaient, selon l'expression de M. Duruy, assis sur le trône de Charles-Quint, on sait trop à quel prix. L'Espagne n'y éprouva que des revers. Philippe fut forcé de sacrifier son habile ministre et d'accéder au traité de la quadruple alliance. Il fut signé à La Haye, le 17 février 1720, par Beretti Landi pour l'Espagne. Les autres ministres y apposèrent leurs signatures en même temps, et l'on convint d'assembler un congrès pour traiter les points qui restaient à régler entre l'Espagne et l'Empereur, conformément à l'article 5 du traité de la quadruple alliance (1). Ce fut Cambrai que l'on choisit pour lieu de réunion après bien des contestations.

(1) Comme l'ouverture aux successions des Etats possédés présentement par le grand duc de Toscane et par le duc de Parme et de Plaisance, si eux et leurs successeurs venaient à manquer sans postérité masculine, pourrait donner lieu à une nouvelle guerre en Italie, d'un côté par les droits que la présente reine d'Espagne, née duchesse de Parme, prétend avoir sur lesdites successions après le décès des héritiers légitimes plus proches qu'elle; et d'un autre côté par les droits que l'Empereur et l'Empire prétendent avoir aussi sur lesdits duchés; afin de prévenir les suites funestes de ces contestations, il a été convenu que lesdits Etats ou duchés possédés présentement par le grand duc de Toscane, et par le duc de Parme et de Plaisance, seront reconnus à l'avenir et à perpétuité par toutes les parties contractantes et tenues indubitablement pour fiefs masculins du Saint-Empire Romain; et lorsque la successsion auxdits duchés viendra à échoir au défaut des successeurs mâles, S. M. I., pour elle, comme chef de l'Empire, consent que le fils aîné de la reine d'Espagne et ses descendants mâles nés de légitime mariage, et à leur défaut le second fils ou les autres cadets de ladite reine s'il vient à en naître quelques-uns pareillement de légitime mariage, succèdent dans tous lesdits Etats: et comme le consentement de l'Empire est requis pour cet effet, S. M. I. emploiera tous ses soins pour l'obtenir, et, après l'avoir obtenu, elle fera expédier des lettres d'expectative contenant l'investiture éventuelle pour le fils ou les fils de ladite reine et leurs descendants mâles légitimes, en bonne et due forme, et les fera remettre, aussitôt après, entre les mains de S. M. C. ou du moins deux mois

Digitized by Google

La question des investitures était la plus épineuse de toutes. A la vérité on était d'accord sur le principe. Mais il fallait convenir de la manière dont s'effectuerait l'inféodation de ces Etats de Parme et de Toscane et dans quelles formes l'infant Dom Carlos en recevrait l'investiture. Ce qui impliquait le règlement préalable des droits de l'Empereur sur les fiefs et les devoirs des feudataires. On devait s'attendre aussi à compter avec les prétentions parfaitement fondées du pape sur Parme et Plaisance, que le traité de la quadruple alliance n'avait pas reconnues, il est vrai. L'Espagne demandait en outre la restitution de Gibraltar dont les Anglais s'étaient mis en possession, durant la dernière guerre, à titre de garantie. (1) Enfin, bien d'autres points secondaires devaient être aussi abordés par le congrès : la répartition des garnisons Suisses en Toscane, l'examen des protestations de Florence qui prétendait que l'Empereur n'avait jamais eu de *supériorité* sur l'Etat florentin, ni lorsqu'il était en

après l'échange des ratifications, sans cependant qu'il en arrive aucun dommage ou préjudice, et sauf, dans toute son étendue, la possession des princes qui tiennent actuellement lesdits duchés.

Le reste de l'article règle la position de Livourne déclaré port franc et décide qu'une partie de l'île d'Elbe sera cédée par le roi d'Espagne à son fils; que les pays dont ce prince recevra l'investiture auront des garnisons exclusivement composées de troupes suisses, et qu'enfin, en aucun temps et pour quelque cas que ce soit, les mêmes duchés et Etats ne pourront être possédés par aucun prince qui serait en même temps roi d'Espagne; et il reste entendu que le roi d'Espagne ne pourra avoir la tutelle du prince futur possesseur de ces pays.

(1) L'Angleterre avait déclaré ne vouloir garder Gibraltar et Port-Mahon que jusqu'après la ratification du traité de la quadruple alliance, par toutes les parties intéressées, *les autres ports* méditerranéens lui seraient alors, disait-elle, autant de Gibraltars.

Digitized by Google

république, ni après qu'il eut abdiqué sa souveraineté. Nous omettons bien d'autres points sur lesquels les parties intéressées voulaient appeler l'attention du Congrès. La besogne qu'on lui taillait de tant de chefs divers, était certes passablement compliquée. On espérait cependant que la durée de l'assemblée ne dépasserait pas celle du Congrès de Bade. Cela n'était possible qu'à la condition que l'on règlerait d'avance tout ce qui pouvait l'être, et que les envoyés seraient munis de pouvoirs suffisamment étendus pour qu'ils pussent se dispenser, sur les difficultés d'un ordre secondaire, de mettre en campagne courriers sur courriers. Ce qui toutefois ne manqua pas d'arriver. Il y eut cependant quelques tentatives faites dans le but d'abréger les négociations. Dès le mois de juillet 1720, les ministres des principales puissances accrédités à Paris, essayèrent *d'élaguer*, si on peut parler ainsi, tout ce qui pouvait être cause de difficultés et d'entraves, afin de n'avoir plus à s'occuper que de la forme à donner au traité entre l'Espagne et l'Empire. Diverses causes qu'il serait trop long d'énumérer, vinrent à la traverse de ces sages tentatives; et on dut se résigner à laisser traiter à Cambrai même, toutes les questions préjudicielles, avant d'aborder le fond de l'affaire, c'est-à-dire avant l'ouverture du Congrès proprement dit.

Les divers membres de cette assemblée se rendirent donc successivement à Cambrai, ceci n'est pas le moins curieux de cet épisode historique, à des intervalles très-éloignés, et, nous l'avons déjà insinué, dépourvus des instructions et des pouvoirs nécessaires pour accélérer

Digitized by Google

la solution des difficultés qui ne pouvaient manquer de se produire.

Les plus empressés de ces diplomates furent ceux de l'Espagne, partie la plus intéressée il est vrai. Au mois de décembre 1720, on parlait déjà des équipages qu'ils avaient commandés à Paris. La magnificence en devait être excessive; à en juger par ce détail, que S. M. Catholique avait alloué pour cet objet, une somme de 12,000 pistoles, qui représenteraient aujourd'hui plus de 200,000 francs. Deux mois après les diplomates espagnols étaient installés dans leur hôtel.

Le lieu des séances de la noble assemblée devait être l'Hôtel-de-Ville. Les vastes salles qu'il contenait avaient été, un acte officiel le dit expressément, une des causes de la translation du Parlement de Tournay à Cambrai en 1709 (1).

Toutefois, comme on se défiait quelque peu des ressources en ameublement que pouvait fournir la ville, le gouvernement français avait eu la sage précaution d'y envoyer de Paris, les objets mobiliers nécessaires,

(1) Voici cette ordonnance intéressante pour notre ville.

Louis... à tous ceux que ces présentes lettres verront, salut... La ville de Tournay ayant passé sous la domination des ennemis et étant nécessaire de pourvoir à ce que notre Cour de Parlement de Flandres, qui y faisait ci-devant sa résidence (dont les officiers ont, en cette occasion, marqué un zèle ardent et un attachement sincère à notre service, en prenant unanimement la résolution de se retirer sur les terres de notre obéissance), ait un lieu commode pour y tenir ses séances et continuer de rendre la justice, en notre nom, à nos sujets dudit pays de Flandres, nous avons estimé qu'il n'y en avait point de plus convenable, à cet effet, que la ville de Cambray, laquelle se trouve à peu près à égale distance des deux extrémités de l'étendue du ressort dudit Parlement ; outre que nous sommes informé *que l'hôtel commun de ladite ville est*

Digitized by Google

entre autres, les Mémoires de la Régence nous l'apprennent, un certain nombre des fauteuils de l'Académie française (1).

C'était un honneur bien grand pour les excellences cosmopolites, bien grand aussi pour la ville de Fénelon. A défaut des Immortels elle a pu du moins contempler leurs siéges. Ces meubles si précieux ont-ils exercé de l'influence sur les facultés oratoires des plénipotentiaires? C'est ce que nous sommes condamnés à ignorer à jamais, puisque rien de leurs discussions n'est parvenu jusqu'à nous.

Il va sans dire que longtemps à l'avance les nobles étrangers avaient retenu leurs hôtels. La précaution bonne partout était indispensable dans une ville qui ayant une nombreuse garnison ne possédait qu'un petit nombre d'auberges. (Les hôtels ne portaient pas d'autre nom alors). Grâces aux soins de plusieurs échevins qui plus tard se firent attribuer des gratifications de ce chef (2), l'appât d'un gain considérable aidant, tout le monde se prêta à ce qu'exigeaient les

très-spacieux et suffisant, par conséquent, pour cette désignation. A ces causes et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons, par ces présentes signées de notre main, dit et ordonné, disons et ordonnons, voulons et nous plaît, que notre dite Cour de Parlement de Flandres, ci-devant établie à Tournay, soit transférée en la ville de Cambray et que les officiers qui la composent tiennent leurs séances dans l'hôtel commune dé ladite ville, à commencer du quatorzième jour du mois d'octobre prochain et y rendent la justice à nos sujets de l'étendue de leur ressort, ainsi que par le passé. Si donnons, etc., etc. Versailles, 20 août 1709.

(1) Mémoires de la Régence, tome 1er.

(2) Registre des comptes de l'administration municipale de Cambrai.

Digitized by Google

circonstances. Les propriétaires des grandes maisons donnèrent un exemple qui fut suivi, même par les chanoines de Notre-Dame. A la suite d'une délibération du chapitre, ces derniers furent autorisés à louer leurs demeures qui étaient généralement très-vastes. (1)

Un manuscrit de la bibliothèque communale nous fournit de précieuses indications sur les logements qu'occupèrent cette nuée de diplomates de tous les ordres (2).

M. de St-Estevan, premier ambassadeur d'Espagne, alla loger dans la maison de M. de Franqueville, rue de l'Epée, nouvellement construite. M. le marquis de Beretti, chez M. de Beaufremez, rue de Schasbeuvons (aujourd'hui du Petit-Séminaire) près de la congrégation du Badar. Le premier ambassadeur de l'Empire, M. de Windisgraetz, dans la nouvelle maison de M. de Martagny, rue Saint-Georges. M. de Peinteinrider, second ambassadeur, chez M. Desange, chanoine de Notre-Dame, coin de la rue des Clefs.

M. de St-Contest, premier ambassadeur de France, descendit à l'abbaye de Saint-Aubert. M. de Morville, deuxième ambassadeur, dans une belle maison du Marché-au-Poisson, appartenant au Séminaire. Plus tard il fut nommé ministre de la marine et remplacé par M. de Rottembourg. M. de Provana, envoyé de la Sardaigne, rue Saint-Martin, n°s 7 et 9. Un des ambas-

(1) Registres du chapitre M, n° 695.

(2) M. de la bibliothèque communale, n° 1090.

Digitized by Google

sadeurs anglais, lord Polworth, fixa sa résidence au château de Séranvillers. Le manuscrit ne dit pas et nous n'avons pas cherché à découvrir où logèrent les envoyés des petites puissances, dont voici les noms : M. Le Bègue de Chantereine, pour la Lorraine. Corsini, pour le grand-duc de Toscane. San Severino, pour le duc de Parme. Rangoni, pour Modène. Sorba, pour la république de Gênes. Delaval, pour le grand-maître de Naples. Spellemborg, pour le duc de Guastalla. Les envoyés de la république de Hollande ne figurent pas sur cette liste. Par des raisons d'économie, ce qui est bien dans les habitudes de la nation, elle avait déclaré qu'elle enverrait ses députés lorsqu'il n'y aurait plus qu'à mettre au net le traité.

On se fait facilement une idée de l'animation qu'une invasion de personnages titrés, ayant tous une suite nombreuse, dut produire dans la plus paisible des cités du Nord.

La plus saillante particularité de ces préliminaires descriptifs, est l'*invention* de l'ambassadeur de Portugal, M. de Tarouca. Non par crainte de ne pas trouver un toit hospitalier mais par des *raisons d'économie* (ce qui montre jusqu'à quel point on rançonnait les ambassadeurs) il avait expédié d'Anvers par l'Escaut, jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable, une vaste maison de bois, qu'il avait fait construire en Hollande, où ces sortes d'habitations sont communes.

Ce palais dont toutes les pièces étaient soigneusement numérotées fut établi sur la Place-au-Bois. Il fit quatre années durant l'admiration des Cambresiens.

Digitized by Google

« Cette vaste demeure dit M. A. Dinaux dans le tome IV des *archives historiques du Nord de la France* avait été construite tout en bois sur une fondation de pierres de taille. On y entrait par trois superbes arcades séparées par 64 grandes fenêtres qui éclairaient trente salles à feu, le tout surmonté d'un dome élégant terminé par une flèche dorée.

Ce palais improvisé était peint de façon qu'on ne pouvait deviner s'il était bâti de pierres ou de bois.

Tous ces détails sont exacts. Seulement, l'auteur de l'article, M. Dinaux, croit que cette merveille d'architecture a été construite à Cambrai. Il n'en est rien : le Mercure historique de 1722 marque expressément le contraire.

Le plus curieux de l'histoire c'est que ce beau mais fragile édifice ne fut pas habité par son propriétaire qui reçut ordre de ne point se rendre à Cambrai et de rester à la Haye où il était accrédité. Dans la suite, le généreux ambassadeur fit don de sa pittoresque demeure au chapitre de Notre-Dame, à la condition qu'il serait dit chaque année, à son intention, un certain nombre de messes. Triste vicissitude des choses d'ici bas, les matériaux de ce chef d'œuvre de charpenterie furent employés par les chanoines à réparer leur four chapitral peut-être même à la cuisson de leur pain !

La nécessité de prendre des mesures pour pourvoir aux logements de toutes ces Excellences menait nécessairement à l'idée de s'occuper des moyens de leur rendre plus agréable le séjour qu'ils devaient faire à

Digitized by Google

Cambrai et qu'ils ne prévoyaient pas, ni eux ni persomne, devoir être si long.

Outre les aménagements intérieurs de l'Hôtel-de-Ville qu'ils rendirent plus commodes, et un immense emplacement couvert, qu'ils leur réservèrent sur l'Esplanade pour y placer leur provision de bois, et beaucoup d'autres dispositions au même genre, les échevins que ces soins regardaient, songèrent aussi aux plaisirs de leurs hôtes. Le théâtre était une des distractions les plus pratiquées de ce temps comme du nôtre.

Ils affectèrent à cette distraction, les registres de la municipalité en font foi, un et peut-être deux des locaux disponibles de la maison communale. Le principal fut ce qu'on appelle encore aujourd'hui *la grange*.

Maintenant que nous avons suffisamment décrit et délimité le théâtre où devaient se débattre de si graves questions, nous avons à parler des acteurs.

Notre intention n'est pas d'entrer dans les détails sur le role officiel qu'ils avaient a jouer, mais bien sur celui beaucoup plus agréable qu'ils durent prendre forcément.

Quant au role officiel, nous l'avons indiqué plus haut et Saint-Simon a pris la peine de le résumer ainsi :

« Il s'agissait de régler ce qui n'avait pu l'être à « Utrecht entre l'Empereur et l'Espagne et quelque « suite de ce qui l'avait été à Bade. Saint-Contest qui « avait été troisième ambassadeur plénipotentiaire à la « paix de Bade fut le premier à Cambrai. Toutes les « puissances de l'Europe y envoyèrent. Cette assemblée

Digitized by Google

« dura longtemps et les cuisiniers eurent plus d'affaires « que leurs maîtres. Elle se sépara à la fin sans avoir « rien fait. »

Voilà tout ce que l'impitoyable et trop souvent pitoyable pamphlétaire grand seigneur a consacré au congrès de Cambrai.

Quand même ces assertions tranchantes seraient de la dernière exactitude, quand même la *session* diplomatique qui nous occupe aurait été aussi stérile que le prétend Saint-Simon, il n'y aurait pas lieu cependant de s'étonner que nous eussions consacré un assez bon nombre de pages à un congrès qui, comme celui de Soissons, tient à peine une ligne ou deux dans les grandes histoires ; Les conditions de l'histoire locale ne sont pas celles des traités généraux. Dans ceux-ci on ne tient aucun compte des événements qui ont intéressé, passionné une ville, voire même une province, quand ils n'ont exercé aucune influence sur les destinées d'une nation.

Le congrès de Cambrai ne satisfait pas à cette dernière condition, cela est incontestable. Mais remplit-il la seconde ? Pour répondre à cette question il suffit de rappeler que 17 membres du corps diplomatique avec leurs attachés, leurs secrétaires, leurs pages, leurs valets, venant de tous les points de l'Europe ont dû, nécessairement, par leur séjour prolongé durant 4 années dans une petite ville de province, y déterminer une véritable révolution dans les mœurs et les idées des habitants.

Cette trop longue parenthèse fermée, nous continuons la tache facile que nous nous sommes imposée.

Digitized by Google

Nous avons noté plus haut l'empressement avec lequel les ministres espagnols s'étaient rendus à leur poste. Cet exemple d'exactitude ne fut pas suivi par les envoyés des autres puissances.

Les ministres de la France étaient déjà arrivés à Cambrai à la date du 3 mars 1722. Les ambassadeurs de l'Empereur y avaient fait leur entrée solennelle, le 26 février de la même année. Lord Polworth nommé à la place de sir Carteret, et Lord Worword envoyés de l'Angleterre les suivirent de près. Le retard de ces derniers s'expliquait par la nécessité ou se trouvait leur roi d'attendre la cloture de la session du parlement afin de pouvoir dans les conférences qui allaient s'ouvrir à Cambrai, agir avec plus de liberté d'action. Car, quoique devant figurer au congrès comme puissance médiatrice seulement, l'Angleterre craignait qu'on ne remit sur le tapis la question brulante de la restitution de Gibraltar et de Port Mahon dont elle s'était emparée sans droit dans la dernière guerre, à titre de places de sureté. Elle ne restitua rien alors, abandonna plus tard Port Mahon, garda la plus riche des deux proies et la possède encore. Telle était la politique de nos voisins... dans ce temps là. C'est un procédé si commode que de mettre la main provisoirement sur ce qui est à sa convenance, et de transformer ensuite le provisoire en définitif; en vertu de cet adage, qui n'est pas pourtant un article du code du droit des gens : ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Donc, vers le milieu du mois de juin 1722 toute cette petite armée de diplomates au nombre de dix-sept

Digitized by Google

bien comptés était au complet. Et cependant de nouveaux obstacles aux réunions officielles surgissaient chaque jour. Le congrès ne s'assemblait pas, du moins officiellement. Ces retards se prolongèrent pendant deux années entières, au grand scandale des trois ou quatre journaux mensuels qui représentaient alors *la Presse politique*.

Cependant, quoi qu'en aient écrit Voltaire et Saint-Simon, nosseigneurs les plénipotentiaires, ainsi que les qualifiaient les Cambresiens, ont quelquefois fait succéder les travaux aux plaisirs.

Nous avons lu, en effet, dans les registres de l'administration municipale plusieurs mentions qui protestent contre les critiques de ces écrivains. Elles concernent les quatre porte-clefs de la ville auxquels il est accordé des gratifications pour services exceptionnels, résultant de l'entrée et de la sortie, pendant la nuit des courriers expédiés par les ambassadeurs. Malgré une insinuation aussi spirituelle que méchante de Voltaire, dont nous reparlerons bientôt, il n'est pas défendu de penser que ces courriers ne prenaient pas tous le chemin de la Champagne pour y porter l'ordre d'expédier ses produits si recherchés, si propres à adoucir les ennuis des diplomates de tous les pays réunis à Cambrai.

Ajoutons que les lettres écrites *au Mercure*, et à la *Clef du Cabinet des Princes*, deux publications très-répandues au XVIIIe siècle ne permettent pas de douter que les plénipotentiaires n'aient eu, avant 1724, des conférences très-multipliées, quelquefois même assez ora-

Digitized by Google

geuses. Or ces journaux méritent créance en ces matières d'actualité.

Il est certain aussi qu'un fait d'une certaine importance, sur lequel ils ont eu à délibérer, s'est produit avant l'ouverture officielle du Congrès. Nous voulons parler de la protestation que le pape fit faire entre les mains du magistrat de Cambrai, le 1er avril 1723, par le ministère de l'abbé Rota, auditeur de son nonce en France, contre tout ce qui pourrait être fait au Congrès indiqué dans cette ville, au préjudice des droits du Saint-Siège, au sujet de l'investiture éventuelle des duchés de Parme et de Plaisance accordée à l'infant Dom Carlos. (1)

Vraisemblablement, de tous ces travaux préparatoires, est sorti un nombre respectable de protocoles restés manuscrits et qui, peut-être, ont été supprimés. Nous

(1) Cette protestation n'était sans doute pas autre chose que le bref suivant adressé, le 17 février 1773, à tous les évêques et états catholiques, au sujet de l'investiture du duché de Parme et de Plaisance, par le pape Innocent XIII.

« Rien n'a jamais été plus agréable à nos soins paternels que la tranquillité « publique et la constante union des chrétiens. Mais tout ce qui a été fait « jusqu'à présent, tant au Congrès de Cambrai qu'à la diète de l'Empire de « Ratisbonne contre les droits de ce Saint-Siège, sous prétexte d'affermir la « tranquillité, nous annonce toute autre chose; et, bien loin de nous promettre « la paix et les fruits de la paix, menace le Saint-Siège de plus grandes cala- « mités qu'on n'aurait à attendre de la guerre. Car les ambassadeurs du roi « catholique, Philippe, notre très-cher fils en Jésus-Christ, qui sont à ce « Congrès, ont exigé, comme une condition préliminaire pour affermir la paix, « que la cour impériale accordât à Charles, fils dudit roi, l'investiture prétendue « éventuelle du duché de Parme et de Plaisance qui appartient, en souverai- « neté directe et suprême, à ce Saint-Siège.

« De plus, les membres de la diète de l'Empire à Ratisbonne ont donné leur « consentement, par un décret aussi injuste qu'invalide, à cette condition « demandée par les Espagnols qui dépouillerait le siège apostolique de ses « droits anciens assurés et incontestables et le priverait de la jouissance

Digitized by Google

sommes d'autant plus fondé à le croire qu'un document de ce genre a été imprimé dans le Mercure historique. C'est une sorte de *memorandum* de MM. de Wendisgraetz et Pentenrieder, auquel l'Espagne a fait une réponse également imprimée. En cherchant mieux, nous mettrions encore la main, cela n'est pas douteux, sur d'autres pièces du même genre non moins concluantes.

Il est donc démontré, il l'est pour nous, du moins, que si la session du Congrès, une des plus longues dont l'histoire fasse mention, a été stérile, c'est un peu la faute des circonstances, beaucoup celle de l'Empereur qui voulait se ménager les moyens de revenir plus tard sur ses concessions antérieures.

Les assertions de St-Simon, sur la nullité des résultats du Congrès sont, par le fait, exactes. Mais ce n'est pas aux diplomates qu'en revient la responsabilité : condamnés à l'inaction, que pouvaient-ils faire de mieux

« paisible qu'il a eue depuis longtemps d'accorder et de renouveler cette investiture. Car qui ignore que dans le siècle passé et le précédent, sans remonter « à des temps plus reculés, l'investiture de ce duché a été accordée par ce « Saint-Siège sans aucune interruption et qu'on lui en a payé un tribut annuel « sans aucune opposition.

« A ces causes, rejetant cette injuste voie de rétablir l'union et désapprouvant le traité de Cambrai, de même que le décret de la diète de Ratisbonne, « nous avons cru devoir témoigner à votre fraternité, dans l'amertume de « notre cœur, par cette lettre (que nous voulons être un monument public et » éternel de notre opposition à cet égard), que nous nous y opposons entièrement afin qu'on ne croie pas que les droits de la Sainte Eglise romaine « puissent recevoir aucun préjudice par de pareils traité et décret, etc., etc. »

La même année, on publia une défense, habilement rédigée, des droits du pape sous le titre de : *Mémoires sur le Congrès de Cambrai*, in-4°.

Digitized by Google

que de s'occuper de leurs plaisirs, qu'ils élevaient à la hauteur d'un véritable bienfait public puisqu'ils répandaient le numéraire dans une ville d'où l'avait fait disparaître, en partie, le désastreux système de Law.

Passons condamnation là-dessus. Le Congrès de Cambrai n'a pas contribué à former des diplomates; les jeunes de langue et les attachés de légation ont dédaigné de s'en occuper, jugeant que le pinceau de Lancret, de Boucher, de Pater, de Watteau, ces quatre peintres des fêtes galantes, serait plus propre à en retracer le souvenir à la postérité que le burin peu fléxible de l'historien.

Eh bien! soit. Essayons de modifier notre rôle et, puisque la ressource du pinceau nous manque, taillons une plume assez légère pour esquisser le tableau que devait présenter notre cité brusquement tirée de son assoupissement léthargique, par les grelots de la folie, initiée tout-à-coup aux jouissances de la vie élégante telle qu'on la comprenait alors, emportée, malgré elle, dans le tourbillon des plaisirs que chaque jour voyait éclore plus nouveaux, plus animés.

Même à notre époque, où règne un luxe effréné mais trop souvent marqué au coin d'un prosaïsme bourgeois, à notre époque où la soif des plaisirs égale presque celle du gain; où l'on dispose, pour ruiner sa santé et gâter son cœur, de ressources que l'on n'avait pas au XVIIIe siècle, on inventerait difficilement des fêtes plus brillantes que celles qui, quatre années durant, eurent pour théâtre la plus austère, la plus froide des cités de la Flandre.

Digitized by Google

Ce qui assignait une physionomie particulière à ces ingénieux moyens de dissiper le temps, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus précieux, c'était la variété de leur programme. Et cela devait être, ceux qui les ordonnaient appartenant à des nations aussi diverses de caractère que de langage.

Il y avait d'abord les dîners d'apparat, la plus facile des récréations à l'usage de la diplomatie. Ils étaient presque toujours suivis de bals donnés dans l'Hôtel-de-Ville. Les mœurs faciles de ce temps si voisin de la Régence autorisaient, dans ces réunions, un laisser aller des plus complets. On le croira difficilement, rien n'est mieux prouvé cependant, on y admettait toutes les dames qui s'y présentaient, à quelque fraction du monde (1/2 1/4 où 1/8) qu'elles appartinssent, tant de Cambrai que des villes voisines. Beaucoup de ces beautés peu farouches se présentaient et étaient admises en masques.

Une liberté si voisine de la licence devait amener des inconvénients. Ils furent tels que les plénipotentiaires, rétrécissant la scène de leurs plaisirs, renoncèrent à ces raouts publics et se bornèrent à organiser des assemblées dansantes dans leurs hôtels respectifs.

Pour les amateurs de distractions plus délicates, on avait songé à des concerts de voix et d'instruments. Quelques-uns furent improvisés par les officiers du régiment Dauphin, infanterie en garnison à Cambrai. Mais, le plus ordinairement, ils étaient dirigés par le marquis Beretti Landi, deuxième ambassadeur d'Espagne. Il avait à sa solde des artistes italiens dont les émoluments emportaient une partie des 30,000 livres que le

Digitized by Google

roi son maître lui allouait chaque mois. On peut juger, par ce détail, des sommes fabuleuses qui durent se dépenser dans notre ville pendant les quatre années qu'y séjournèrent ces coryphées de la diplomatie.

Concurremment avec les concerts, on s'occupa de la comédie. Ce n'était pas chose facile que de l'organiser dans une ville où l'on connaissait ce genre de passe temps, de nom seulement. Les registres de la municipalité, que M. Houzé nous à communiqués avec un rare empressement, nous montrent et nous avons dit plus haut comment le corps échevinal, avait, en abandonnant la grange de l'Hôtel-de-Ville ! pourvu à ce besoin aussi factice qu'impérieux des gens libres d'affaires sérieuses.

Nous ne savons au juste quel était l'aménagement intérieur de ce théâtre un peu primitif. Toutefois, nous savons que l'on y jouait, tant bien que mal, des comédies, des tragédies et même des opéras. Le ballet n'y était pas oublié non plus.

Tout pauvre qu'était ce *local*, il eut une chance que bien des villes lui envièrent sans doute. Voltaire y fit représenter une de ses pièces.

En revenant de Hollande avec la belle madame de Rupelmonde, il passa par Cambrai. C'est de là qu'il data une lettre au cardinal Dubois, une lettre telle qu'un obséquieux flatteur des dépositaires du pouvoir comme a trop souvent été l'auteur de *Zaire* malgré son prodigieux talent, pouvait seul en écrire à un aussi immonde personnage. C'est là que l'on remarque ce passage auquel nous avons déjà fait allusion.

Digitized by Google

« Nous arrivons, monseigneur, dans votre Métropole « où je crois que tous les ambassadeurs et tous les « cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il « semble que les ministres d'Allemagne ne soient à « Cambrai que pour faire boire à la santé de l'Empe- « reur. Pour Messieurs les ambassadeurs d'Espagne, « l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la « troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient « beaucoup de courriers en Champagne et peu à « Londres. Au reste, personne ici n'attend votre Emi- « nence. »

Cette épître à Mammon se termine par ces deux vers :

Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai de bénédictions.

Grâces à Dieu, ce souhait a été réalisé. La ville, illustrée par le séjour des Vander-Burch, des Fénelon, n'a pas subi la souillure dont, paraît-il, elle avait été menacée un instant : Dubois n'a jamais mis le pied à Cambrai.

Mais laissons là ces souvenirs importuns.

Ainsi le roi Voltaire a secoué la poussière de ses pieds de voyageur dans la grange de l'Hôtel-de-Ville transformée en théâtre ! Mais il n'était pas roi encore, il s'en fallait de beaucoup. Cependant, l'auteur d'une tragédie célèbre, d'une épopée acceptée comme un chef-d'œuvre unique, et, plus que tout cela, l'intérêt qui s'attache toujours en France aux infortunes imméritées, le classait parmi ces hommes qui ne passent nulle part inaperçus.

Avec ce sentiment exquis des convenances de tout

Digitized by Google

ordre, dont l'aristocratie de race a toujours eu le secret, secret que les hommes qui vivent avec les arts et les lettres partagent avec elle, l'aréopage diplomatique s'arrangea, le jour où le jeune exilé devait se rendre au théâtre pour substituer sa tragédie d'*Œdipe*, à nous ne savons quelle pièce du théâtre italien.

Il y a des colligeurs d'anecdotes qui prétendent que le compagnon de voyage de madame de Rupelmonde, démon de l'esprit ou plutôt esprit du démon, demanda lui même cette substitution dans une requête assez plate. En tous cas, le futur roi ne reconnut cette déférence et les gracieusetés qu'on lui fit que par l'épigramme en prose que nous venons de citer.

Voltaire arriva à Cambrai en juillet 1722. C'est l'époque brillante du congrès, celle où l'esprit de dissipation associé au gout, multipliait les fêtes splendides à tel point que l'on ne comprend pas que les diplomates n'aient pas succombé..... au plaisir.

MM. de Saint-Contest et de Rottembourg en offrirent une à leurs collégues, le 25 août, dans l'abbaye de Saint-Aubert. C'était le jour de naissance du roi. Elle peut donner une idée de toutes les autres qu'elle surpassa en magnificence. Les mémoires plus ou moins apocryphes de Varack nous en fourniraient, au besoin, une description circonstanciée concordant en beaucoup de points avec celle qu'on lit ailleurs (1).

(1) Nous eussions pu puiser des détails intéressants dans les *Mémoires sur le Congrès de Cambrai*, par Varack. Nous ne l'avons pas fait parce que nous régardons cette source comme très-suspecte. Nous croyons que l'auteur n'a

Digitized by Google

Nous nous dispenserons de la reproduire aujourd'hui. Car nous nous proposons d'y revenir plus tard. Nous passerons également sous silence avec la même réserve, les réjouissances, que, à cette occasion aussi, les échevins ordonnèrent au *profit du public*, comme on parlait jadis. Nous nous tairons également sur ce qu'imaginèrent dans un genre différent, les officiers de la garnison avec le concours des canonniers, arquebusiers bourgeois : revues, petites guerres, feux d'artifice, illuminations féeriques, transparents etc.

Pour le dire en un mot, de 1721 à 1725, la prosaïque

voulu faire qu'un roman, dont il lui a plu de placer les scènes principales à Cambrai, à l'époque du Congrès. Il peut y avoir du vrai dans ce qu'il raconte. Mais son imagination a considérablement embelli et amplifié les documents sur lesquels il a travaillé. A propos du régiment Dauphin-Infanterie, par exemple, il nous apprend une particularité, que l'on tiendrait comme très-curieuse, si l'on pouvait être assuré de son exactitude. Il prétend que le colonel du régiment, afin d'entretenir le zèle des officiers du corps pour le service du roi, avait imaginé un *ordre* particulier que l'on décernait avec beaucoup de pompe.

« L'ordre de la *Concorde*, dit l'auteur. est composé de douze chevaliers « capitaines. M. le marquis de Chastre, brigadier des armées du roi et mestre « de camp du régiment, est à la tête de cet ordre. Ils portent une médaille « d'argent dont le type est un dauphin sur le bord de la mer, que Vénus et « Bacchus, accompagnés de leurs attributs, ornent de festons, de fleurs et de « pampres, avec ces mots pour légende : Ils s'accordent en sa faveur.

« Il y a des sœurs qui sont choisies entre les femmes les plus aimables; et « lorsqu'elles se trouvent aux fêtes de l'ordre, elles sont servies par six lieu- « tenants qui n'ont que le nom de frères aspirants et ne portent qu'un dauphin « couronné de fleurs et de pampres. »

Chaque réception d'un nouveau chevalier donnait lieu à des fêtes.

On voit quel parti nous eussions pu tirer de ces indications. Nous avons dit pourquoi nous avons renoncé à rien emprunter à ces mémoires dont voici le titre exact :

Mémoires du comte de Varack, contenant ce qui s'est passé de plus particulier au Congrès de Cambrai, etc., in-12. Amsterdam, 1733.

Digitized by Google

ville de Cambrai devint le séjour des plaisirs; et il y en eut pour tous les gouts.

Décidément la manie de se divertir avait gagné tous les ordres de la société. Une admonition sévère adressée aux gens et suppôts du chapitre de Notre-Dame, dont nous rejetons le texte en note est une assez bonne preuve à l'appui de cette opinion (1). Mais il y en a bien d'autres.

En mentionnant tout à l'heure les joyeux ébats que prenaient à propos de tout les diplomates cantonnés à Cambrai, nous avons touché quelques mots de ceux qui avaient pour théâtre l'abbaye de Saint-Aubert. Quel est le lecteur dans l'esprit duquel ne sera pas venue la pensée du contraste que devaient offrir les scènes si bruyantes, si animées, si mondaines qui se passaient d'un côté du monastère, tandis que de l'autre on n'était occupé que de prières, d'offices, de chants religieux, enfin de toutes les pieuses pratiques dont la vocation peut seule rendre le joug facile.

Ces oppositions n'étaient pas aussi tranchées que l'imagination pourrait se les représenter, l'ordre de Saint-Augustin (chanoines réguliers) auquel appartenaient les moines de Saint-Aubert étant de ceux où la règle n'interdit pas les divertissements honnêtes. Mieux que cela, dans une certaine mesure, ces aimables cénobites

(1) Du 27 mars 1723. Domini seriò prohibuerunt ne quis dominorum aut suppositorum, in vilipendium status ecclesiastici, intersit comœdiis, spectaculis, Convivis publicis et cœtibus in quibus exhibentur Ludi Saltatorii, sub pœnâ per capitulum arbitrandâ.

Digitized by Google

contribuèrent à distraire leurs hôtes des ennuis de leur séjour dans une petite ville.

C'était l'abbé Denis qui gouvernait alors cette riche maison, dont les bâtiments avait été appropriés de temps immémorial à la destination d'hôtellerie pour les personnes royales de passage à Cambrai, concurremment avec l'hôtel Saint-Pol. Les mémoriaux de Saint-Aubert conservés à la bibliothèque communale rendent témoignage de l'esprit de magnificence qui le distinguait. Outre l'église actuelle de Saint-Géry qu'il acheva, il avait par diverses constructions ajouté aux agréments d'une villa, que l'abbaye possédait à Avesnes-le-Sec. L'achèvement des travaux de ce *refuge* d'un nouveau genre lui suggéra l'idée de rendre les politesses qu'il avait reçues de M. de Saint-Contest en lui offrant une fête champêtre à laquelle tous les plénipotentiaires furent invités.

Il a rendu compte lui-même en ces termes de ce curieux incident :

« 1722, 15 juillet, j'ai invité au diner MM. les » ambassadeurs et tous les envoyés des puissances » de l'Europe, à notre Avesnes-le-Sec. Tous vinrent, » excepté deux malades et M. Windisgraetz qui était » à Paris. Ils y firent bonne chère. Pendant le diner » on tira le canon, venu d'Haspres. Toute la jeunesse » d'Avesnes-le-Sec était venue au devant de ces mes- » sieurs avec ses échevins et mayeurs, pour les com- » plimenter. Ces messieurs ont eu divertissement » singulier faisant danser les femmes du village dans » le château. C'était justement le troisième jour ou qua-

Digitized by Google

» trième de la ducasse, les violons y étaient encore.
» Ces messieurs en écrivirent à M. de Windisgraetz,
» disant qu'il n'avait pas de comédie si jolie qu'ils
» avaient eue à Avesnes-le-Sec. » (1)

Jusqu'ici nous n'avons guère insisté dans cette esquisse, que sur le chapitre des plaisirs et justifié ainsi notre titre. Mais même dans une simple esquisse si elle est un peu terminée il faut des ombres, car rien ne fait mieux ressortir les effets de lumière. Pour remplir cette condition indispensable nous n'aurons qu'à tourner quelques feuillets de ce même manuscrit auquel nous venons d'emprunter un récit assez piquant ; et nous verrons que le cours des prospérités de ces hauts personnages fut traversé par des soucis et des inquiétudes très-fondés. La morale le demandait ainsi : *Le sort qui toujours change n'a promis à personne un bonheur sans mélange*. Cette pensée est de Racine. Si elle n'est pas très neuve, elle est du moins très juste. Ecoutons donc le grave abbé Denis :

« L'an 1723, 17 septembre, mourut, de la maladie
« qu'on nommait *suette*, en latin *sudor anglicus*, notre
« confrère Spelder de Lille. Il était chantre. Il est mort
« à l'âge de 58 ans, on l'a enterré sans sonner les
« cloches pour ne pas épouvanter M. l'abbé qui était
« attaqué de la même maladie ; et à peu près en même
« temps est mort le nommé Faron notre portier.

« Ces deux morts et la maladie de l'abbé, donnèrent

(1) M. n° 1046.

Digitized by Google

« une telle crainte à M. de Saint-Contest; ambassadeur « de France qui logoit (sic) chez nous et à madame « son épouse qu'ils jugèrent à propos de se retirer au « palais où ils restèrent quelques jours; mais ayant « appris qu'il y avait aussi des malades de ce côté, « ils sont retournés à Saint-Aubert. »

La date est bien marquée. Cette maladie dangereuse sévissait au mois de septembre 1723. Mais à la fin de novembre, l'épidémie avait cessé, puisque, à partir de ce temps et jusqu'en août 1724, les journaux enregistrent de nouveau les fêtes, bals, concerts, etc, qui prenaient la meilleure part des loisirs infiniment trop prolongés de ces excellences cosmopolites, si prolongés qu'à la fin l'opinion publique, représentée par le Mercure, la Clef du cabinet des princes etc., s'émut sérieusement. Le congrès annoncé tant de fois comme devant être bientôt réuni, ne l'avait encore été, disait-on, que dans des salles de festin et n'avait discuté que le verre à la main. La table ronde, que l'on avait comme à Badé choisie de cette forme pour éviter les querelles de préséance, restait sans emploi. Inoccupés restaient aussi les fauteuils de l'académie française. Enfin il est un terme à tout et cette ouverture du congrès que l'on croyait renvoyée aux calendes grecques, eut lieu le 26 janvier 1724 avec un éclat dont nous vous entretiendrons quelque jour. Quelque autre jour, aussi, nous apprécierons la valeur de l'assertion d'un certain manuscrit de notre bibliothèque communale (1) qui insinue, non pas

(1) M. de la bibliothèque communale n° 1090 déjà cité.

Digitized by Google

insinue, mais dit ouvertement qu'il ne sortit rien de cette assemblée délibérante qu'un réglement organique et un ban de police à l'usage de messieurs les valets de leurs excellences (2).

Mais nous ne pouvons nous dispenser de vous rappeler dès à présent, que l'héroïque résolution qu'avaient prise nos diplomates de réparer à force d'activité, le temps qu'ils avaient perdu dans les plaisirs, fut rendue vaine par le brusque rappel des envoyés de l'Espagne. S. M. catholique se vengeait ainsi de l'affront qu'on lui avait fait en renvoyant de France la jeune infante destinée à devenir l'épouse du roi Louis XV. Cette princesse avait été amenée à Paris quatre ans auparavant et elle en avait alors cinq. Elle devait être et fut élevée dans les idées françaises. Des raisons politiques dont nous n'avons pas à nous occuper détruisirent les espérances que l'on avait fondées sur cette union.

Ainsi finit le Congrès et l'ombre de l'oubli enveloppa de nouveau notre ville qui pendant près de 4 ans avait attiré sur elle l'attention de l'Europe.

Le 5 juin 1725, un crieur public annonça par les rues et carrefours de Cambrai, qu'attendu le départ prochain des seigneurs plénipotentiaires, ceux des habitants de la ville qui avaient des réclamations à exercer devaient se tenir pour avertis et les présenter à bref délai.

(2) On en trouve le texte dans le Mercure historique, tome 76. Les amateurs peuvent l'y chercher. Nous n'avons pas cru devoir le donner ici, car il ne présente, à notre avis du moins, aucun intérêt.

Digitized by Google

Le quart d'heure de Rabelais avait sonné aux horloges, appliques et carcels des Excellences. Toutes s'exécutèrent de bonne grâce. Et cependant, il n'est pas nécessaire de le marquer expressément, cela se devine, les fournisseurs aussi bien que les propriétaires de maisons avaient rançonné de leur mieux leurs nobles hôtes. Les preuves de cette assertion abondent. Nous n'en choisirons que deux. La première regarde les propriétaires.

Leurs exigences avaient dû être exorbitantes, puisque, comme elles paraissaient devoir se continuer après la dissolution du Congrès, il intervint, pour y mettre ordre, une ordonnance royale en date du 18 août 1725 (1).

(1) DE PAR LE ROY,

Le roy étant informé, qu'à l'occasion du Congrès qui s'est tenu dans la ville de Cambray, les propriétaires des maisons les ont louées un prix exhorbitant, même les trois quarts plus qu'elles n'étaient avant le Congrès, étant de plus obligés d'en passer des baux de 3, de 6, de 9 ans, ce que les locataires ont été forcés d'eccepter par nécessité, de sorte que, si ces baux subsistaient le Congrès étant fini, plusieurs officiers de l'état-major, de l'artillerie, du génie et autres, aussi bien que des bourgeois et habitants, seraient absolument ruinés et obligés d'abandonner la ville qui n'est déjà que très-peu peuplée; à quoi voulant pourvoir, ouï le rapport et tout considéré, *Sa Majesté estant en son conseil*, a ordonné et ordonne que les baux faits un mois avant le Congrès et pendant le temps qu'il a duré dans la ville de Cambray, des maisons de cette ville et qui ont encore six mois à expirer à compter du jour de la cessation du Congrès, demeurent résiliés ou réduits aux prix auxquels ils avaient été faits avant ledit Congrès, au choix des propriétaires desdites maisons, sans toutefois rien innover aux baux faits avant ledit temps, lesquels demeureront dans leur force et valeur. *Enjoint Sa Majesté* au sieur Méliant, conseiller d'Etat et intendant de justice en Flandres, de tenir la main à l'exécution du présent arrest qui sera publié, lu et affiché à ce que personne n'en ignore et exécuté, nonobstant toutes oppositions et autres empêchements quelconques pour lesquels ne sera différé et dont, si aucuns interviennent, Sa Majest s'est réservé la connaissance. Fait au conseil d'Estat du Roy, Sa Majesté y étant. A Versailles, le 11 août 1727. Signé Phelippeaux.

Digitized by Google

Quant aux hôteliers et aux marchands de vin, c'est (je ne crois pas que ce soit précisement un honneur pour notre ville), c'est une *main de maître* qui a stigmatisé leur avidité, la main de Fréderic-le-Grand.

Voici comment il s'exprime dans ses mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg.

« On assembla un Congrès à Cambrai où personne ne voulut céder de son terrain. Les ministres disputèrent. Chacun soutenait sa cause par des arguments qu'il croyait sans réplique. Les maîtres d'hôtels et les marchands de vin s'enrichirent. Les princes en payèrent les frais et le Congrès se sépara sans avoir rien décidé. »

Voila des résultats de la tenue du Congrès dans notre ville dont il n'y a pas lieu de se louer. Mais ce n'était rien au prix de celui que nous redoutions d'avoir à consigner ici.

En songeant à la multitude d'élégants cavaliers français, italiens, espagnols, anglais ; hardis, entreprenants comme il est naturel à des jeunes gens parfaitement nés et réunissant tous les genres de séduction nous craignions fort que la vertu de nos trisaïeules, l'esprit de dissipation est si contagieux ! n'eut pas suffisamment résisté à de pareilles épreuves. Certains articles du Mercure publiés pendant le Congrès où l'on parlait des craintes des mères de famille, de la difficulté de leur

Digitized by Google

rôle de surveillante pendant la tenue de ces véritables états Cythère ; des lettres écrites après le départ des étrangers où l'on s'apitoyait sur le sort de nouvelles Arianes abandonnées par de modernes Thésées ; tout cela réuni nous rassurait très-peu. Hâtons-nous de le proclamer bien haut. Nos craintes n'étaient pas fondées. En compulsant les registres de nos anciennes paroisses mises en ordre par M. Houzé et ceux de l'officialité que M. Proyart, président du tribunal civil a mis à notre disposition, nous avons acquis la certitude que les faits et méfaits dont la rareté ou la multiplicité fixe le niveau de la moralité publique n'avaient pas été plus nombreux chez nous de 1721 à 1725 que dans les années précédentes et dans celles qui les ont suivies. Les allégations du Mercure historique étaient donc aussi blessantes qu'injustes.

Mais que parlons-nous d'injustice.

Une injustice bien autrement criante est celle qui atteignit les envoyés du Congrès. On sait, ou du moins on peut savoir en étudiant les sources historiques que S. M. le roi d'Espagne, après le rappel de ses ambassadeurs, conclut, par l'intermédiaire du marquis de Beretti Landi (1),

(1) Il était agrégé de l'Académie de la Crusca et passait pour un des plus savants et des plus éloquents ministres de l'Europe. De son habileté on peut donner cette preuve que, pendant les derniers mois du Congrès, il travailla, *à l'insu des autres diplomates*, avec les ministres de l'Empire, à un traité particulier, le même qui fut, depuis, conclu à Vienne : ce qui s'appelle jouer les gens sous jambe. L'incident du renvoi de l'infante brusqua et justifia le dénouement de cette comédie.

Ce passage d'une lettre insérée dans le Mercure historique de juin 1725, ne

Digitized by Google

un traité particulier avec l'Empire. C'était son droit incontestablement.

Mais ce qui est étrange, car cela sort des usages diplomatiques, c'est que S. M. Catholique ait permis que, dans le préambule de ce traité, on donnât sur les ongles aux diplomates du Congrès, *en rappelant que l'assemblée de Cambrai avait travaillé infructueusement depuis plus de trois ans ; que l'on perdait la plus grande partie du temps à envoyer courriers sur courriers*, etc., etc.

Quel oubli de toutes les lois de l'équité ! Et les fêtes splendides qu'ils ont organisées ; et les médailles commémoratives de leur réunion (1), et le goût des arts et des lettres qui, grâce à eux, a pénétré dans une ville qui y était resté si longtemps indifférente, et les jeunes villageoises qu'ils ont si consciencieusement fait danser à Avesnes-le-Sec. Tout cela est donc compté pour rien ?

permet pas de douter que chez M. Beretti Landi les qualités du cœur ne fussent à la hauteur de l'intelligence.

« Notre Congrès est fini sans avoir rien fait (sic) et l'on peut dire *jam seges est ubi Troja fuit*. Nos chanoines en gémissent, nos jeunes filles en pleurent et nos officiers ont commencé à faire ordinaire. Il y a des ministres dont nos pauvres et nos cloîtres se souviendront éternellement. Tel est, en particulier, le marquis de Beretti Landi.

(2) Nous en connaissons deux pour notre part. Peut-être y en a-t-il eu davantage. La première, dont le coin se trouve encore à la monnaie de Paris, est bien connue. Elle est à l'effigie de Louis XV, module 41 m^res.

L'autre est décrite dans les mémoires du temps de la manière suivante. Face : armes de M. de Vindisgraetz, premier plénipotentiaire de l'Empire. Revers : quatre cœurs dans un vase d'où sort un rameau d'olivier avec cette devise : *Concilia pacis concordia firmet*. Mercure historique, septembre 1722.

Digitized by Google

Encore un nouvel exemple de l'ingratitude des rois et des peuples à l'égard de ceux qui les servent (1).

CH.-A LEFEBVRE (J.-P. FABER.)

(1) Il parait que le Congrès de Cambrai n'a pas, autant qu'on l'aurait cru, exercé la verve des poètes de notre cité. Les fêtes brillantes que l'on donnait chaque jour étaient pourtant, ce semble, assez inspiratrices. On ne connait qu'une seule pièce de poésie ou plutôt de prose rimée qui ait été publiée à cette occasion. Nous la reproduisons d'après M. Arthur Dinaux qui en possède un exemplaire. Elle a son genre d'intérêt. Elle est écrite dans le style de la complainte de Martin et Martine et est peut-être du même auteur.

CHANSON NOUVELLE *de la magnificence des Ambassadeurs au Congré* (sic) *de Cambray, sur l'air des Fanfardes.*

Chantons, soyons joyeux
Du bonheur de l'Europe,
Puisque dedans Cambray
Chacun a le cœur gay
De voir dans cette ville
Tous les Ambassadeurs
Venir d'un pas habille (sic)
De cœur.

L'Empereur et les Roys
Et beaucoup d'autres princes
Font venir au Congré
Chacun leur envoyez ;
Dans un train magnifique
Chacun s'assemble là
Tout brille en cette ville
D'éclat.

Les deux ambassadeurs
De l'Empire d'Allemagne,
Hommes fameux et grands
Ainsi que des Géants, (1)
Et tous leurs domestiques
Equipez comme il faut
D'habits fort magnifiques
Très beau.

Ah ! qu'il y fait beau voir
Ambassadeurs de France,
Leurs carosses et chevaux,
Rien ne s'est vu plus beau !
Tous leurs laquais faut croire,
Vêtus en belle arroy,
Faisant briller la gloire
Du Roy.

(1) *Le rimailleur fait ici allusion à M. de Peinteinrider, deuxième ambassadeur de l'Empire, qui, en effet, avait la taille d'un géant.*

Digitized by Google

Les deux ambassadeurs
Du noble Roy d'Espagne
Y sont pareillement
Vêtus pompeusement
Dans Cambray font connaître
L'estime et la valeur
Du monarque leur maître
D'honneur.

Même l'ambassadeur
Du bon Roy de Sardaigne
Au Congré est compris ;
Celui de Palerme aussi ;
Le grand duc de Toscane
A envoyez le sien
Dans son train il ne manque
De rien.

Celui de Portugal
A un train magnifique ;
Ce qui charme les yeux
Et de plus curieux
Dans le palais sans pareille
Dans la ville de Cambray
Sera une merveille
Pour vray.

Au grand bruit du canon
Dans Cambray, jolie ville,
Tous les ambassadeurs
Reçurent mil honneurs
Et puis de bonne grâce
Avec le cœur joyeux
Un chacun d'eux s'embrasse
Au mieux.

Enfin de tous côtés
Et de toutes provinces
On vient de ce quartier
Pour voir ce beau congrès
Et ce bel édifice
En étant achevé
Sera un artifice
Parfait.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'ETHNOGRAPHIE

Par M. L CARION.

MESSIEURS,

Quand on parle de civilisation, on se figure une société dont les mœurs sont pures, les pensées élevées, les manières pleines d'aménité.

L'idée de civilisation exclut tout ce qui est honteux, ignoble, grossier.

La civilisation fait progresser les sociétés : lorsque les vices, les jouissances brutales, reprennent le dessus, les sociétés décroissent. La décadence de Rome est le fait de la corruption de mœurs qui régnait dans toutes les classes de la société romaine.

Les sociétés modernes, après dix-huit siècles d'une civilisation que les sociétés païennes n'ont pas connue, pourraient-elles donc aussi arriver à la décadence ? Peu s'en est fallu, il y a soixante-dix ans, que nous ne fus

Digitized by Google

sions nous-même un exemple qui répondit affirmativement à cette question.

Heureusement, on ne put noyer dans le sang la religion qui avait fait de notre France la reine des nations civilisées. Une étincelle de cette religion rendit bientôt la vie à la société française énervée par le vice et qui s'était laissé dominer par des tyrans, sous le glaive desquels nous marchions à la plus complète décadence.

Les sanglantes horreurs de 93 n'ont été que la conséquence des abus qui s'étaient infiltrés dans la société. Nos pères, en voyant venir ces jours néfastes, les regardaient comme un châtiment des vices qui avaient déshonoré le règne de Louis XV. Ils avaient raison : quand le vice est en honneur, c'est que les masses sont corrompues, et il est toujours aisé d'imposer un joug, quelque lourd qu'il soit, à ceux qui se sont rendus esclaves de leurs passions.

Notre société actuelle a-t-elle suffisamment apprécié la leçon de 93 ? N'y a-t-il plus, nous ne dirons pas de penchant au vice, mais une trop grande indulgence pour le vice ? Ne tolère-t-on pas des abus qu'il importerait de réprimer ?

Puisqu'il est bien certain que la dépravation des mœurs, les usages grossiers, mettent en péril une société, il n'est pas sans importance de rechercher si notre époque n'est pas entachée de quelqu'un de ces fléaux, pour les signaler à l'attention de ceux qui ont mission de défendre la civilisation, de la maintenir, de la rendre de jour en jour plus parfaite.

Digitized by Google

C'est cette considération qui a fait naître l'idée de la question que vous avez admise dans votre programme de cette année :

Quels sont les principaux abus qu'il faudrait faire disparaître de notre société moderne, pour qu'elle soit à la hauteur de la réputation de civilisation dont elle jouit ?

Un travail fort étendu vous a été adressé sur cette question. Plusieurs d'entre vous, après l'avoir lu, ont été d'avis qu'il ne répondait pas à ce qu'on était en droit d'attendre sur un sujet de cette importance.

Mais il est d'usage, dans la Société d'Emulation, de donner, à ceux qui prennent part au concours, la satisfaction de voir que leurs travaux n'ont pas été écartés sans un mûr examen, et vous m'avez chargé, de résumer, en la motivant, l'opinion de la commission qui a examiné ce travail.

La tâche est délicate; cependant, grâce à la règle que vous suivez de ne pas chercher à connaître le nom de l'auteur, lorsque son ouvrage n'est pas l'objet d'une mention honorable, on se trouve plus à l'aise pour émettre une opinion défavorable.

D'ailleurs, tout n'est pas à blâmer dans ce travail. Le début faisait même espérer que la question serait traitée d'une manière satisfaisante.

Après avoir prémuni le lecteur contre le danger de comparer « *les mœurs réelles de la société avec la* « *perfection d'un monde impossible, et de conclure* « *de cette comparaison qu'il n'y a pas de vertu sur la*

Digitized by Google

« *terre, qu'il faut désespérer du genre humain,* » l'auteur trace *l'image de la civilisation parfaite.*

C'est la civilisation d'une société vraiment chrétienne.

Avant de rapprocher de ce type notre société actuelle, il remercie la Providence de la part qu'elle a faite à notre patrie. Et, en effet, malgré les abus qu'il est impossible de nier, notre société française marche en tête de toutes les autres sociétés du monde. C'est, suivant l'auteur, *un premier motif de satisfaction.*

Il en trouve un second dans l'espoir fondé de l'avenir qui se prépare, et il entrevoit une heureuse transformation de mœurs à la suite des progrès des sciences, des arts et de l'industrie.

Enfin il se rassure, malgré l'état affligeant de la société, en songeant *que « le bien est toujours à côté du mal, plus fort que le mal, puisque la société subsiste.* »

Jusqu'ici, nous n'aurions que peu de reproches à adresser à l'auteur, mais il quitte brusquement la route dans laquelle il semblait vouloir marcher.

L'Egoïsme et la Défiance, voilà les abus capitaux qu'il croit devoir attaquer d'abord.

Mais l'Egoïsme est-il autre chose que la conséquence d'un abus?

Un homme adonné à l'ivrognerie, ou esclave d'une passion quelconque, ne devient égoïste qu'après s'être laissé dominer par sa passion. C'est pour la satisfaire qu'il se fait insensible aux pleurs de sa famille ; qu'il renonce à l'affection de ses enfants. Supprimez l'ivro-

Digitized by Google

gnerie, par exemple, et ce chef d'une famille ouvrière qui oubliait la faim dont souffrait ses enfants pour se gorger de boisson, redevient un bon père; il n'est plus égoïste; il n'est plus insensible aux privations dont gémit sa famille.

Malheureusement inspiré à son entrée en matière, l'auteur devait s'égarer de plus en plus. Il se perd, en effet, dans le labyrinthe où il s'engage et on se demande comment il n'a pas eu tout d'abord le désir de revenir sur ses pas pour choisir une autre route.

Des deux *vices radicaux* qu'il signale, il examine d'abord le premier, l'*Égoïsme*; il en déduit deux abus principaux, *le Tabac* et *la Gravité*.

Ici encore nous ferons remarquer que l'usage du cigare contre lequel s'élève l'auteur a pu, comme l'*Ivrognerie*, produire *l'Égoïsme*, mais que ce n'est pas l'Égoïsme qui a fait naître l'idée de fumer comme on fume à notre époque. Il y aurait eu peut être lieu, en traitant la question proposée, de faire un chapitre utile sur l'abus du cigare, mais il y avait bien d'autres abus à mettre en scène avant celui-là.

Nous regardons aussi, quoiqu'en dise l'auteur, comme fort secondaire l'abus qu'il signale dans la *Manie de la gravité*. Nous croyons même que c'est plutôt la légèreté qui domine à notre époque que la *passion d'être grave*.

La Défiance que l'auteur a accouplée à l'*Égoisme*, c'est *la défiance exagérée de soi-même, la défiance de*

Digitized by Google

Dieu, la défiance des hommes à l'égard les uns des autres.

Faut-il bien reprocher aux hommes de notre époque de se trop défier d'eux mêmes? Ne sont-ils pas souvent au contraire trop infatués d'un mérite qui n'existe que dans leur propre imagination. Du reste, ici encore, la défiance de Dieu, la défiance des hommes, la défiance exagérée de soi-même seraient une conséquence et non un principe.

Après la *Défiance*, l'auteur signale la *Cachotterie*. Ici il tombe complétement dans le ridicule.

Un ami intime a eu le tort de s'apercevoir que son ami s'est fait faire un pantalon, son *étourderie va être une cause de brouille*. (page 31).

Messieurs, je ne crois pas devoir aller plus loin dans le compte rendu de ce travail.

L'auteur s'est fourvoyé au moment d'entrer en matière; il sort du sujet et n'y rentre pas.

On est porté à se demander, si celui qui à écrit les premières pages de ce mémoire a pu écrire toutes ces peintures, ces définitions dans lesquelles on cherche en vain un sens.

La question que vous aviez posée demeure donc sans réponse.

Puisse-t-elle être convenablement traitée un de ces jours.

Il y a des abus, de grands abus à faire disparaître de la société moderne ; il est du devoir de tous les

Digitized by Google

hommes intelligents de les signaler, c'est là un acte de vrai patriotisme.

Il y a un bien puissant motif d'encouragement pour entreprendre de faire ressortir les plaies qui font tache sur la civilisation.

A force de signaler les ravages de l'ivrognerie, on a fini par attirer l'attention sur cet abus.

Dans plusieurs départements de la France, ceux qui ont mission de sauvegarder la civilisation, prennent des mesures pour réprimer ce vice dégradant, l'une des grandes plaies de notre époque.

Nous verrons, il faut l'espérer, que bientôt on s'alarmera aussi de la trop grande latitude laissée à d'autres vices, à d'autres abus.

Les saturnales du carnaval, ces fêtes folles dans lesquelles des hommes luttent à qui se dégradera le plus, disparaîtront de nos mœurs.

Ces foyers de corruption qui existent dans la plupart de nos villages, sous le nom de *cabinets*, attireront enfin l'attention des maires chargés de veiller sur tous les intérêts de leurs administrés.

Les spectacles grossiers, les ignobles parades qu'on voit encore sur nos champs de foire, seront remplacés par des récréations plus en harmonie avec la civilisation.

On se demandera, nous l'espérons, s'il n'est pas dangereux de laisser le vice marcher dans nos rues la tête haute? Si les trafics sur le vice peuvent être

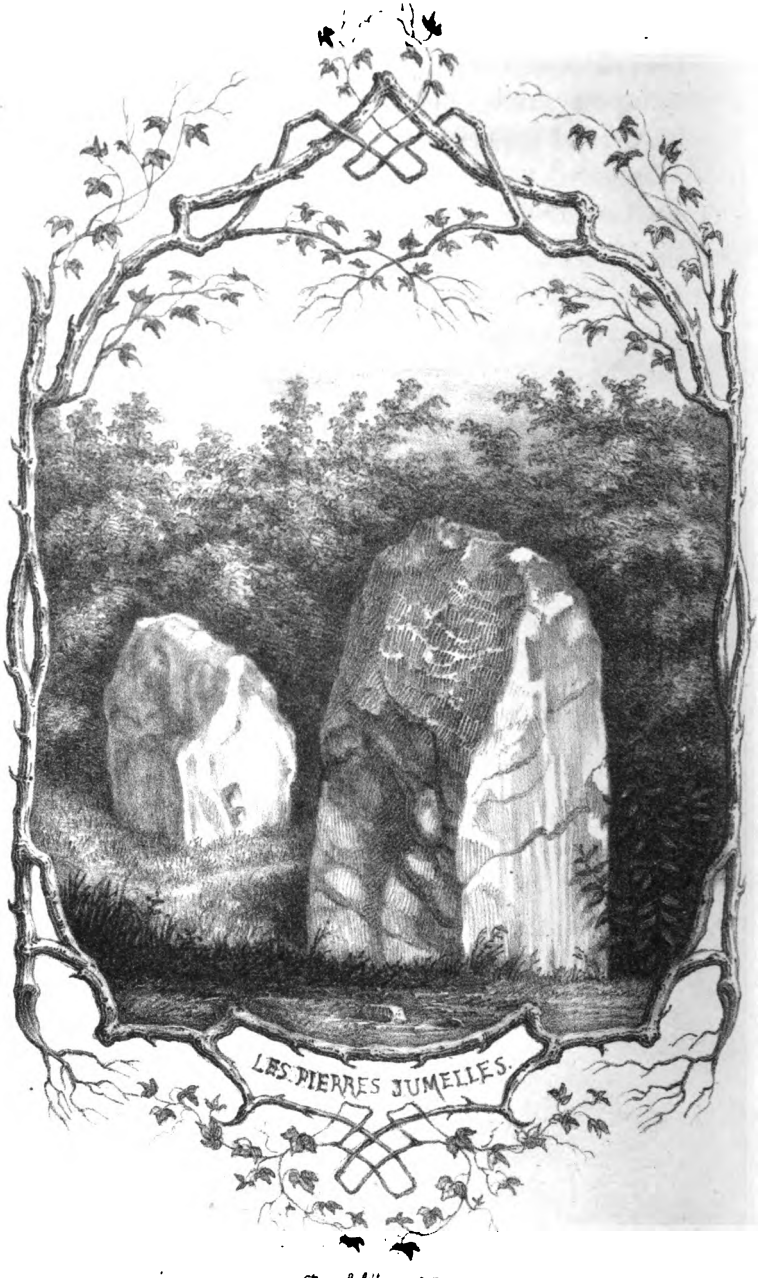
Digitized by Google

tolérés? Si, dans certains cas, la surveillance de l'administration ne doit pas suppléer à l'incurie des parents? Si les habitants d'une ville ne seraient pas fondés à réclamer contre des voisinages qui peuvent corrompre les mœurs de leurs enfants ou de leurs domestiques?

Ces abus et tant d'autres, mis en lumière auraient pour effet d'éveiller l'attention de l'autorité et de faire comprendre que le code civil doit se rapprocher du christianisme qui seul à pu jusqu'ici amener les peuples à une civilisation durable.

Digitized by Google

Digitized by Google



Dess. & lith. par A. Durieux.

imon.

Digitized by Google

LES PIERRES JUMELLES [1]

LÉGENDE TRADITIONNELLE

Furens amoris !

Le hasard m'avait conduit aux portes de Cambrai, au pied même des deux monolithes : men-hirs, peul-vaen ou pierres debout, monuments celtiques qu'on nomme ici : *Pierres jumelles*.

Je m'étais arrêté pensif devant ces témoins muets des gloires et des hontes de notre cher pays, ils me rappelaient toute une suite d'évènements loin de nous aujourd'hui, et dont nos ancêtres tour à tour vainqueurs ou vaincus, dominateurs ou esclaves, ont été jadis les héros.

Tandis qu'à l'aide du crayon, ma main essayait de retracer sur le papier la physionomie de ces vénérables souvenirs de pierre, ma pensée remontant le cours des

1. *Voir* : Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai. (Rapport de M. Wilbert), tome XVII, 2e partie.

Digitized by Google

âges, faisait revivre et voyait se dérouler une à une toutes les péripéties du vaste drame qui eut pour théâtre, pendant près de quinze siècles, l'antique sol nervien. Il me semblait entendre le canon de Louis XIV, nous faisant définitivement Français, battre en brèche les murs de notre citadelle élevée plus d'un siècle auparavant, par le soucieux Charles-Quint. Plus loin, éclatent les luttes sanglantes entre les évêques, jaloux de leur autorité et les bourgeois turbulents et indociles. Plus loin encore, retentit sur la grande place de la cité féodale, le cri précurseur de cette liberté si chère à tous ceux qui ont dans leurs veines du vieux sang gaulois ; cri qui doit quelques siècles plus tard et après maintes tentatives infructueuses, faire d'un troupeau d'esclaves, une grande nation d'hommes libres.

Puis, remontant toujours vers l'origine des choses, j'assiste à l'agonie d'une fière peuplade qui ronge en frémissant de rage le frein que lui impose Rome, alors la maîtresse du monde ; peuplade, barbare il est vrai, mais grande et courageuse et qu'un César seul pouvait dompter.

Sublime manifestation de la puissance divine, quelques siècles après l'asservissement des Gaules, ceux-là mêmes que leur vainqueur avait à peine pu ranger sous ses lois par la force brutale des armes, se soumettaient à de pauvres apôtres d'une religion nouvelle encore, lesquels n'avaient pour toutes armes que la persuasion et une foi sincère. Les farouches Nerviens dépouillant leur barbarie en se faisant chrétiens,

Digitized by Google

abandonnaient peu à peu leurs mœurs sanguinaires, vaincus cette fois par la toute puissance de ces seules paroles divines, que leur répétaient en les évangélisant les prédécesseurs des Vaast et des Géri : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Poursuivant le cours de mon examen rétrograde, ma pensée se perdit dans la nuit des temps primitifs de notre contrée : les plaintes des victimes humaines, tombant égorgées sous le couteau des Druides, retentissent à mon oreille saisie d'horreur, et je crois, voir avec effroi couler sur ces pierres mêmes, le sang des malheureux qu'une religion cruelle offrait en sacrifice à des dieux plus cruels encore.

C'est alors que je me souvins d'une légende que j'avais entendu conter autrefois. Ce n'est point de l'histoire ; peut-être n'est-ce pas tout-à-fait du roman ; au surplus, la voici telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous.

Avant que le pays, depuis nommé Cambrésis, ne fut soumis à la domination romaine, à l'époque reculée et incertaine où Cambrai n'existait point encore, le terrain sur lequel il repose aujourd'hui était occupé par des marais environnant l'Escaut et par une forêt couronnant le Mont-des-Bœufs (1) où depuis l'on a bâti la citadelle.

Cette forêt, vaste et épaisse, s'étendait au loin à droite et à gauche sur la partie déclive du mont.

(1). Chronique de Balderic, liv. II, chap. IV, p. 206. (Edition de M. Le Glay).

Digitized by Google

Entr'elle et le fleuve, à mi-hauteur de la colline, s'élevaient semées çà et là, quelques huttes de forme presque ronde, aux murailles de terre toutes basses, couronnées par un toit conique de chaume et de roseaux qui donnait à ces chétives demeures l'apparence d'immenses ruches.

Là, s'abritaient quelques pauvres familles gauloises, vivant de pêche et de chasse. (1)

Sous l'un de ces toits rustiques habitaient avec leur mère, dont l'époux était mort sur un champ de bataille, deux frères jumeaux : beaux tous deux comme l'étaient dit-on, nos pères les Gaulois, mais chacun d'une beauté différente, vingt fois à peine ils avaient vu se renouveler les saisons. L'un, Salgar (2) dont le teint pâle et mat faisait valoir la brune chevelure à peine roussie par l'usage de la chaux, Salgar était chasseur ; l'autre, le blond Cormul, (3) était pêcheur. Leur taille à tous deux était la même ; encore imberbes, ils laissaient flotter leur longue chevelure sur leur cou nerveux et sur leurs robustes épaules.

Un soir, on les vit revenir en même temps vers leur commune demeure, mais par des chemins différents. Ils étaient vêtus de la braie, espèce de large pantalon, d'étoffe brune et grossière, ils portaient l'un comme l'autre une tunique de laine rayée de couleurs

(1) Histoire de Cambrai, par E. Bouly.

(2) *Salgar* (chasseur). Poésies d'Ossian.

(3) *Cormul* (yeux bleus). Poésies d'Ossian.

Digitized by Google

tranchantes, et comme ils étaient pauvres, le surtout ou saye, complément du costume d'alors, était remplacé chez Cormul par un manteau de peau de chèvre, chez Salgar, par la dépouille d'un sanglier qu'il avait tué dans une chasse.

Lorsque les deux hommes pénétrèrent dans la hutte, un flambeau de bois résineux l'éclairait de sa lueur rougeâtre. Leur mère, Alclatha (1) accroupie près des quelques pierres servant de foyer, filait le lin à l'aide d'un disque de terre cuite qui lui servait de fuseau. A ses pieds dormait Caël (2) un grand chien noir, le compagnon obligé de Salgar et l'ami de tous. Çà et là des instruments de pêche ou de chasse, des armes de pierre ou de bois, des arcs, des flèches empoisonnées avec la sève de l'if, des filets auxquels pendaient des pierres polies leur servant de lest se voyaient étendus par terre ou suspendus à des chevilles de bois enfoncées dans la muraille.

Dans des vases de terre noirâtre, de diverses formes, un modeste repas attendait les deux frères : ils y touchèrent à peine et silencieux, s'étendirent bientôt sur leurs couches de bruyères et de peaux de bêtes. Le flambeau s'éteignit ; mais à la lueur vacillante et fantastique que jetaient les dernières flammes du foyer mourant, on eut pu voir les deux jeunes gens

(1) *Alclatha* (beauté sur le retour). Poésies d'Ossian.

(2) *Caël* (étranger). Poésies d'Ossian.

... Les Gaulois tiraient de la Bretagne une espèce particulière de chiens. (Cours d'antiquités monumentales, par A. de Caumont, 1re partie).

Digitized by Google

échanger un regard effrayant de haine et de sourde rage. Leur mère ne le vit pas, accablée par la fatigue de ses travaux du jour, le sommeil avait déjà fermé sa paupière alourdie; et pourtant, que ce regard renfermait de future douleur pour la pauvre veuve.

Cinq ou six jours avant, c'est-à-dire, vers la fin du mois qui précèda celui où se passait l'événement que rapporte la légende, la récolte du gui avait eu lieu dans la forêt du Mont-des-Bœufs. Toutes les populations de la contrée y avaient pris part. C'était, dans la religion des Gaulois, une fête solennelle se célébrant tous les trente ans avec une grande pompe. Elle avait lieu la nuit à la lueur des torches. Alors, les Druides, les Vates ou Eubages, les Bardes jouant de la cythare, les Druidesses, les nobles ou chevaliers, le peuple, les esclaves, tous concouraient par leur présence à rendre cette fête plus brillante, tous se pressaient pleins d'un religieux recueillement dans les rangs d'un immense cortége auquel les nombreuses lumières qui le guidaient donnaient l'apparence d'un vivant serpent de feu. Arrivée au pied du chêne sur lequel croissait la plante sacrée, la procession s'arrêtait; et le grand-druide, armé de sa faucille d'or, détachait l'herbe parasite. Celle-ci était reçue dans une ample draperie d'un blanc de neige étendue sur le gazon.

Salgar et Cormul, relégués l'un près de l'autre au rang des pauvres, c'est-à-dire au dernier rang, absorbés tout entiers par la contemplation de ce spectacle nouveau pour eux, se sentirent tout-à-coup séparés par une légère

Digitized by Google

pression. Ils restèrent muets et interdits à la vue d'une jeune druidesse, d'une rare beauté, couronnée de verveine et qui fendant la foule pour rejoindre ses compagnes, passait en ce moment entre les deux frères.

Par un phénomène dont la nature géminée, si je puis employer ici ce mot, offre de nombreux exemples, un même sentiment venait de s'emparer des deux jumeaux. Leurs cœurs vierges s'ouvraient simultanément aux doux rayons de ce premier amour avant lequel l'homme n'a pas encore vécu et sans lequel il n'a point connu la vie. Mais, hélas ! par la continuation de ce même phénomène, cet amour ne s'emparait point seul des deux jeunes gens. Instinctivement ceux-ci s'étaient senti rivaux; par un accord tacite, ils s'écartèrent l'un de l'autre et le premier regard qu'ils échangèrent fut un regard de défiance qui devait bientôt se transformer en haine. Dès ce moment, les deux passions firent chez Salgar et chez Cormul de rapides progrès, sous l'influence des penchants indomptés de ces sauvages natures. Bientôt ce ne furent plus deux frères; eux qui, jusqu'alors, n'avaient pu vivre l'un sans l'autre, devinrent en un instant des ennemis désormais irréconciliables. Ils voulaient plaire chacun exclusivement à la belle Fiona; (1) ainsi se nommait la prêtresse.

Froide et hautaine, Fiona, instruite comme toutes ses compagnes, eut cru commettre un crime en associant sa vie à celle d'un ignorant et obscur plébéien; les deux rivaux n'obtinrent d'elle que de dédaigneux refus. Mais

(1) *Fiona* (belle femme). Poésies d'Ossian.

Digitized by Google

aveugles comme tous ceux qui aiment, ils attribuèrent à une toute autre cause la froideur de la jeune fille.

Lorsque nous les avons vus rentrer dans leur chaumière, ils venaient de se rencontrer près de l'habitation de la druidesse, située dans une autre partie du pays. La nuit qui suivit fut pour eux sans sommeil : livrés sans réserve à toute l'amertume de leurs réflexions, abandonnés à toute la violence de leur ardente passion, surexcités par leur mutuel insuccès dont ils se regardaient l'un l'autre comme la cause, ils furent fatalement amenés à penser que l'un d'eux était de trop dans cet amour. Le lendemain, l'aube les trouva déjà sur pieds ; ils s'étaient devinés. Résolus de laisser désormais au sort des armes le soin de décider de ce qu'ils appelaient leur futur bonheur, l'un d'eux devait succomber dans la lutte qu'ils allaient se livrer, tandis que le vainqueur : un frère, s'aiderait du cadavre de son frère pour arriver jusqu'à l'objet de leur haine fratricide.

Leur mère dormait encore ; pour ne point faire naître ses soupçons au cas où elle se réveillerait, et n'être point empêchés dans l'exécution de leurs projets, les deux jumeaux, s'armèrent comme ils avaient coutume de le faire chaque jour, et sortirent de la cabane. Le chien s'était levé pour suivre Salgar, mais sur un geste impérieux de ce dernier, le pauvre animal, l'oreille basse, retourna s'accroupir près du foyer, non sans jeter à plusieurs reprises, sur ses jeunes maîtres, un regard inquiet. Ceux-ci, après s'être donné rendez-vous dans la forêt, prirent chacun un chemin différent.

Cormul arriva bientôt sur la rive de l'Escaut, détacha

Digitized by Google

d'un pieu auquel elle était amarrée, une barque creusée dans un tronc de chêne, et, en quelques coups de rame, il fut au milieu du fleuve. Là, priant Hœsus, le dieu des combats, pour se le rendre favorable, il lui offrit en sacrifice ses filets qu'il précipita dans les eaux ; quelques instants après il gravissait la colline.

On était aux premiers jours d'octobre : un léger brouillard bleuâtre et parfumé enveloppait toute la contrée ; le soleil se levant derrière le mont, perçait de ses rayons éblouissants les arbres de la forêt, faisant scintiller comme autant de diamants les feuilles encore humides de rosée; et les insectes commençaient à bourdonner, troublant l'air de leurs cris divers, tandis que les hôtes des bois fatiguaient l'écho de leurs sauvages accents. La place choisie pour le combat était une vaste clairière où avait eu lieu, quelques jours avant, la récolte du gui ; de tous côtés des chênes noueux et de grands frênes entrelaçant leurs branches feuillues et multipliées, formaient une espèce de dôme naturel ; sous cet abri croissait un épais et moelleux tapis de mousse et de gazon où se voyait encore la trace des pas nombreux qui l'avaient foulé naguère. Une lumière discrète et confuse tamisait à travers les feuilles et répandait sur cet endroit silencieux une teinte mystérieuse et mélancolique.

Quand Cormul parut, son frère qui avait aussi sacrifié à Hœsus, attendait, pensif, appuyé contre un vieux tronc. Au bruit que fit le nouveau venu, un petit rouge-gorge, qui chantait joyeusement, se tut pour aller se percher plus haut sur une branche de chêne. Les deux adversaires se dépouillèrent de leurs vêtements ne gardant que

Digitized by Google

leur tunique ; ils jetèrent aussi leurs armes ne conservant que leur couteau à manche de bois d'*if* et *à lame* de silex fraichement aiguisée. Puis, afin de se donner mutuellement moins de prise, relevant leur abondante chevelure sur le sommet de leur tête, ils en formèrent plusieurs nœuds comme devaient le faire plus tard les Suèves et les Sicambres. Cormul détacha à un frêne voisin une longue bande d'écorce d'un bout de laquelle il se ceignit le corps, et ne laissant entre son frère et lui que la distance nécessaire au jeu de leur bras, il assujettit la partie libre de cette ceinture improvisée autour de la taille de Salgar. Les deux adversaires se mettaient ainsi mutuellement dans l'impossibilité de se soustraire, en reculant, à leurs coups réciproques.

En s'enchaînant ainsi, leurs mains, qui se rencontrent, frémissent avides de vengeance. Bientôt, à peine séparés par la longueur de leur commun lien qui se tend sous leur effort à tous deux, silencieux, attentifs, pied contre pied, poitrine contre poitrine, les yeux dans les yeux, les deux combattants, le bras levé, épient le moment favorable pour porter chacun à son ennemi un coup que chacun aussi espère rendre décisif Bientôt encore on eut pu les voir s'enlacer, se tordre, tandis que leurs mains se lèvent et s'abaissent avec une rapidité vertigineuse, se frappant réciproquement de coups profonds et multipliés, déchirant ces deux corps qu'un même sein a portés, faisant couler dans leur aveuglement, un sang puisé à la même source. Soudain, un frémissement agite le fourré, les broussailles brusquement écartées livrent passage à Caël qui fait entendre des cris plaintifs.

Digitized by Google

Il s'élance vers ses jeunes maîtres. En vain il veut les séparer en les tirant alternativement par le pan de leur tunique, ils n'en sont que plus acharnés l'un contre l'autre, et un violent coup de pied lancé par l'un d'eux au chien les délivre des efforts du pauvre animal. Celui-ci va rouler plus loin sur la terre en poussant un gémissement de douleur ; puis, obéissant à un instinct subit, il fuit et disparait en courant vers la lisière de la forêt.

La lutte reprend plus furieuse entre les deux frères ; leur corps ruisselle de sueur et de sang. Arrivés tous deux au paroxisme de la rage, la bouche écumeuse, ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes féroces. Leur arme ne leur suffit plus ; ils cherchent à se renverser et à se déchirer mutuellement de leurs propres mains. Cormul, le plus faible, s'affaisse enfin sur ses genoux entraînant après lui son frère, mais ce dernier, prompt comme l'éclair, plonge son couteau jusqu'au manche dans la gorge du blond gaulois. Sous l'empire de la douleur, une affreuse contraction agite les traits du pêcheur ; rassemblant tout ce qui lui reste de forces, il enfonce ses dents et ses ongles dans les chairs du féroce chasseur ; celui-ci pousse un cri aussitôt étouffé par un dernier coup, coup terrible, que Cormul lui lance dans la poitrine. Salgar se relève sous l'impression de ce choc mortel ; dans la terrible convulsion qui le suit, le lien qui retenait les deux adversaires, fatigué et tordu se rompt, le dernier fils d'Alclatha trébuche, recule et va tomber lourdement sur le sol qui reçoit son dernier soupir, tandis que l'écho retentit encore du bruit

Digitized by Google

de sa chûte. Encore quelques instants aussi, on entend le râle de Cormul ; puis, une pâleur mortelle remplace peu à peu sur ses traits, la teinte pourpre qu'y avait répandu l'ardeur du combat, et le silence de la forêt n'est bientôt plus troublé que par les chants des oiseaux qui se poursuivent dans le feuillage.

Sur le gazon arraché, foulé, souillé, deux ruisseaux de sang coulent chacun dans une direction opposée. Comme si la haine des deux frères, ajoute la légende, n'avait même pu s'éteindre avec leur vie, le sang qui s'échappait des blessures de Cormul se répandit vers l'orient, tandis que celui qui coulait du corps de Salgar suivant la pente de la colline, traçait vers l'occident un sillon noir et fumeux.

Mais à cet horrible drame il manquait une dernière scène, la plus cruelle peut-être.

Tout-à-coup, les branches des taillis voisins s'écartent violemment, une respiration entrecoupée se fait entendre, c'est Caël qui revient haletant ; il guide Alclatha vers laquelle il tourne à chaque instant un regard intelligent comme pour s'assurer que sa maîtresse le suit. A son approche, le petit rouge-gorge qui couvrait de mousse les yeux des deux cadavres s'enfuit à tire d'aile, et le chien va de l'un à l'autre frère léchant tour à tour leurs blessures en poussant de plaintifs gémissements.

A la vue de ces deux corps déchirés, criblés de blessures, méconnaissables enfin pour tout autre que pour l'œil maternel, la pauvre femme reste frappée de stupeur et d'effroi, ses mains étendues en avant semblent vouloir écarter cette terrible vision, ses traits

Digitized by Google

prennent une effrayante fixité, ses yeux dilatés par l'épouvante semblent près de sortir de leur orbite, sa bouche qui s'ouvre et fait de vains efforts pour proférer une plainte, reste muette. Soudain, ses muscles se détendent, et comme obéissant à un ressort machinal, l'infortunée pousse un grand éclat de rire et s'enfuit à travers la forêt : la pauvre mère était folle.

Le lendemain, dit encore la légende, des bucherons traversant la clairière aperçurent sur le lieu du combat, au milieu d'une mare de sang, deux pierres énormes qui avaient poussé pendant la nuit sur la place même occupée par les deux cadavres ; ceux-ci avaient disparu sans laisser de trace. En mémoire des deux frères, ces pierres furent ainsi nommées *Pierres Jumelles*.

Depuis cette époque, le vieux sol nervien a bien changé ; là où se voyaient de misérables huttes, des marais infects et une forêt sauvage, s'élève aujourd'hui une cité industrieuse arrosée par un fleuve majestueux et environnée de promenades pittoresques. Mais le cœur des mères est demeuré ce qu'il était alors, le cœur des mères à toujours pour ses enfants des tendresses inéffables, des amours ardents jusqu'à en mourir ; le chien lui-même, cet ami sincère et désintéressé de l'homme, est resté l'emblême de la fidélité ; mais, malheureusement aussi, aujourd'hui comme au temps de Salgar et de Cormul, la haine arme trop souvent encore hélas ! le frère contre le frère.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

Il ne servirait à rien de le dissimuler, le concours de 1860 égale, il est vrai, ceux des années précédentes par le nombre des concurrents, mais leur est inférieur, surtout par l'absence d'œuvres tout-à-fait hors ligne.

S'il était permis, en pareille matière, d'emprunter une expression à la langue de la plus charmante des sciences, nous nous hâterions d'ajouter, cependant, qu'il serait facile de composer avec ces divers produits de la verve poétique un bouquet, nous n'osons pas dire, le mot est trop grec, une anthologie, qui pourrait contenter des connaisseurs même difficiles.

C'est par l'ensemble que pèchent la majeure partie des pièces qui vous ont été adressées. Et de plus, à quelques exceptions près, la faiblesse du style y est notoire, et atteste que le talent, chez leurs auteurs, n'est pas assez mûr ou du moins pas assez souple pour porter

Digitized by Google

légèrement le joug de la rime, sans sacrifier à ses exigences la pureté et surtout la précision du langage. En d'autres termes, en termes meilleurs puisque ce sont ceux du plus illustre des poètes modernes, *le beau idéal dans la pensée et le beau idéal dans l'expression y sont rarement unis*. Or, c'est cette union seule qui, selon Lamartine et selon la vérité, constitue la vraie poésie.

Telle est, Messieurs, si toutefois nous avons été votre interprête fidèle, l'impression que vous ont laissée, à une première lecture, les trente-trois pièces soumises à votre appréciation.

Ce qui vous a frappé tout d'abord aussi, ce que vous avez constaté avec bonheur, c'est un profond sentiment religieux qui s'y fait sentir et auquel la grande majorité des poètes qui ont répondu à notre appel, a dû ses meilleures inspirations.

Cela n'a pas peu ajouté aux regrets que vous avez éprouvés de devoir éliminer un certain nombre de ces pièces, recommandables surtout sous ce rapport, et dont aucune n'est complètement mauvaise.

L'absence de poésie, parfois même l'incorrection du style, des sujets malheureux ou traités avec négligence, ont été des raisons déterminantes d'une décision dont vous avez adouci la rigueur en reconnaissant que partout, dans un développement plus ou moins notable, s'entrevoient le germe et même quelques-unes des qualités qui font le poète. Vous avez pensé que le succès eut couronné les efforts de ces concurrents, si, avant de s'abandonner à leurs inspirations, ils s'étaient livrés à une étude plus

Digitized by Google

approfondie des conditions de la poésie, conditions qui, si elles étaient toujours observées, ne laisseraient plus que le mérite de l'impertinence à cette définition de Montaigne : *La poésie est un art subtil déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme les femmes.*

Après avoir mis à part la *monnaie poétique*, trop faible de poids ou trop altérée par l'alliage des formes prosaïques, vous vous êtes occupés des pièces qui, au nombre de neuf, vous ont paru mériter d'être distinguées, sans que vous les crussiez pourtant dignes des récompenses spéciales mentionnées au programme.

La première de cette catégorie à laquelle vous vous êtes arrêtés tout d'abord, est inscrite sous le n° XI et intitulée : *Une Sœur*. L'auteur y parle le langage de la plus vive des passions avec une vérité incontestable et une brûlante énergie. Mais en poursuivant la lecture de cette œuvre, on ne tarde pas à reconnaître, qu'après tout, il n'y a là qu'un pastiche de ces romances, de ces airs d'opéras dont la séduction est doublée par les accents d'une musique enchanteresse, et qui usurpent sur le piano des jeunes personnes, et trop souvent de leurs mères (pourquoi ne pas l'avouer), la place qui devrait appartenir à des compositions propres à élever l'âme sans gâter le cœur.

Ainsi que l'a fait remarquer avec une si haute raison l'illustre cardinal Giraud, dans son admirable « *instruction sur l'éducation domestique*, » de tels contresens éducatifs donneraient à penser que l'on a à cœur d'accélérer chez les enfants la crise des passions et de la prolonger dans l'âge mûr. »

Digitized by Google

Pour ceux qui voudraient avoir une idée de la manière de l'auteur, nous citerons la première strophe :

De son image, ô ciel ! mes rêves sont remplis.
Je l'appelais, jadis, au milieu de mes joies,
Je lui disais l'amour dont mon cœur est épris.
Dans les douleurs, mon Dieu ! qu'ici-bas tu m'envoies
Aujourd'hui je la cherche et ne la trouve pas....
Une sœur ! Oh ! pourquoi, dans ta rigueur sévère
Me l'as-tu refusée ? Une sœur ici-bas,
Seule, peut adoucir les souffrances d'un frère.

Dans un tout autre genre, vous avez accordé quelque attention à la manière originale avec laquelle un auteur qui aime à bâtir sur le sable et à vivre avec les infiniment petits, a traité un sujet des plus excentriques.

Il ne s'agit de rien de plus que des *Mémoires d'une Goutte d'Eau*. Ce badinage littéraire, qui eut gagné à l'emploi d'un mêtre moins ambitieux que l'Alexandrin, on ne le croirait pas si nous ne l'affirmions, présente des idées réllement belles et bien rendues. Dans cette débauche intellectuelle, car ce n'est pas autre chose, d'un esprit humoristique, peut-être ne faut-il voir qu'une parodie-critique assez fine, de la manie des autobiographies, qui s'est emparée des écrivains grands, moyens et petits de notre époque ?

Quoi qu'il en soit des intentions, les derniers vers de cette étrange pièce sont d'une originalité qui touche au burlesque. Et, certes, on pourrait leur appliquer la critique si connue du Misanthrope : *La chûte en est jolie, amoureuse, admirable...*

Digitized by Google

..... Ma sombre destinée
Dans un triste cachot me retient enfermée,
Oh ! si quelque savant curieux et distrait,
Par hasard passait là, son marteau briserait
La blanche Stalactite où je suis prisonnière.
Mais, non, de jour en jour ma prison se resserre.
Oh ! ma langue se glace et mon babil tarit.
Ouvrez donc ma prison où je meurs de dépit.
Enfermez au couvent fille sensible et brune
Et j'irai faire au ciel les yeux doux à la lune.

Vous avez reçu d'un même auteur, du moins à en juger par l'écriture, deux odes. l'une : *A Napoléon*, l'autre : *A Pascal*, et une élégie intitulée : *La jeune Fille*, sujets des plus divers. Vous eussiez classé ces pièces au premier rang, si l'émotion poétique qui les caractérise incontestablement, pouvait tenir lieu des autres qualités du genre et faire passer sur la faiblesse du style et même l'ignorance ou du moins l'oubli des régles les plus élémentaires de la versification. Comme preuve à l'appui de cette critique, nous ne voulons que citer ces vers de l'*Ode à Pascal*, dont le second, horriblement dur, offre un hémistiche mal coupé.

Ah ! puisqu'il faut mourir, pourquoi devais-je naître ?
D'où viens-je ? où vaisje ? en vain j'aspire à me connaître.

Sans mériter peut-être une analyse complète, les nos 12, 14, 27, 28, 29 : *le Bonheur du Pauvre, Plaintes à Dieu, le Cri du Siècle, un Soir en Mer, l'Hiver, le Canon rayé*, auraient certainement des droits à vos encouragements, s'il vous était possible de les étendre à des productions où la somme des défauts l'emporte

Digitized by Google

sur celle des beautés. Malheurensement ce sont de ces défauts qui n'accusent pas seulement de l'inexpérience, mais laissent entrevoir que les auteurs n'osent pas assez être eux-mêmes. L'imitation servile des modèles du genre est fatale à beaucoup de ces *jeunes* talents, du moins nous les croyons tels. Et comme l'a dit, avec tant de raison, M. Arthur Arnould, l'un de nos meilleurs critiques, *chez les grands génies, on n'admire et on n'imite que le procédé nécessairement discutable, qu'on ne leur dérobe qu'imparfaitement...*

J'arrive maintenant à la partie de ma tâche où il ne doit être question que des œuvres qui ont plus particulièrement captivé votre attention.

La première pièce de cette division est en quatre parties et intitulée : *Le Retour aux Montagnes*. L'auteur qui se met lui-même en scène, convient qu'il a passé bien des années à Paris, occupé à poursuivre cette brillante chimère, cette sirène, c'est son expression, qui s'appelle la gloire. Pris tout-à-coup d'un violent désir de quitter ce théâtre où les succès s'achètent si chèrement, durent si peu et ne valent jamais ce qu'ils coûtent, il revient dans son pays natal, dans l'espoir de retrouver les rêves dorés de sa jeunesse, ce qui lui donne occasion de décrire les Pyrénées au pied desquelles est situé son village. Après avoir ravivé, dans un style imagé, quelquefois avec un grand bonheur d'expression, les souvenirs historiques de cette pittoresque contrée, il passe à la description physique des imposantes limites de la France et de l'Espagne. Et, quoiqu'il ait visé à une exactitude pour ainsi dire

Digitized by Google

géologique, on doit reconnaître qu'il a su éviter la monotonie et la sécheresse inhérentes à un pareil sujet.

La troisième partie de ce poème vous a paru trop développée, et vous avez reproché à la quatrième de rappeler le *Vallon*, de Lamartine, et de se terminer par des vœux plus ambitieux que poétiques, empreints d'un grandiose qui *sonne creux*, si l'expression est permise. Le passage que voici est celui que vous avez le plus remarqué :

D'où sortent les anneaux de cette chaîne immense (1)
Qui s'élève, s'abaisse et toujours recommence,
Mariant dans l'espace, aux nuages flottants,
Ses blocs déjà debout quand naquirent les temps ?
. . . . . .
Sombre pic du Midi. . . . . .
Qui contemples, Limites entre deux *royautés*,
A la droite la France, à la gauche l'Espagne,
Comme ces conquérants que leur suite accompagne,
Es-tu quelque vieux chef entraînant sur ses pas
Ces spectres de granit autrefois des soldats,
Qui, bravant avec foi cette zone glacée,
S'assoupirent soudain dans leur marche lassée
Et du froid de la mort à leur poste surpris,
Gardent encor le rang où l'hiver les a pris ?

Le n° 24, qui vous a été lu ensuite a des affinités saisissables avec le précédent. Le cadre toutefois n'est pas le même ou plutôt il n'y en a pas. L'auteur aborde son sujet sans préambule. C'est proprement une

(1) Les Pyrénées.

Digitized by Google

sorte de dithyrambe à la gloire de la Bretagne, au point de vue de l'histoire et des beautés du sol... Le principal mérite de cette pièce vous a paru consister dans la clarté du style, clarté malheureusement fort voisine du prosaïsme. Nous ne parlerons pas des connaissances historiques et archéologiques dont l'auteur a fait preuve dans ce travail. C'est un poète que nous avons à chercher et nous ne le trouvons guère, nous devons l'avouer, même dans ce passage choisi parmi les meilleurs :

Exhumons avec soin cette terre sacrée
Qui couvre, des aïeux, la cendre vénérée;
Allons nous égarer au fond de ces grands bois,
Dont les sombres massifs ont prêté quelquefois,
A des rites sanglants, leur voûte et leur mystère.
N'est-ce pas dans ces lieux que la vieille Angleterre,
La Bretagne et la France ont, pendant deux cents ans,
Promené tour à tour leurs drapeaux triomphants,
Fréminville, lui-même, et son œuvre incomplète (1)
Ne donnent à l'esprit qu'une idée imparfaite
De ces vieux monuments celtiques ou romains,
Et des temples sans nombre élevés par les mains
Qui contraignaient la pierre et le granit rebelles
A respirer la vie en des œuvres si belles,
Qu'après vous avoir vus, débris du Panthéon,
Le pieux voyageur à Saint-Pol de Léon,

(1) C'est le nom, probablement, de quelque chroniqueur breton. La nouvelle biographie universelle du docteur Hoefer, éditée par Didot, la plus complète qui existe, mentionne un Fréminville, jurisconsulte bourguignon, du XVIIe siècle. Ce ne peut être celui dont il est ici question qui n'a pas d'article dans cet immense répertoire nécrologique.

Digitized by Google

Quand il aurait frémi sous la voûte hardie
Qui du grand Michel-Ange atteste le génie,
Contemplerait encor la flèche du Kresler
Dont l'aspect, aux Bretons, est si doux et si cher.

L'avant dernier vers de cette tirade ne peut présenter un sens convenable qu'en substituant le mot *admirerait* à contemplerait.

L'auteur de *la Bretagne* et celui du *Retour aux Montagnes* ont un talent réel, mais qui n'excite pas la sympathie. Du moins la vôtre ne leur a pas été acquise. Est-ce le choix du sujet trop personnel chez l'un, trop entaché de patriotisme local chez l'autre? La cause importe peu, il suffit de constater le fait.

Vous aviez, au contraire, accueilli avec une faveur qui n'a pas résisté à une seconde lecture un petit poème en stances de huit vers sur trois rimes, qui atteste chez son auteur une imagination fraîche, brillante, mais qui ne se subordonne pas assez aux lois du gout. Vous lui avez reproché, en outre, des négligences de diction impardonnables. La pièce à d'ailleurs le défaut très grave de manquer d'unité. Elle se compose de deux parties *juxta posées* pour ainsi parler.

Dans la première, l'abeille s'entremet dans les amours des plantes. C'est là, certes, une idée gracieuse. L'auteur aurait dû s'en tenir là. Mais il a jugé convenable d'attribuer à son *héroïne* un tout autre role, celui d'une conteuse de profession. Pour son début elle se met à narrer par le menu, la tragique aventure de deux jeunes fiancés, Maurice et Marie, qui meurent

Digitized by Google

foudroyés au moment où, à l'abri d'un hêtre qui sert aussi de refuge à l'Abeille, ils s'entretiennent de projets d'avenir.

La deuxième partie de ce petit poème est celle qui vous à plu d'avantage. Il y a sans doute, comme dans la première, bien des vers faibles, bien des expressions ou prétentieuses et, par là même, souvent inintelligibles ou très-négligées. Mais l'intérêt se soutient jusqu'au bout.

Ce passage vous a paru le plus propre à donner une idée de la manière de l'auteur. C'est un sentiment vrai qui l'a dicté :

Ils arrangeaient leur vie : Au penchant des coteaux
Rit un toit solitaire :
C'est là qu'ils suspendraient leur nid — et les berceaux
Que leur tendresse espère.
Après de longs détours, *ils en étaient venus*
A voir sur leur pelouse
Jouer de beaux enfants bruyants et demi-nus,
Mais Marie est jalouse.
« — Oh ! vous les gâterez, dit-elle avec gaîté.
« Puis, je crains une chose,
« C'est que vous n'oubliiez (sic) la mère sans beauté,
« Pour l'enfant frais et rose.
« La mère, dit Maurice, aura toujours vingt ans.
« Puis, jeune fille ou femme,
« Elle a cette beauté qui ne craint rien du temps
« Car elle vient de l'âme.
« Seule, ignorez-vous donc ce pur reflet des cieux
« Qui luit à son front d'ange ?

Digitized by Google

Et Marie a son tour : « — Votre cœur sur vos yeux
« A mis un prisme étrange...
« Esprit, charme, beauté, c'est vous, c'est votre amour
« Qui m'en avez parée :
« Oh ! que n'ai-je ces dons, pour refleurir un jour
« Votre vie adorée. »

A coté de *l'Abeille* vous avez placé *le songe* qui à un sujet neuf joint un avantage qui manque à beaucoup des pièces que nous avons déjà mentionnées : une exposition très-claire, très-nette. L'auteur qui manie le vers avec une aisance remarquable raconte les impressions qu'il a recueillies un certain jour en visitant une galerie publique de tableaux, où abondaient les toiles représentant des batailles, des combats, toutes les belles horreurs de la guerre. Rentré chez lui, il s'endort de fatigue et d'émotion, et il voit en songe deux armées prêtes à en venir aux mains. Marie leur apparait tout à coup. Les douces paroles de la mère immaculée du sauveur désarment miraculeusement les combattants. Les ennemis devenus des frères entonnent un hymme où l'on exalte les bienfaits de la paix.

Tel est, très en abrégé, le sujet de cette espèce de légende. Elle est terminée par cette prière ou plutôt par ce vœu :

« Mais combien je souffrais de sentir que mon songe,
« De mes sens abusés était un vrai mensonge,
« Que l'hymne était un vain concert.
« Seigneur, disais-je alors, quand aujourd'hui le sage
« Au nom du genre humain, maudit guerre et carnage,

Digitized by Google

« Auprès du potentat fais dominer sa voix.
« Quand nous pleurons encor *de tant* de funérailles
« Puisse la foudre avoir, aux dernières batailles,
« Grondé pour la dernière fois. »

Ce n'est pas le seul emprunt que nous pourrions faire à ce petit poême, mais l'espace nous manque. Nous sommes obligé de restreindre nos citations plus que nous ne le voudrions.

En suivant l'ordre dans lequel vous avez classé toutes ces élucubrations poétiques, nous rencontrons une épitre dans le genre de celles de Boileau, qui a la sécheresse du modèle sans avoir ses qualités. Hâtons-nous de le dire, cependant, correctif dicté par l'équité, elle se recommande par des allures franches et un certain entrain. Le dessin en est très-net et fait valoir le sujet. Il y a si non du trait au moins des vers bien frappés. L'ensemble ne déplait pas. Car, grand mérite, Messieurs, pour des poèmes de ligne ordinaire, celui-ci se lit et on l'écoute sans trop de fatigue, d'un bout à l'autre. Seulement c'est de la prose rimée ; du moins vous en avez jugé ainsi. C'est le motif qui vous a porté à lui assigner la quatrième place au lieu de la seconde qu'elle vous avait paru mériter d'abord. Une observation très juste qui vous à été faite et que nous croyons devoir reproduire, c'est que l'auteur a traité ce sujet en praticien. Vous avez deviné sa profession, non-seulement à l'emploi d'une phraséologie tout à fait médicale, mais surtout à la manière presque indifférente avec laquelle il a décrit le rôle du médecin sur un champ de bataille. Un poète, étranger à l'art de guérir, eut mis bien

Digitized by Google

plus de cœur à raconter des scènes si émouvantes qui sont les ombres de la gloire des armes, scènes aux quelles (et il faut bien qu'il en soit ainsi), l'habitude rend les hippocrates civils ou militaires absolument indifférents.

Nous ne citerons que la fin de cette épitre.

Il s'agit d'un médecin diplomé qui, en voyage, rencontre sur une place publique et reconnait sous l'habit chamarré d'un vendeur d'orviétan un de ses anciens domestiques en train de faire fortune, grâce à la crédulité du vulgaire.

Rentré à son hotel il se dit malade et envoie chercher l'Esculape de carrefour. Celui-ci arrive, la reconnaissance se fait. Alors commence le dialogue final :

— Eh bien ! maître docteur, au métier que vous faites,
Que gagnez-vous par an, vos gains sont-ils honnêtes ?
— De grâce, ah ! pardonnez, répond notre Bertrand,
Je ne suis point docteur, encore moins savant.
L'état de médecin m'a paru préférable ;
J'ai voulu m'enrichir, me trouvez-vous coupable ?
Depuis bientôt dix ans, on me voit tous les jours,
Débiter mes paquets dans tous les carrefours,
J'acquis à ce métier, de la foule ignorante,
Peut-être autant d'écus que vous pendant quarante.
— Tu n'es qu'un charlatan, disons-le sans façon.
— Maître, de mon succès, c'est l'unique raison.
Tenez, par la fenêtre examinez la place,
Le public est nombreux. Sur cette populace,
Sur tant de gens divers accourus de tous lieux,
Eh ! bien, observateur, jetez un peu les yeux.

Digitized by Google

Dites-moi, franchement, sur deux mille personnes,
Combien en *trouvez-vous* dont les têtes sont bonnes?
—Deux cents...—Mettez-en quatre et ce sont vos clients.
A vous les gens d'esprit, à moi les ignorants.

Vous aviez d'abord goûté médiocrement et relégué un peu loin un éloge des sœurs de la charité portant le numéro 30. Une seconde lecture vous avait ensuite un peu mieux disposés à l'égard de l'auteur.

Ce qui lui a nui beaucoup, c'est la comparaison que tout naturellement l'on à été amené à faire avec une pièce traitant le même sujet et dont nous allons nous occuper bientôt. L'auteur, comme son heureux rival, n'a omis aucun des traits du tableau qu'il avait à nous tracer de l'abnégation surhumaine des douces sœurs des pauvres et des affligés. Nous avons regret à le dire, le nouvel examen que votre scrupuleuse impartialité vous avait engagés à faire de cette piéce ne lui a pas été définitivement favorable. On y trouve, il est vrai, mérite que n'ont pas toujours, au même degré, les œuvres de philosophie morale : un sujet bien étudié, bien compris, convenablement développé dans toutes ses parties; des idées heureuses, souvent exprimées avec élégance, et même une certaine chaleur de sentiment. Mais, quoique tout cela soit rimé exactement et éclairé de loin en loin de vers heureux, vous n'avez reconnu là presque aucun des caractères de la poésie. Ce serait tout au plus de la poésie gnomique.

S'il est vrai, et qui en doute, que la mission du poète moraliste soit de faire pénétrer plus profondément, dans l'âme, les idées saines, vivifiantes, par l'intermé-

Digitized by Google

diaire des formes poétiques, par l'emploi judicieux des images, par l'éclat et la richesse des rimes, on doit avouer que l'auteur a imparfaitement rempli sa tâche; car il a négligé l'aide puissante qu'il pouvait tirer des séductions de la forme pour célébrer comme elles méritent de l'être, les vertus sublimes des filles de Saint-Vincent, sujet inspirateur s'il en fut jamais.

Tel est le jugement que vous avez, en dernier ressort, porté sur un poème estimable à beaucoup d'égards, qui se recommandait à vos suffrages par des qualités essentielles, mais qui ne sont pas de celles que votre commission était chargé de constater et que vous devez tenir à récompenser avant tout.

Le passage que voici, l'un des meilleurs de ce panégyrique versifié, justifiera, nous le croyons, vos critiques et vos éloges :

Du genre humain toujours sondant les plaies,
Qui pourrait, mieux que vous, connaître les plus vraies.
Vous séchez bien des pleurs... Dans ses longs jours de deuil
Vous suivez l'indigent de la crèche au cercueil,
Il retrouve partout votre appui qu'il réclame
A l'âge où la raison vient éclairer son âme.
De l'abandon, du vice écartant le danger,
Que d'enfants vers le bien vous savez diriger!...
La fleur que la rosée anime et fait éclore,
Au souffle des autans sèche et se décolore :
Tel serait le destin de tant de jeunes cœurs,
Hors du modeste abri que vous offrez, mes sœurs.
C'est là que de l'enfant, instruit dans vos écoles,
L'oreille s'habitue à de bonnes paroles;

Digitized by Google

Il sait, en apprenant le chemin du saint lieu,
Respecter ses parents, travailler, craindre Dieu.
Parfois, près du bon grain, croit l'épine funeste,
Mais de ce qu'on sut jeune une trace nous reste.
Et si tous ne sont pas conquis à la vertu,
Le bienfait pour aucun n'est tout-à-fait perdu.

Les considérants du jugement que vous avez porté sur *les deux Sœurs de Charité* étaient, par le fait, d'un favorable augure, pour les deux dernières pièces qu'il vous restait à examiner, car elles remplissent, en grande partie, l'idée très-juste, que vous vous êtes faite de la vraie poésie : l'union de la beauté idéale dans l'expression, avec la beauté idéale de la pensée.

L'une est intitulée : *les Bois*, l'autre : *Caritas*. Nous nous occuperons d'abord de la première, puisque vous ne lui avez attribué que le second rang, non sans hésitation, il est vrai. On pourrait, dès le début, y signaler quelques taches. Mais on s'en aperçoit à peine tant l'émotion poétique, sous l'impression de laquelle l'auteur à écrit, gagne et captive le lecteur.

On sent bien que cette muse, qui paraît jeune encore, s'est formée à l'école de Lamartine. Elle lui a même emprunté quelques traits. Mais elle ne doit qu'à elle des idées d'une mélancolie vraie et par la même sympathique, et une fraîcheur d'expressions, dont la source ne peut jaillir que d'un cœur fait pour comprendre Dieu et éprouver les impressions vivifiantes qui résultent de la contemplation de ses œuvres.

Lue avec le soin qu'elle mérite, cette méditation, car quel autre nom lui donner? rêvet le caractère et produit

Digitized by Google

l'effet d'une véritable mélodie musicale. Cet avantage elle ne le doit pas uniquement au choix heureux des expressions et au rythme qui y domine. L'auteur, par un habile artifice, a commencé chacune de ses stances par des rimes masculines; ce qui amène au troisième et au sixième vers une rime féminine. De cette disposition résulte une certaine monotonie, qui, dans l'espèce, est une séduction, de plus, loin d'être un défaut. C'est, en quelque sorte, de la couleur locale.

Vous allez être à même de le reconnaître de nouveau dans un instant.

Puisqu'il faut que la critique ait aussi sa part, (si elle n'avait pas le droit d'élever la voix, vos éloges perdraient de leur prix), nous rappellerons que vous avez noté, en divers endroits, des indices d'un travail précipité, des syllepses un peu fortes. L'idée ne se dégage pas toujours nettement de l'expression. En résumé, ce sont là des imperfections légères qu'il sera facile à l'auteur de faire disparaître sans nuire en aucune façon à l'économie de son gracieux petit poëme. Mais ce qui est surtout à l'abri de tout reproche, c'est la conclusion aussi philosophique que bien amenée. L'effet produit est d'autant plus grand qu'il ne parait nullement cherché.

L'auteur de la pièce (elle est intitulée *Caritas*), à laquelle, après de mûres délibérations, vous vous êtes décidés à accorder le premier rang, tant à cause de l'importance du sujet que par la manière dont il l'a compris et traité, n'est pas partout égal à lui-même, car la fin de son poème en stances de six vers, comme le précèdent, est supérieure au commencement.

Digitized by Google

C'est ce motif surtout qui vous a déterminé à ne lui décerner qu'une palme intermédiaire entre la deuxième et la première. Celle-ci lui eut appartenu s'il eut eu le temps de revoir son travail. Car elles sont bien légères les taches que votre impartialité vous imposait l'obligation de chercher et de signaler.

Le début de l'auteur atteste la richesse de son imagination. Il suppose qu'un penseur sur lequel la tombe s'est fermée depuis dix-huit siècles, renaît à la vie et vient constater qu'il est enfin réalisé ce *rêve politique poursuivi tant de fois par la sagesse antique* : éteindre la misère et la mendicité. Le fantôme qui a de l'érudition, nous apprend ce qu'avaient imaginé les anciens pour vivre en paix avec ces fléaux se sentant impuissants à les faire disparaître. Après avoir prouvé que l'amélioration dans le sort des pauvres, est due à la charité chrétienne et rappelé brièvement la part que prennent les sœurs de charité à cette œuvre si éminemment humaine, le penseur satisfait regagne sa couche de pierre. L'auteur alors, prend la parole en son propre nom, passe en revue les merveilles accomplies par le génie de l'homme et après cette digression, il entre dans le cœur de son sujet. Ici tombent les épines de notre tâche. Nous n'avons plus que des éloges à accorder à un vrai poète, des éloges que nous résumerons en disant qu'il a su être constamment à la hauteur de l'admirable sujet qu'il avait choisi : pensées nobles, souvent profondes, images heureuses, sentiment vrai, émotion communicative, mélodie du langage, tout s'y trouve à un degré suffisant pour provoquer et soutenir l'attention. Impossible de

Digitized by Google

tracer un panégyrique plus complet de ces anges terrestres dont l'abnégation sublime a arraché à Voltaire lui-même le témoignage d'une admiration enthousiaste. Plusieurs fois vous avez interrompu la lecture de cette partie du poème par vos acclamations. Elles vont se renouveler dans cette enceinte, nous n'en doutons pas, ces manifestations si douces au cœur du poète et de l'artiste, la plus précieuse récompense de leurs travaux.

J.-Paul FABER (LEFEBVRE),

Secrétaire-général de la Société d'Émulation.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉTÉ DANS LES BOIS

Par M. Ernest DUPRÉ

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE MARSEILLE

PIÈCE QUI A OBTENU UNE MÉDAILLE D'ARGENT

Voulez-vous comprendre la nature, cherchez-y Dieu.

Amis, vous souvient-il des beaux jours du printemps,
De ces résaux de brume autour des bois flottants,
Et de ces fraiches matinées,
Où le soleil levant, sur les vastes sommets,
De ses pâles rayons inondait les forêts,
Au souffle des vents inclinées ?

Dans les bois, tout chantait d'allégresse et d'amour ;
Les oiseaux babillards gazouillaient tout le jour
Autour de leurs jeunes couvées ;
Les insectes allés bourdonnaient à l'envi ;
Le buisson d'aubépine étalait tout ravi
Ses fleurs en avril retrouvées.

Digitized by Google

Le gai printemps n'est plus : morne au front bleu des cieux
Le soleil étouffant embrase de ses feux
La campagne au loin immobile,
Mais on respire encore à l'abri des forêts ;
Allons au fond des bois chercher l'ombre et le frais,
Et les doux sommeils de Virgile !

Bois sombres, ouvrez-nous vos toits hospitaliers ;
Laissez-nous secouer sur l'herbe des sentiers
Nos pieds blanchis par la poussière.
Laissez-nous reposer dans votre obscur séjour
Nos membres épuisés par la chaleur du jour,
Nos yeux éblouis de lumière !

Vous seuls avez toujours des abris enchanteurs !
Les soleils de l'été n'ont point brûlé vos fleurs,
Où l'insecte se pose encore ;
Votre moelleux tapis de mousse et de gazon
Sourit encore aux yeux, comme dans la saison
Où le papillon vient d'éclore.

Vos marronniers épais sont toujours aussi verts ;
Mais au loin tout se tait, et dans les nids déserts
Pas une chanson ne s'éveille.
Le feuillage est muet ; les vents ne parlent plus ;
L'oiseau même est sans voix : dans vos bosquets touffus
Tout vit encor, mais tout sommeille.

Nul cri des hauts sapins n'appelle les échos,
Nul souffle sur leur tige, en ce morne repos,
Ne berce les fleurs empourprées ;
Nul bruit ne vient frapper, de la terre ou des cieux,
Les airs, que trouble seul le vol silencieux
Des libellules diaprées.

Digitized by Google

Pourtant, que ce silence a de charmes secrets !
Et qu'ils sont éloquents, ces asiles muets
Des ténèbres et du mystère !
On dirait que les vents, les oiseaux et les fleurs
Se taisent pour laisser parler au fond des cœurs
La voix de Dieu, grave et sévère !

O Dieu partout présent ! Est-il dans nos cités,
Est-il des lieux choisis, du peuple respectés
Qui soient plus remplis de ta gloire ?
Et quand les vents d'orage, en ces feuillages verts,
De leur mâle harmonie épouvantent les airs,
Quel plus bel hymne à ta mémoire ?...

Tout dit alors ton nom, tout chante ta grandeur ;
Soit qu'un souffle léger passe sur l'humble fleur
Ou dans le chêne centenaire ;
Soit que chassant au loin les oiseaux effarés
L'écho des bois renvoie aux échos éplorés
Le sauvage accent du tonnerre !

Non, les temples de pierre en leur froide beauté
N'ont pas tant de terreur et tant de majesté
Que ces noirs arceaux de verdure !
Bien loin la nef gothique où la foule à genoux
Pour prier suit la foule !... Amis, recueillons-nous
Dans le temple de la nature.

. . . . . .

Mais il est d'autres lieux, dans nos taillis aimés,
Où l'air est moins pesant, les vents moins embaumés,
Où la fauvette toujours chante.

Digitized by Google

Suivez-moi, j'en sais un tout parfumé de fleurs :
Une source y jaillit, un saule tout en pleurs
Se baigne dans l'eau transparente.

Venez voir comme l'onde en son miroir tremblant
Sur les cailloux polis réfléchit en fuyant
Insecte, rayon ou nuage.
Là, nous ne craindrons pas les regards importuns ;
L'églantier pour nous seuls y mêle ses parfums
Aux parfums du fraisier sauvage ?

C'est là qu'il faut courir ! c'est là qu'on trouve, amis,
Nonchalamment couchés sur les gazons fleuris,
Où l'amoureux printemps s'oublie,
Les charmants entretiens, le facile repos,
Que rend plus doux encor le doux babil des eaux,
Et la muette rêverie !

Dans ces lieux enchanteurs nous attendrons la nuit,
Pour admirer ensemble, à l'heure où le jour fuit,
Perdus dans les longues allées,
La verdure plus douce et les zéphirs plus frais,
Et plus touchante encor la beauté des forêts,
De silence et d'ombre voilées !

Été, molle saison ! tes matins sont joyeux ;
Tes jours sont aussi purs que l'éclat pur des cieux,
Tes soirs pleins d'un chaste mystère ;
Le repos de tes nuits est un repos fécond,
Où s'accomplit en paix dans le calme profond
L'hymen du ciel et de la terre !

Digitized by Google

Ne reviendrons-nous pas, amis, une autre fois,
Errer encore ensemble à l'ombre des grands bois,
Dans les jours que l'été nous donne ?
Mais qu'entends-je ? une feuille a crié sous mes pas,
Une feuille jaunie... Ah ! n'y songiez-vous pas,
Mes amis ? demain, c'est l'automne !

Digitized by Google

Digitized by Google

CARITAS

Par M. Jules ALLEVARRÈS.

PIÈCE QUI A OBTENU UNE MÉDAILLE DE VERMEIL.

Dilige proximum tuum sicut te ipsum

(Matth. XXII, 39).

I.

Le penseur d'autrefois qui, du fond de sa bière,
Des siècles disparus secouant la poussière,
Au milieu d'entre nous tout-à-coup surgirait,
Ebloui par l'aspect de l'immense merveille,
Vainement chercherait les traces de la veille. .
Et son livide front encore pâlirait.

Et courbé sous le poids d'étonnements sans nombre,
L'étrange visiteur promènerait son ombre
A travers les splendeurs dont le génie humain
Vient de réaliser l'éclatante promesse;
A travers les progrès dont l'humaine sagesse
Pour la postérité jalonne son chemin.

Digitized by Google

Sans doute, en contemplant les modernes prodiges,
Il pourrait, évoquant les antiques vestiges,
Suivre de nos progrès la marche pas à pas;
Car les anciens aussi possédaient des merveilles
Dont le récit étonne encore nos oreilles,
Secrets que leurs neveux ne retrouvèrent pas.

Mais il est un progrès plus saint, dont sa mémoire
Rechercherait en vain les traces dans l'histoire...
C'est l'égoïsme humain faisant place à l'amour;
C'est la paix succédant à la guerre cruelle,
Les hommes s'étreignant d'une main fraternelle;
L'égalité régnant au terrestre séjour.

Le penseur un instant douterait de lui-même
En voyant résolu cet éternel problème
Que chercha si longtemps la grande humanité,
En voyant accompli ce rêve politique
Poursuivi tant de fois par la sagesse antique :
« Eteindre la misère et la mendicité. »

Sous l'effort menaçant des besoins populaires,
Au temps où les Romains parlaient de lois agraires,
Il fallait conjurer de périlleux hasards;
Et parfois, pour calmer les publiques détresses,
Le pouvoir dut couvrir de subites largesses
La Rome des consuls ou celle des Césars...

En prodiguant les blés tirés de la Sicile
Aux nombreux indigents de l'opulente ville,
Les grands ne consultaient que leur sécurité;
Et le riche patron qui, sous son vestibule,
Aux clients malheureux délivrait la sportule,
Consultait son orgueil et non la charité...

Digitized by Google

Mais, sans suivre aujourd'hui ces stériles exemples,
A la sainte pitié l'homme construit des temples;
Pour abriter le pauvre il bâtit des palais
Où l'indigent malade a, double providence,
Pour médecins du corps, les rois de la science,
Et pour consolateurs les sœurs, anges de paix...

Les sœurs, que l'on retrouve encor dans ces asiles
Où l'infirme vieillard finit des jours tranquilles ;
A la crèche, où grandit l'enfant abandonné ;
A l'ouvroir, où leur cœur instruit l'adolescence;
Dans les tièdes villas où la convalescence
Attend le travailleur de soins environné !...

Oh ! qui donc sur la terre institua ces choses ?
Quel est le créateur de ces métamorphoses ?
Honneur au sage ! Il a conquis le premier rang !
— Et, tout en regagnant sa couche tumulaire,
Plein d'admiration, le spectre séculaire,
Le penseur d'autrefois s'écrirait : « L'homme est grand ! »

II.

L'homme!. ah! cherchez plus haut!—Ouvrier grandiose,
L'homme est puissant et fort; il entreprend, il ose :
Avec sa volonté qu'il tient des cieux cléments,
Pour son service il peut dompter les éléments :
Connaissant tout le prix du temps *qui sitôt passe* (1)
Il fait de la vapeur un coursier pour l'espace,
Coursier prodigieux, dont la rapidité,
Au lieu d'une personne emporte une cité !

(1) V. Hugo.

Digitized by Google

C'est lui qui du soleil a fait un peintre habile ;
Lui, qui, jetant un fil de l'une à l'autre ville,
Comme un trait d'union, sur ce chemin léger
Lance l'éclair captif, rapide messager,
Auquel il ne faudra bientôt que deux secondes
Pour faire converser ensemble les deux mondes ;
C'est lui qui, pour donner au jour un complément
(Comme s'il eût trouvé le mot du firmament)
Invente un gaz léger, inépuisable veine,
En extrayant de l'eau l'élément hydrogène,
Et le faisant jaillir de cent mille appareils,
Peut faire au sein des nuits éclater des soleils !
—Oui, c'est l'homme; on dirait qu'il voit Dieu face à face :
Il supprime la peine, et le temps, et l'espace...
Ne pouvant supprimer la mort, cet inventeur
Avec un peu d'éther supprime la douleur ! !

. . . . . .

Mais ce qu'il n'eût jamais découvert de lui-même,
C'est la fraternité, sainte loi, loi suprême !
Non, non ; cherchez plus haut ! non, l'égoïsme humain
N'aurait jamais posé lui-même, de sa main,
Sur cette terre où tout s'évalue et se pèse,
De l'abnégation la sublime antithèse,
Si le Christ, fils d'un Dieu, venant mourir pour nous,
N'eût dit ces simples mots : « Mes frères, aimez-vous ! »

III.

L'immense cri d'amour fit tressaillir le monde !...
Mais des vieux errements la trace était profonde ;
Et le mal reprenant un jour son point d'appui,
Le Christ, qui protégeait son terrestre royaume,
Choisit pour le sauver Vincent, né sous le chaume,
Et pauvre, comme lui.

Digitized by Google

Quand le nouvel apôtre apparut sur la terre,
L'Eglise n'était plus cette *nef solitaire*
Que poussait vers le port le vent pur de la Foi...
C'était l'heure funeste où les apostasies
Sur l'Océan chrétien soufflaient les hérésies,
L'heure du doute et de l'effroi...

Le mystique vaisseau, battu par les orages,
Semblait n'attendre plus qu'un de ces grands naufrages
Que Dieu, dans notre histoire, a quelquefois permis...
Mais Dieu ne pouvait point assimiler l'Eglise
Aux choses d'ici-bas : Dieu toujours réalise
Tout ce qu'il a promis.

Charité, Charité ! Quand la tempête gronde,
Tu parais, et soudain l'obscurité profonde
Se dissipe aux clartés de ton divin flambeau :
Tu parles, et ta voix, doux et puissant génie,
Fait de nouveau surgir, triomphante et bénie,
La Foi, déployant son drapeau !

— Pour conquérir encor le monde, et le soumettre,
Le Bienheureux Vincent, comme son divin maître,
Suivit la même loi d'amour et de douceur,
Et sa vie, au milieu des luttes occupée,
Fut une glorieuse et splendide épopée...
Vincent sortit vainqueur !

Mais au sein de Dieu même il puisa sa tendresse,
Le jour où, pour guérir le pauvre en sa détresse,
Après de longs efforts jusque-là superflus,

Digitized by Google

Découvrant tout-à-coup le moyen salutaire,
Il appela la femme à remplir sur la terre
Un grand sacerdoce de plus (1).

IV.

Au cœur de nos cités, il est de saintes filles
Qui, pour servir le pauvre, ont quitté leurs familles.
Providences du faible et du déshérité,
Les petits orphelins les appellent ma mère ;
L'homme leur dit ma sœur; elles disent mon frère...
Ce sont les sœurs de charité.

Quand vous verrez passer ces humbles créatures
Si pleines de vertus, si simples et si pures,
Chastes anges du ciel qu'on croirait parmi nous
Venus pour nous aimer, en exil volontaire,
Oh ! qui que vous soyez, petits, grands de la terre,
Sur leur passage inclinez-vous !

Vous les verrez souvent; leur pieux ministère
Ne leur a point prescrit les murs du monastère,
Le cloître, saint refuge, abri des cœurs blessés...
Aux douleurs d'ici-bas elles mêlent leur vie ;
Elles vont vers tous ceux dont l'appel les convie,
Vers les souffrants, les délaissés ;

Partout où le malheur établit son repaire,
Où la femme sanglote, où l'homme désespère,
Dans chacun des réduits de notre enfer humain,
Le cachot, la mansarde, insalubre demeure,
Partout où l'on gémit, où l'on souffre, où l'on pleure,
Où l'on a froid, où l'on a faim !

(1) Eug. d'Aix.

Digitized by Google

Elles vont ..— Rien ne peut attiédir leur courage ;
Dans la pieuse ardeur de leur sublime ouvrage,
Elles savent braver le dégoût et l'horreur,
La guerre, les fléaux ; la mort même, ô prodige !
Semble avoir dépouillé pour elles son vertige ;
Elles l'approchent sans terreur !

Au berceau de l'enfant, au chevet du malade,
Leur main calme et guérit, et leur voix persuade.
Sur le chemin que l'homme ici doit parcourir,
Anges gardiens du pauvre, elles semblent le suivre,
Enseignant à la fois à l'enfance à bien vivre,
A la vieillesse à bien mourir.

D'une constante ardeur leur âme est transportée
C'est en vain que, pareil à l'antique Protée,
Le mal change sa forme et déguise ses traits ;
Il a beau se glisser fugitif et mobile,
La sœur de charité plus forte et plus habile,
Le poursuit jusqu'en ses retraits.

Partout elle l'atteint... Ténèbres dans l'enfance ;
Détresse chez le pauvre; à l'hôpital, souffrance ;
Blessure dans les camps, crime dans la prison ;
Esclavage en Afrique; au désert barbarie...
A chacun de ces coups que le monstre varie,
Elle apporte la guérison.

Au fond des cœurs troublés sa charité pénètre ;
Elle y verse la paix, la joie et le bien-être;
Elle y verse l'amour, ce baume tout-puissant ;
Comme Notre-Seigneur, par ce divin dictame,
Elle guérit le corps en purifiant l'âme,
Et convertit en guérissant.

Digitized by Google

. . . . . .

C'est pour ce saint labeur, pour cette rude tâche,
Pour veiller sur le pauvre et l'aimer sans relâche,
Que la modeste sœur qui passe devant nous,
A l'appel de la Foi qui combat et qui prie,
Quitta son doux foyer et sa chère patrie...
Sur son passage inclinez-vous !

V.

Qui porta vers ce dur office,
Qui porta vers le sacrifice
La fille de la charité?
Ce n'est point la vaine espérance
D'une terrestre récompense ;
Car, en soulageant la souffrance,
Elle a fait vœu de pauvreté.

Souvent elle est jeune, elle est belle,
Quand la voix de son cœur l'appelle
Au milieu du deuil et des pleurs ;
Et pour elle, au lieu de tristesses,
Le monde aurait eu des caresses,
Des sourires et des tendresses,
Comme le printemps a des fleurs.

Poursuit-elle un but illusoire
De reconnaissance ou de gloire?...
— Elle a fait vœu d'humilité...
Et d'ailleurs, hélas ! d'habitude
Son amour, sa sollicitude
Ne recueillent qu'ingratitude
Du pauvre par elle abrité !

Digitized by Google

Oh ! sœur aimante, sœur bénie,
Non, votre tendresse infinie
Parmi les humains n'attend pas
La récompense ou le salaire
Qu'on donne aux choses de la terre...
Le Maître auquel vous voulez plaire
N'a pas son royaume ici-bas.

Pour calmer la douleur amère,
Vous avez le cœur de la mère,
Vous en avez la douce voix :
Vous savez aimer comme elle aime,
Sans retour, d'un amour suprême,
O chaste sœur, auguste emblême,
Vierge et mère tout à la fois !

Au milieu des pleurs de la vie,
Loin des plaisirs que l'on envie,
Vous passez, le front radieux ;
Humble vertu que rien n'altère,
Oh ! votre amour est un mystère,
Dont les effets sont sur la terre,
Mais dont le mot est dans les cieux !

VI.

Et depuis deux cents ans, régénérant le monde,
L'œuvre sainte accomplit sa mission féconde ;
Une abstraite vertu se fait réalité :
Et la sœur, unissant dans l'ardeur qui l'enflamme,
La pureté de l'ange et le cœur de la femme,
La sœur n'est plus la femme, elle est la Charité.

Digitized by Google

Elle est le dévoûment, la bonté, le courage...
Il n'est pas de lointain ou périlleux voyage
Qui suspende l'essor de son zèle pieux...
En sauvant de la mort l'idolâtre infidèle,
Elle lui parle aussi de la *bonne nouvelle,*
Et soudain l'infidèle abjure ses faux dieux.

Quand nos héros s'en vont aux hasards de la guerre,
On la voit s'enrôler, sublime volontaire !
Ils vont pour égorger, elle va pour guérir.
La lutte, à son aspect, semble être moins cruelle,
Et le soldat y trouve une force nouvelle
En apprenant qu'il peut chrétiennement mourir.

Aux champs de l'Italie, aux rives de Crimée,
N'a-t-elle point suivi les pas de notre armée,
Et, doublement vaillante, enfin n'a-t-elle pas,
Par de mâles vertus se haussant à nos tailles,
Bruni son chaste front au soleil des batailles,
Entre ces deux fléaux : la peste et les combats ?

Que de fois cependant elle reçut l'injure,
Tandis qu'elle pansait la mortelle blessure
De quelque vieux guerrier aigri par les douleurs !
Mais l'angélique sœur, dans sa mansuétude,
Ne s'inquiétait pas d'un peu d'ingratitude ;
Sur le sort de son frère elle versait des pleurs.

Elle l'encourageait d'une voix attendrie,
En lui montrant du doigt la céleste patrie...
Et le rude soldat, vaincu par la douceur,
Pour la première fois sentait avec surprise
Une larme rouler sur sa moustache grise...
— La grâce avait touché l'âme de ce pécheur !

Digitized by Google

Si le riche, entraîné par ce fécond exemple,
De sa fortune au pauvre offre une part plus ample,
Et si, prodiguant l'or, sa généreuse main
Sème plus largement pour la moisson future,
C'est souvent à la voix de cette sœur obscure
Que la bonté de Dieu place sur son chemin.

Oui, la vertu cachée a droit à notre hommage !
Ainsi, quand nous voyons un arbre au riche ombrage
Après le triste hiver étaler ses splendeurs,
Tandis que sa beauté sur le ciel se dessine,
Nous pensons au travail secret de la racine
Qui lui porte sa sève et fait jaillir ses fleurs.

De même, lorsque après le deuil et la souffrance,
Nous voyons parmi nous, dans la sainte espérance,
Dans l'amour, dans la foi, grandir l'humanité,
Oh ! songeons à la sœur humble, modeste et pure !
L'arbre c'est le progrès : et la racine obscure,
C'est la sœur de la Charité !

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MINIATURES

DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE CAMBRAI

Avec Catalogue des Volumes à Vignettes

et un Album de dix-huit Planches in-4°.

(au trait fac-simile)

TEXTE ET PLANCHES

PAR A. DURIEUX.

Nous avons étudié pendant plusieurs années, sous le rapport artistique, les Miniatures des Manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai, si riche en ce genre d'ouvrages; pour conserver de toutes ces œuvres un souvenir plus durable que celui qu'en eût gardé notre seule mémoire, nous avons calqué bon nombre de ces peintures, choisissant parmi les plus remarquables, à quelque titre que ce soit, et notant en même temps les réflexions et les observations qu'elles nous suggéraient.

Digitized by Google

Notre travail terminé, nous avons cru qu'il pourrait peut-être offrir quelqu'intérêt ou être de quelqu'utilité à d'autres qu'à nous ; et si nous avons hésité longtemps à le communiquer, c'est que nous ne nous en dissimulons ni les imperfections, ni les lacunes. Tel qu'il est, cependant, nous avons pensé qu'il pourrait peut-être aussi devenir un jour le motif d'une œuvre plus savante et plus complète, en éveillant, sur le sujet qu'il traite, l'attention de personnes plus érudites et plus compétentes que nous ne le sommes. En supposant que semblable chose fut faite pour chaque dépôt du genre de celui dont nous nous sommes occupé, ces divers travaux, s'ils étaient réunis, formeraient un tout, vaste catalogue des arts du Dessin et de la Miniature des Manuscrits pendant le moyen-âge, et contribueraient à faire mieux connaître des monuments précieux et intéressants.

Ce recueil servirait, de plus, comme d'introduction à l'histoire de la grande peinture, en France, avec laquelle la miniature a de nombreuses affinités avant l'emploi de l'huile dans les couleurs, alors que les procédés d'exécution, dimensions gardées, sont encore presque les mêmes de part et d'autre.

Enfin, l'artiste trouverait, dans ces études diverses, et dans les reproductions fac-simile (qu'on y joindrait) des œuvres qui nous occupent, des renseignements précis, des guides sûrs pour la partie archéologique de ses travaux.

Disons-le pourtant : ce qui, plus encore que toute autre raison, nous a déterminé à publier ces modestes pages, c'est que nous avions à cœur de prouver, selon

Digitized by Google

nos faibles moyens, que notre chère cité renferme aussi bien des trésors, ignorés pour la plupart, il est vrai, et que pour les faire sortir de l'obscurité dans laquelle semble devoir les reléguer longtemps cette ignorance où l'on est généralement de leur existence, il suffirait d'un peu de courage de la part des uns, d'un peu de bienveillance de la part des autres.

Nous aurions pu rendre facilement notre album beaucoup plus volumineux ; mais, afin d'en varier le plus possible la composition, nous avons dû faire un choix parmi nos nombreux dessins. En les reproduisant, nous nous sommes constamment rappelé ces paroles d'un traducteur de Sophocle :

« ..... Il est une tentation fréquente à laquelle le « traducteur est forcé de résister : c'est d'adoucir quel- « ques nuances trop heurtées, d'atténuer la brutalité de « certains sentiments qui choquent nos habitudes, nos « idées modernes, il doit se tenir en garde contre ce « penchant, sous peine de substituer une image de « convention à une image fidèle, il n'est pas chargé de « corriger son auteur, de le rendre irréprochable, ni de « le travestir à la mode changeante des convenances « locales. » (*)

Ce qui est vrai pour les productions littéraires, ne l'est pas moins pour les œuvres d'art, et c'est aussi afin de rendre plus fidèlement nos miniatures que nous les avons calquées purement et simplement telles qu'elles sont. Nous pouvons donc garantir l'entière exactitude des traits *fac-simile* que nous reproduisons.

(*) Tragédies de sophocle, traduites du grec, par M. Artaud, inspecteur général des études. — Edition Charpentier 1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Aperçu historique. — Production et destruction des Manuscrits en général et des Manuscrits à Miniatures en particulier.

Cambrai possède près de 1200 manuscrits (1) dans lesquels, par un hasard des plus heureux pour l'étude de l'art de l'imagerie, se trouvent représentées toutes les époques depuis le IXe siècle jusqu'au XIXe. Mais, si elles n'offrent pas toutes un chiffre semblable, cela tient évidemment à deux espèces de causes : celles d'une production inégale et irrégulière, celles de destruction. On voudra bien nous permettre d'essayer ici un rapide exposé des unes et des autres; ce ne sera point, d'ailleurs, sortir de notre sujet, la rareté des miniatures n'est-elle pas, dans une certaine proportion, la conséquence naturelle de la rareté des livres qui les renferment? Les deux n'ont souvent qu'une seule et même histoire. (2)

Il existe des manuscrits antérieurs au VIIe siècle, (3) mais les plus anciens d'entre ceux que nous possédons

Digitized by Google

ne remontent pas, selon le catalogue de M. Le Glay, au-delà de cette époque, encore le nombre en est-il excessivement restreint. (4) En effet, ce qui préoccupe le plus un peuple ou, si l'on veut, une société qui commence, c'est l'établissement de sa force physique sur une base solide, c'est la fondation de son gouvernement. D'abord exclusivement jalouse de se maintenir sur le terrain qu'elle à choisi pour élever ses villes et de faire respecter sa liberté par ses voisins souvent ses ennemis, le reste n'est rien encore pour elle, et la culture de l'esprit regardée alors comme inutile ou du moins comme superflue, est nulle ou presque nulle. Ne peut on pas expliquer ainsi, comment les monuments de l'intelligence, les livres en un mot ont dû manquer à ces époques d'enfantement où ils n'étaient pas nécessaires?

Telle fut aussi la France dans ses premiers temps d'existence, et en proie de plus à la guerre civile ou à des agitations intestines jusques et aussi pendant ce même VIIe siècle. Si maintenant, à l'ignorance, cette cause principale sinon unique du petit nombre des premiers manuscrits, nous joignons le temps, l'humidité, les vers, leurs ennemis ordinaires et sans cesse croissants et les périls accidentels qu'ils ont eus à braver pour arriver jusqu'à nous, on comprendra sans peine leur rareté actuelle.

Au siècle suivant ont lieu dans l'empire d'Orient, les persécutions des iconoclastes brûlant et détruisant tout ce qui reproduit l'image de Dieu ou des saints (5) et presque tous les manuscrits d'alors sont ou étaient dans

Digitized by Google

ce cas, comme on le verra plus loin. Si ces événements n'exercèrent point en Occident leur action destructive, une chose incontestable, cependant, c'est la grande influence qu'ils eurent partout sur l'art et en particulier sur celui de notre patrie, nous en aurons la preuve dans la partie artistique de ces notes, lorsqu'il sera question de l'origine de l'art carolingien.

Bientôt, Charlemagne en même temps qu'il soumet à ses lois son vaste empire, songe à mettre en honneur dans ses états les travaux de l'intelligence et du génie, sans lesquels il n'y a pas de grandeur complète. Le futur empereur d'Occident, protecteur des lettres, des sciences, des arts, s'entoure de savants et d'artistes, crée des écoles, fonde des bibliothèques, c'est dire assez que le nombre des manuscrits s'accroît sous son règne.

Mais, cette ère florissante ne devait guère durer plus que la vie du fils de Pépin, et Charlemagne semble l'entraîner avec lui dans la tombe. Après la mort de Charles-le-Chauve, vers la fin du IXe siècle et pendant le Xe presqu'entier, l'occident se trouve plongé de nouveau dans la barbarie et dans l'ignorance. Une longue suite de misères et de malheurs, les invasions étrangères, les guerres intestines, occupent toute l'attention et toutes les forces de l'État et remettent de nouveau en souffrance le progrès intellectuel. Les couvents, les abbayes, dépositaires presque exclusifs des œuvres de la science ou de l'esprit, sont pillés, brûlés, saccagés par les barbares Normands et Hongrois, et voient s'anéantir une grande partie de leurs richesses en ce genre. Un

Digitized by Google

découragement profond vint s'emparer alors de tous. Le monde, croyait-on, par une fausse interprétation du vingtième chapitre de l'Apocalypse, devait finir avec l'an mil; on ne songeait plus qu'au jugement dernier.

Mais à peine l'époque fatale est-elle dépassée que la crainte cessant, une nouvelle ardeur vient tout ranimer comme pour combler, si cela peut se dire, les vides laissés dans l'art et dans les lettres par les jours néfastes que l'on venait de traverser. Malgré des années désastreuses encore, malgré les croisades enlevant à l'État hommes et argent, cette ardeur se maintient pendant les XIe et XIIe siècles. Alors, sous la bienfaisante impulsion donnée par Saint Bruno et après lui par Saint Bernard, les moines s'occupent en grand nombre des travaux du manuscripteur et du miniaturiste (6) ; une littérature toute profane nait en même temps, avec les chroniques et les romans de chevalerie qui se multiplieront jusqu'au XVIe siècle. Ces divers progrès annoncent, en même temps aussi qu'ils le préparent, le XIIIe siècle qui va bientôt briller d'un vif éclat tout à la fois artistique et littéraire. « Le génie de Saint Bernard et celui de Saint Louis revivifient l'Europe » (7).

Parmi de nombreuses institutions, l'université est constituée, (1200-1215), la Sorbonne est fondée (1252) (8); comme les monuments, les manuscrits se multiplient. Les calligraphes et les miniaturistes, protégés et encouragés par Louis IX, portent, sous son règne, à un haut degré de perfection, l'art qu'ils professent.

Au XIVe siècle, malgré nos revers successifs et toutes les misères du temps, les bibliothèques se mul-

Digitized by Google

tiplient, principalement sous Charles V, qui aimait la science et les savants. Chroniques, romans de chevalerie, livres de chasse, traités d'histoire naturelle plus ou moins fantastiques, traités de morale, auxquels il faut joindre les poésies enfantées par le siècle précédent, vont croissant en nombre chaque jour, sans préjudice des livres religieux, et les écrits de l'antiquité commencent à sortir de l'oubli où en général ils étaient plongés depuis des siècles.

En Flandre, peut-être plus encore qu'en France, cette progression continue pendant tout le XVe siècle qui voit se produire les historiens proprement dits, tandis que les traductions des auteurs latins préparent la réforme du langage qui va bientôt devenir une langue (9). Comme si tout devait concourir dès-lors à rendre plus remarquable et plus glorieuse l'ère nouvelle qui s'ouvre, tandis que Christophe Colomb découvre un monde, les Guttemberg et les Laurent Coster ajoutent une révolution de plus à toutes celles qui doivent agiter le XVIe siècle, et leur invention va aider puissamment à la transformation complète que subit alors le monde civilisé.

Si l'on songe à l'énorme quantité d'ouvrages manuscrits qui surgissent encore de toutes parts, eu égard surtout au mode d'exécution, on est amené à se demander si l'imprimerie pouvait faire autrement que de naître alors et si ce besoin de production et de reproduction n'aurait point dû suffire à en faire pressentir la prochaine découverte (10).

Digitized by Google

Mais, cette nouvelle manière de transmettre la pensée, et qui va répandre sur le monde des torrents de vérité en même temps que bien des erreurs, ce nouveau moyen de multiplication, si prompt et si merveilleux qu'il soit, ne peut suffire à satisfaire la fièvre de savoir et de curiosité qui s'est emparée de tous à cette époque. Le nombre des manuscrits est encore grand pendant presque tout le XVIe siècle, jusqu'au jour où l'imprimerie, marchant plus sûrement, vient faire aux calligraphes une concurrence sérieuse par sa célérité aussi bien que par son bon marché relatif. Le nombre des livres écrits décroît alors rapidement et les ouvrages de cette nature qu'on rencontre chez nous après le XVIe siècle, à part quelques mémoires, n'offrent plus en général qu'un intérêt très-restreint, la presse faisant connaître, en les multipliant, ceux qui renferment un mérite quelconque.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les nobiliaires et les armoriaux constituent presque seuls nos œuvres manuscrites.

Faisons maintenant un pas en arrière : alors que l'histoire des livres écrits est déjà confondue avec celle des livres imprimés, pendant ce XVIe siècle, si fécond en révolutions de toutes sortes, de nouveaux iconoclastes, les sectaires de la Réforme, renouvellent, non seulement contre les manuscrits religieux, mais aussi à l'égard des imprimés du même genre, l'œuvre de destruction de leurs devanciers. Sous le nom de Gueux (11) ils ravagent la Flandre, et vont porter au delà même de ses frontières, le pillage et l'incendie (12). Plus tard encore, presque de nos jours, les fanatiques de 1792

Digitized by Google

viennent frapper chez nous, les œuvres qui nous occupent, de l'un des coups les plus terribles que ces dernières aient jamais eu a supporter. Les prêtres et les nobles proscrits, tout ce qui appartient ou qui touche à ces deux ordres de la vieille société, tout ce qui les rappelle enfin est anéanti. Les riches bibliothèques des divers établissements religieux, si nombreux à cette époque, sont pillées, volées, dévastées et le contenu en est brûlé sur les places publiques (13). Dans le nord, pour compléter ces actes de stupide vandalisme, on va plus loin encore, la guerre étendait alors sur notre patrie son sanglant étendard, ceux d'entre les manuscrits ou autres ouvrages à l'index qui, pour une cause quelconque, avaient échappé à la fureur populaire, sont convertis à leur tour en moyen de destruction. Avec le papier des uns on fait des cartouches pour les fusils de nos soldats ; le parchemin des autres sert à confectionner des gargousses pour nos canons. Un nombre considérable d'œuvres périssent ainsi. (14) Et pourtant, le chiffre élevé de celles qu'on à pu recueillir quand le calme se rétablit en France, tristes épaves déposées aujourd'hui pour la plupart dans nos bibliothèques publiques ou disséminées en plus petite quantité dans les collections particulières, ce chiffre élevé, disons-nous, ne prouve-t-il pas mieux que tous les récits historiques, combien le nombre en devait être grand au moyen âge. (15)

Ce que nous venons de dire des causes de production et de destruction des manuscrits en général, peut s'appliquer aussi en particulier aux miniatures. Si les

Digitized by Google

sciences et les lettres sont peu cultivées aux premiers siècles, l'art doit l'être encore moins, aussi les enluminures et les dessins sont ils inconnus en France avant Charlemagne. (16) Avant lui, en Orient, les iconoclastes ont dû naturellement aussi être plus funestes aux manuscrits historiés qu'à ceux qui ne l'étaient pas, ces derniers n'ont-ils pas pu échapper plus facilement à la masse des *briseurs d'images*, masse sans doute ignorante ainsi que cela se voit dans toutes les révolutions politiques ou religieuses.

Ce n'est qu'à partir du IXe siècle, que les manuscrits que renferme notre Bibliothèque commencent à être accompagnés de figures, (nous comprenons sous ce titre les miniatures proprement dites, les lettres ornées, arabesques, etc., etc.), nous n'en voyons presque pas au Xe pendant lequel elles sont partout très-rares ; elles reparaissent au XIe et augmentent au XIIe. Nombreuses au XIIIe siècle, elles abondent au XIVe et au XVe, même si l'on en compare le chiffre avec celui des œuvres manuscrites, si grand à cette époque ; elles diminuent au XVIe et deviennent à peu près nulles, à part les figures héraldiques, au XVIIe et au XVIIIe. (17).

Outre les révolutionnaires de 1792, dont la fureur s'exerça aussi bien contre les textes que contre les vignettes, celles-ci eurent de plus d'autres ennemis. A l'époque où l'art du moyen-âge fut regardé comme tout à fait barbare et de nos jours encore, des gens pour qui la religion des souvenirs n'existe pas, séduits par la vivacité des couleurs ou par l'originalité du sujet qui leur tombait sous la main, sans respect pour ces

Digitized by Google

monuments élevés par leurs ancêtres, détachèrent, à l'aide d'un instrument tranchant, arrachèrent même dans leur brutale convoitise ou dans une pensée de lucre cupide, des peintures précieuses qu'on regrette de ne plus voir à la place qu'elles occupaient sur des pages uniques, dont le sens est par là souvent interrompu. Notre Bibliothèque renferme plusieurs ouvrages ainsi mutilés. (18) Enfin, pour rendre autant complète que possible cette brève énumération des causes de destruction des manuscrits à miniatures, disons encore que ceux-ci, plus fréquemment feuilletés à cause de l'attrait qu'ils offrent à tous les yeux, ont dû se détériorer bien plus facilement aussi dans les mains quelquefois peu soigneuses des curieux.

Digitized by Google

II.

Coup-d'œil sur l'origine de la Peinture des Manuscrits. — Miniatures religieuses.

Chez tous les peuples civilisés, la nécessité d'une religion n'est-elle pas de toutes les nécessités morales celle qui se fait sentir la première? C'est-elle aussi qui provoque l'établissement de la première littérature, la poésie et l'histoire, quand elles n'y sont pas mêlées, n'arrivent que plus tard. N'est-il pas naturel alors que les plus anciens manuscrits soient des manuscrits religieux. La science, en Occident, après la chute de Rome, s'abrita dans les cloîtres, tandis que les artistes suivaient Constantin transportant à Byzance le siège de l'Empire. C'est donc aux Grecs que l'on retrouve toujours à l'origine du beau, que nous devons l'art de la miniature. Les premiers artistes chrétiens avaient d'abord suivi le style de leurs maîtres naturels, les payens, jusqu'au moment où, sous l'influence de sa religion, l'art chrétien, se sentant assez fort pour être lui-même, créa des types nouveaux consacrés à la représentation du Christ, de la Vierge, des saints, etc., etc. Cette révolu-

Digitized by Google

tion artistique et toute pacifique donna naissance à une nouvelle manière de faire, ou si on aime mieux à une nouvelle école de peinture, nommée depuis byzantine, du lieu qui l'avait vue naître, école qui devait plus tard, en Italie, être le point de départ de toutes les autres.

Lors des persécutions des Iconolastes, (717-842) les artistes religieux proscrits ou menacés des plus cruels supplices, (19) refluèrent vers l'Occident, se refugiant à leur tour dans les cloîtres. (20) C'est de ces pieux asiles que Charlemagne les appela dans notre patrie où ils vinrent exercer leurs talents et faire des élèves. C'est aussi de cette époque que date en France la peinture des manuscrits (21).

Nos plus anciens ouvrages en ce genre, ont pour auteurs ou pour interprètes des moines qui sont tout à la fois nos premiers calligraphes et nos premiers miniaturistes. Pendant cette partie du moyen-âge où les sciences, les lettres et les arts, principalement celui qui nous occupe, sont l'attribut exclusif des monastères, les livres qui dominent le plus sont encore les livres religieux, décelant à chaque page leur pieuse origine. « A part les livres de chevalerie, dit M. Louandre, tout, jusqu'au XVIe siècle, se faisait par l'église et pour l'église. » (22) Les *librairies* religieuses, quoiqu'ouvertes à toutes les branches du savoir, devaient donc, avant tout et surtout, posséder des livres sacrés. De là, disproportion entre le nombre de ces derniers et celui des ouvrages profanes. Cette disproportion étonnera moins encore chez nous, si l'on veut bien se rappeler combien les couvents et les abbayes étaient

Digitized by Google

nombreux dans notre ville avant 1790 (23) et que c'est des bibliothèques de ces diverses institutions que depuis on a formé notre dépôt communal. (24) Ceci fait comprendre de plus chez nous aussi, l'abondance des miniatures de piété, lesquelles y sont en même temps, comme partout du reste, les plus remarquables sous le rapport de la perfection. (25).

Digitized by Google

III.

Etude de l'art de la Miniature dans nos Manuscrits, Figures et Ornements. — Invention, disposition, expression considérées en général.

On peut diviser les miniatures en deux parties distinctes : les figures et les ornements. Nous allons essayer d'étudier simultanément ces deux divisions en suivant, autant que nous le pourrons, pas à pas ou du moins le plus près possible, la marche de l'art dans les peintures et les dessins que renferment nos manuscrits. Prenant pour types, parmi ces derniers, ceux qui ont date certaine, nous avons groupé autour des miniatures de chacun d'eux toutes celles qui dans les autres volumes offrent, selon nous, avec les premières, des caractères plastiques d'une évidente similitude, tenant compte des divers cas ou il a été donné à des œuvres d'un même temps les apparences d'âges différents. Nous avons suivi le plus souvent, pour cette partie de notre travail, les indications chronologiques du savant catalogue de M. Le Glay (26).

Digitized by Google

En procédant comme nous venons de le dire, nous n'avons pu toujours faire coïncider exactement les divisions naturellement établies par le plus ou le moins de perfection dans l'exécution, ou le changement de style et de caractère, avec la division séculaire ordinairement suivie ; « les innovations ont été plus ou moins tardives, plus ou moins rapides, dirons-nous avec M. de Caumont, et l'on aurait tort de vouloir toujours régler le progrès variable de l'art sur la marche du temps. » (27) Nous continuerons notre étude jusques et y compris le XVIe siècle, après lequel la miniature change pour ainsi dire de milieu, et se trouve transportée presque complètement en dehors des manuscrits. Nous nous proposons d'indiquer ensuite, comme complément, les caractères les plus saillants des peintures de nos quelques volumes des XVIIe et XVIIIe siècles.

Considérés par rapport à l'invention, nos anciens manuscrits chrétiens, offrent peu matière à observation. Nos premiers miniaturistes travaillant en France sous la direction de leurs supérieurs ecclésiastiques, se bornent purement et simplement à retracer avec la plus grande naïveté les évènements racontés par les saintes écritures ou de pieuses légendes et à mettre en scène sans jamais s'écarter de la tradition, les récits qu'ils interprètent. Ils copient des types dont l'iconographie chrétienne nous donne la description et l'explication et de l'existence desquels il est du reste facile de se convaincre, par l'examen et la comparaison, entr'elles, des miniatures de divers manuscrits. (28) Quand ces différentes causes n'auraient point enchaîné l'imagination

Digitized by Google

de nos premiers artistes, le respect et la vénération qu'on avait alors pour la religion, et d'autant plus grands qu'ils étaient plus près de l'origine de celle qui les inspirait, ces sentiments, disons-nous, n'auraient-ils pas suffi pour interdire aux naïfs imagiers l'introduction dans leurs œuvres, de tout élément étranger à leur sujet de toute disposition contraire à l'orthodoxie. Ce respect ou plutôt cette routine se maintient presqu'intacte et domine jusque vers la fin du XIVe siècle. Peu à peu, une certaine liberté et une certaine originalité de conception apparaissent; elles iront croissant jusqu'à ce que la Renaissance vienne briser toutes les entraves en renversant les idées traditionnelles.

A côté de cet art religieux, vers la fin du XIIIe siècle, la littérature profane donne naissance en France, à un art profane aussi et cultivé dès-lors par des laïcs ; (29) il vient orner les nouveaux livres comme son devancier a jusqu'alors décoré les livres saints. Mais le plus ancien conservera néanmoins sur l'autre, jusqu'à la Renaissance, la supériorité du nombre et de la perfection. (30).

Si les peintres miniaturistes ont suivi longtemps les mêmes errements, pour l'invention de leurs sujets, semblable chose ne devait-elle pas avoir lieu aussi pour la disposition de leurs scènes et l'arrangement de leurs personnages quand les mêmes principes les guidaient encore ? Du XIIe au XVe siècle inclusivement, par exemple, sur environ quinze de nos miniatures représentant Jésus en croix, un tiers à peine dans ce nombre varient quant à la quantité de personnages, et c'est seulement

Digitized by Google

à partir de la fin du XIVe siècle, alors que les traditions et les sentiments religieux s'effacent et que l'art sacré commence à être lui-même exercé par des laïcs. Avant cette époque, le Christ est invariablement placé entre la Vierge et Saint-Jean ; les saints personnages occupent régulièrement la place que leur assigne à chacun le symbolisme chrétien, et si cette place change quelquefois, c'est, dit aussi l'iconographie chrétienne, par erreur. (31) Dans toutes ces scènes religieuses primitives, les figures en petit nombre sont placées sur un même plan, et quand plus tard nos imagiers, plus savants et plus adroits, s'affranchissant des règles jusqu'alors suivies, augmentent le nombre des personnages qu'ils mettent en scène, ils conservent encore cette fidélité, cette minutie dans les détails, qui caractérise l'art du moyen-âge. Ils poussent l'exactitude jusqu'à la trivialité et font perdre souvent ainsi à leurs œuvres, le peu de noblesse qu'elles pourraient avoir.

Ce que nous venons de dire à propos de ce qu'on nous permettra d'appeler le genre historique de la miniature, ne peut s'appliquer à la partie toute de fantaisie : l'ornement proprement dit. Comme ce dernier n'avait pas à obéir aux règles religieuses, il s'affranchit de toute entrave. Chez nos artistes, le fantastique et le grotesque naissent bientôt dans toutes ces imaginations exaltées par le silence et les austérités du cloître et rendues plus vives et plus exubérantes encore par la contention. Ce ne sont plus, dès-lors, qu'enroulements, produits d'une végétation impossible, monstres qu'on dirait enfantés par les visions de cerveaux en délire, tant

Digitized by Google

leur nature est insolite, leur contexture neuve et originale, tant leurs mouvements sont hardis. A peine si, dans ces créatures d'un autre monde, on rencontre çà et là comme une réminiscence des sphynx et des chimères de l'antiquité. Travaillant en toute liberté d'idée, les enlumineurs nous ont laissé en ce genre, à toutes les époques, une profusion de lettres historiées, de marges, d'encadrements, en un mot, d'ornements aussi variés qu'originaux, lesquels tout en conservant les caractères propres à chacun des siècles qui les a vus naître, offrent un sujet d'étude inépuisable. Pour se dédommager, sans doute, de la contrainte dans laquelle ils sont maintenus, relativement à la disposition de leurs personnages, les miniaturistes usent largement de la faculté qu'ils ont de varier à l'infini les assemblages divers de ces monstres, de ces enroulements, etc., etc., éléments multiples présentés souvent d'une manière nouvelle et imprévue, rarement répétés dans le même ouvrage. S'il en est autrement, on peut dire que c'est plutôt à dessein que par impuissance.

Parmi les diverses parties qui constituent l'exécution, se montre, au premier rang, l'expression, ce langage de l'âme. Sous l'influence d'une religion qui, rendant tout sensible aux sens, préconisait et exaltait la beauté physique, l'art antique s'attacha surtout au côté plastique. Il semble ne s'être occupé dans ses œuvres, en général, que de l'expression matérielle, si cela peut se dire, et les diverses parties de ses figures, souvent nues, concourent à rendre plus complète cette expression, mais en subordonnant, cependant, chaque détail à l'harmonie

Digitized by Google

du tout. Dans l'art chrétien, au contraire, les personnages sont drapés; (excepté le Christ après le XIIe siècle), (32) de plus, en Occident, son ignorance de l'anatomie est si complète, que le visage reste forcément la partie principale en même temps que la seule partie sur laquelle l'expression se fera sentir. D'ailleurs, inspiré par une religion idéologique et toute de sentiment pour laquelle la perfection morale est la seule perfection, l'idée est tout aussi pour lui, la forme n'est que secondaire et c'est là ce qui constitue sa principale différence avec l'art païen son devancier. L'art nouveau essaie donc, dès ses premiers pas, de rendre, comme il la conçoit, cette expression. Quoique dépourvu, chez nous, de moyen d'exécution par l'ignorance de ses artistes, il atteindra, quelquefois même dans nos plus anciens manuscrits, à une représentation souvent grossière, nous dirions volontiers parfois grotesque, mais vraie aussi quelquefois de cette beauté immatérielle. (Disons, en passant, que sous l'action de ce commun point de départ, des qualités analogues se rencontreront plus tard dans les miniatures représentant des sujets profanes). Bref, si le beau idéal comme les premiers miniaturistes le comprenaient, est loin d'être complètement trouvé, on sent du moins qu'il est cherché.

Si nous envisageons, dès à présent, l'expression en général, après avoir constaté, comme nous venons de le dire, qu'on la pressent déjà alors que le dessin est encore informe, qu'on la suit à travers le moyen-âge jusqu'au XVIe siècle où, comme le reste, elle change de caractère, nous ajouterons que nos manuscrits, à partir

Digitized by Google

de la fin du XIVe siècle, ont subi l'influence de l'art et du goût flamands; excepté quelques ouvrages qui, sans doute exécutés hors de chez nous, sont empreints de plus de noblesse.

Une autre observation, relative aussi à l'expression, est celle qui nous fait remarquer après ceux, du reste, qui ont traité un sujet semblable, que, sur les miniatures, sur les ornements même de nos manuscrits, depuis le IXe siècle jusqu'au XVIe, une teinte mystique et silencieuse est répandue comme un voile à travers lequel on aperçoit toutes ces peintures. Si quelques scènes profanes ont pu s'en affranchir, en examinant les autres, on est amené à comprendre plus facilement encore qu'elles ont eu pour auteur des moines, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et que ceux-ci ont mis dans leurs œuvres, involontairement sans doute, comme un reflet du milieu ascétique dans lequel ils vivaient.

Ce ne sera pas un fait nouveau ni particulier de reconnaître que le type des personnages suit généralement, dans nos manuscrits, les mêmes variations que l'architecture. Lourd d'abord comme les constructions romanes primitives, il s'élance peu à peu au fur et à mesure que l'influence byzantine se fait sentir; il se montre transformé, gracieux et élégant aussi de proportions, avec l'architecture élégante du XIIIe siècle, plus fin vers le XVe, pour redevenir presque antique au XVIe. Il en est de même pour les ornements qui rappellent souvent ceux employés dans la décoration des monuments.

Digitized by Google

IV.

IXe Siècle.

Après l'établissement des exilés byzantins dans l'empire de Charlemagne, nos artistes francs, dans les ouvrages qu'ils produisirent, laissèrent naturellement percer l'influence qu'avaient exercée sur eux leurs maîtres étrangers. Mais le style et les types, importés par ceux-ci, ne purent passer par les mains de leurs nouveaux interprêtes sans y laisser une partie de l'originalité qui les distinguait et qui fut remplacée par une partie égale d'originalité franque. De là un art formé d'éléments divers où domine cependant la tradition byzantine.

Nous avons indiqué tout-à-l'heure le rapport existant entre l'art que nous étudions et l'architecture, mais celle-ci n'eut point, par toute la France, exactement les mêmes caractères; il en fut de même aussi de la peinture. Les personnages et surtout les ornements nous montrent l'influence byzantine plus ou moins modifiée par celle de l'école qui les a produits et selon la région à laquelle cette école appartenait. Si Tours peut être regardé comme le siège du véritable art franc, si Reims garda la tradition romaine, l'influence anglo-saxonne

Digitized by Google

importée par Alcuin, et « qui allait si bien à des peuples d'origine germaine, » (33) régna dans le Nord. Formée aussi par l'art byzantin introduit au VIe siècle, en Angleterre, (34) elle domina dans la région septentrionale de l'Empire pendant toute l'époque carolingienne, et nous en verrons encore des traces dans nos manuscrits postérieurs à cette même époque.

Avant l'ère de Charlemagne, une librairie et une école épiscopale, où nos évêques ne dédaignaient pas d'instruire eux-mêmes leurs jeunes clercs, existaient déjà à Cambrai; (35) mais, des miniatures qui ont pu être exécutées chez nous pendant la belle période carolingienne, (c'est-à-dire, dans les contrées qui forment la France actuelle, jusqu'à la mort de Charles-le-Chauve environ), (36) un très-petit nombre sont arrivées jusqu'à nous. Elles nous sont conservées dans nos manuscrits catalogués sous les n°s 158, de l'an 875 ou 876, et 309. Le premier ne renferme que des lettres ornées formant des espèces de monogrammes. Outre les attributs des quatre évangélistes symbolisés par les animaux et par l'ange, et des portiques sous lesquels on a inscrit les canons, le second, qui est un livre des Evangiles, renferme une grande miniature tenant aussi tout une page. Elle représente au milieu, assis sur un trône, un personnage coiffé d'une couronne à trois fleurons, tenant d'une main un sceptre et de l'autre une espèce de petit globe ovoïde. Il est entouré de quatre figures (une à chaque angle), dans lesquelles nous avons cru reconnaître les quatre vertus cardinales ainsi disposées : la Prudence, tenant un livre fermé et un doigt levé, la

Digitized by Google

Justice, portant la balance; la Tempérance, tenant un flambeau d'une main et renversant de l'autre le contenu d'un vase à anse; la Force, armé d'une lance et d'un bouclier avec *umbo* ou pointe de fer saillante. Malheureusement, ces œuvres accusent déjà le déclin de l'art.

Nous dirions volontiers que ces figures toutes mauvaises qu'elles sont ont conservé comme un très vague reflet de l'art païen ; mais sans proportions, courtes et massives elles ont la tête et les extrémités trop fortes. Le visage trop long offre invariablement la même expression sérieuse, plutôt stupide que méchante et dûe à de grands yeux trop distants l'un de l'autre, à un nez long et droit à une bouche constamment fermée. Les personnages sont disposés dans le champ du vélin chacun sur un socle particulier ; leurs vêtements forment presque toujours les mêmes plis assez multipliés et lourds comme le reste. On y retrouve cependant aussi comme un faible souvenir des draperies antiques.

Les encadrements de ces miniatures rappellent souvent, par la simplicité de leurs lignes, l'architecture païenne ; les archivoltes des portiques et quelques parties des ornements sont inspirés plus directement encore de l'art romain. Les feuilles ou espèces de rais-de-cœur, simulent l'acanthe ; lourdes mais largement accusées, elles sont enfermées dans des compartiments réguliers que la règle et le compas ont pu seuls déterminer. Dans ce même ouvrage, souvent sur la même composition, des tresses plates formées de listels croisés et recroisés, entrelacés les uns dans les autres et dessinant des espèces de nattes qui ne sont point désagréables à

Digitized by Google

l'œil viennent contraster par leur maigreur et leur manque de relief avec l'ampleur de leurs compagnons antiques. Les grandes lettres ou lettres initiales sont faites de ces mêmes ornements et d'une espèce particulière de plates-bandes contournées et terminées par une tête de chien ou de serpent, caractères particuliers au genre anglo-saxon. (37)

Ces figures ne marquent que trop déjà, nous l'avons dit, l'affaiblissement de l'art, l'exécution en est banale et lourde, le trait à l'encre apparent souvent, est d'égale épaisseur partout. Plus de trace d'anatomie, même de cette anatomie vulgaire des parties toujours nues (38). Perspective impossible (39).

Les couleurs sont peu nombreuses et peu variées, le vert, le bleu, le rouge, le jaune, le brun, le lilas, (violet pâle) francs de ton, sont les seules qu'on y rencontre. Dans le n° 309 quelques épaisses teintes de vert et de lilas servent de fonds à l'ange et aux animaux symboliques; les chairs offrent des tons sales et sourds où le brun joue un grand rôle et les ombres des vêtements sont formées par la couleur locale plus intense ou aussi par du brun. Enfin, les ornements, mieux modelés par des teintes brun-rouge, sont rehaussés de lumières blanches. Toutes ces couleurs sont lourdement gouachées; c'est encore là un dernier vestige de l'art carolingien qui avait emprunté ce genre de peinture aux Byzantins. (40)

Ce manuscrit nous offre, de plus, deux particularités qui se rattachent à l'influence anglo-saxonne : la couleur verte du nimbe des Evangélistes St-Jean, St-Marc

Digitized by Google

et St-Luc, et l'emploi de la couleur jaune à côté de l'or. (41) A ce dernier se trouve joint l'argent; ils rehaussent, dans ce même n° 309, certaines parties des vêtements et recouvrent, dans les lettres initiales et dans celles du n° 158, quelques-unes des nattes dont nous avons parlé. Appliqués, croyons-nous, au pinceau sans épaisseur apparente, ils sont bordés d'un gros trait d'encre noire. L'or parait n'avoir pas été bruni, il a conservé toute sa couleur; il n'en est pas de même de l'argent. Oxidé ou décomposé par une combinaison que nous laissons aux chimistes le soin d'expliquer, il est devenu complètement noir et a même entamé, en quelques endroits, la surface sur laquelle il a été appliqué. Nous le retrouverons mat aussi au XIe et au XIIe siècle, brillant au XIIIe et au XIVe, et plus tard, au XVIe, mat encore.

Digitized by Google

V.

Xe Siècle.

« L'ignorance était si grande au Xe siècle, qu'un homme un peu instruit passait pour un prodige. » (42) Les arts et les lettres, alors en France dans une décadence complète, rendent les monuments graphiques d'une excessive rareté. (43) Nos manuscrits de cette époque, si l'on en excepte le n° 364 qui renferme quarante-cinq tableaux, ne sont que rarement accompagnés de lettres en très-petit nombre et formés de nattes anglo-saxonnes et d'enroulements; la figure humaine ne s'y voit presque jamais.

Les traditions carolingiennes vont s'effaçant chaque jour, à mesure que notre patrie se replonge plus avant dans la barbare ignorance dont le grand empereur l'avait un instant fait sortir; l'art que nous venons de voir déjà si imparfait et dont les défauts vont toujours croissants, ne se manifeste plus que dans des dessins informes et grossiers auxquels on ne peut donner le nom de miniatures. S'il rappelle encore quelque peu celui qu'il remplace, il serait superflu, néanmoins, de chercher dans ses productions une trace de science artistique quel-

Digitized by Google

conque. Les têtes et les extrémités sont devenues plus lourdes encore, la face a quelque chose de bestial, les yeux énormes et à fleur de tête sont démesurément ouverts. Les personnages semblent parfois ne pas porter sur le terrain tracé sous leurs pieds par un simple trait ; pas de proportion entre les figures, les accessoires et les monuments qui sont ici souvent couronnés de ces toits en dôme appartenant à l'architecture dite byzantine. Tout sentiment de perspective a disparu : personnages, monuments, accessoires, sont superposés ou disséminés comme au hasard dans le champ du vélin.

Les ornements sont peu variés ; ceux qui servent de cadres aux tableaux du n° 364 rappellent tout à la fois des détails de mosaïques gallo-romaines et des bordures de miniatures byzantines du Xe siècle, une des plus belles époques de l'art grec du Bas-Empire. (44)

Le trait, pendant cette période, constitue presqu'à lui seul, le travail du miniaturiste ; constamment apparent et tracé à l'encre, sans esprit, sans adresse, il semble avoir été produit par une pointe émoussée et rigide. Les ombres ont tout-à-fait disparu ; les couleurs très-rares sont appliquées par teintes plates, d'une façon grossière et maladroite comme le ferait aujourd'hui un enfant ; le rouge et le bleu sale dominent, le brun, le jaune et le vert les accompagnent rarement. Quelquefois, une tâche qui de rose est devenue noire par l'action du temps, colorie les joues des personnages ; hors de là point de trace de carnation dans les chairs.

Digitized by Google

Si nous avons insisté sur toutes ces grossières imperfections, qu'il est oiseux de critiquer dans ces monuments d'une époque d'ignorance générale, c'est que les preuves multiples de cette ignorance subsisteront pendant plusieurs siècles, à des degrés moindres cependant, et qu'il nous faudra atteindre le XIIIe siècle avant de les voir disparaître.

Digitized by Google

VI.

XIe et XIIe Siècles.

Après l'an mil, l'ère de barbarie que l'on venait de traverser, refait place en France à la culture des travaux intellectuels ; les écoles épiscopales ou monastiques se multiplient et reprennent une vie nouvelle. Dès les premières années du XIe siècle, l'art reparaît (45) se transformant de nouveau aussi ; il s'inspire encore des traditions romanes et de l'art byzantin et va se perfectionner jusqu'au XIIIe siècle. Cet art a d'abord pour interprètes autour de nous, les moines des abbayes de Saint-Bertin à Saint-Omer, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Martin de Tournai, de Saint-Rictrude de Marchiennes, de Saint-Amand en Pévèle, de Liessies dans le Hainaut, etc. etc.; dans notre ville même, l'école épiscopale déjà citée, le monastère de Saint-Aubert et plus tard celui du Saint-Sépulcre, et à nos portes, Saint-André du Cateau, Vaucelles qui commençait et la célèbre abbaye d'Anchin. (46)

Mais les calligraphes et les enlumineurs de ces pieuses retraites ne travaillent pas seulement pour leur maisons, leurs œuvres se répandent aussi dans les couvents

Digitized by Google

voisins ; (47) les librairies se composent donc de manuscrits d'origines diverses. Quoiqu'il en soit, l'art restant le même pour toute notre région du nord, nos miniatures de cette époque offrent toutes aussi les mêmes caractères de conception et de style, les mêmes qualités, les mêmes défauts.

Les différences que l'on remarque entre nos peintures du XIe siècle et celles du XIIe sont trop peu sensibles, selon nous, pour faire de chacune de ces périodes une analyse particulière, ce serait nous exposer à des redites; l'art du XIe siècle est un art qui commence, qui se forme, et qui gardant son caractère ira toujours en se perfectionnant jusqu'à l'heure d'une nouvelle transformation. Si l'influence anglo-saxone s'y montre encore çà et là, il diffère essentiellement cependant de celui dont nous venons de nous occuper ; moins barbare, il a dans ses commencements, conservé néanmoins dans son exécution l'ignorance de son prédécesseur. Le goût byzantin s'y fait fortement sentir, mais moins puissant qu'au temps de Charlemagne et abâtardi par son mélange avec ce qui reste encore de la tradition romaine. « Vers le commencement du XIe siècle, les figures dans les manuscrits grecs deviennent plus longues, plus maigres, les draperies beaucoup plus serrées autour de la taille. » (48) Les personnages, dans nos manuscrits, reconnaissables aussi à une certaine maigreur, sont sveltes, de haute taille, raides et maniérés, affectant des poses et des mouvements souvent forcés, quelquefois impossibles, mais quelquefois aussi, vers la fin du XIIe siècle, ne manquant pas de naturel. La physionomie devient grave,

Digitized by Google

recueillie ; sur tous ces visages se trouve déjà répandu cet air de mysticisme dont nous avons dit un mot à propos de l'expression; on sent que toutes les aspirations de ces saints personnages sont exclusivement tournées vers le monde céleste. Le regard est vague et profond parfois, les têtes d'hommes ont quelque majesté, les têtes de femmes ou de vierges un air chaste ; mais tout cela se sent bien plus encore qu'on ne le voit. Les cheveux, minutieusement peignés, sont distribués chez les hommes par grandes masses et souvent cachés chez les femmes par un voile assez gracieusement posé ; enfin, les extrémités encore lourdes, sont trop longues. Dans les draperies où se voient quelques ornements : lignes droites ou points, les plis multiples et serrés dessinent de près la forme des membres, ils sont tourmentés jusqu'à former des espèces de spirales. (49)

Les caractères que nous venons d'indiquer appartiennent à l'apogée de l'art de la période qui nous occupe ; mais il n'est pas rare alors de rencontrer des traces d'une primitive ignorance. On remarque, par exemple, un œil de face sur une tête de profil, et l'artiste ne se gêne nullement pour faire un membre trop court, voire même pour supprimer, quand la place lui manque, une partie de ce membre qu'il ne pourrait représenter dans son entier qu'à l'aide d'un raccourci d'ailleurs impossible, alors que l'effet est encore nul.

De même que la figure, les ornements ont subi une transformation presque complète ; il ne reste plus de ceux de l'époque précédente que quelques nattes déjà modifiées et qu'on retrouve encore, mais totalement

Digitized by Google

défigurées, au XIVe siècle. Le fantastique, signalé à propos de l'invention s'est introduit dans l'art. Dans les marges, dans les lettres historiées, ce ne sont plus qu'enroulements capricieux et réguliers tout à la fois, monstres à queue de serpent, rarement à face humaine, souvent à tête de chien, et luttant contre d'autres monstres ou contre des personnages aussi fantastiques ; dragons montés sur des pieds d'aigle ou de lion et dont la queue se termine par des végétaux feuillus et plantureux, entrelaçant leurs volutes circulaires à côtes épaisses, et au travers desquelles surgissent des fleurs et des fruits parfois impossibles, des oiseaux et des reptiles. Les grandes lettres ornées commencent à servir de cadres à des miniatures représentant des scènes du texte qu'elles accompagnent; (n° 326) et le signe calligraphique, quelquefois couvert d'or, se détache nettement alors des arabesques qui l'entourent et le décorent. Tout cela est largement fait, lourd de plus; mais tout cela accuse en même temps un caractère de force et de végétation, dirions-nous volontiers, qui se montre surtout au XIIe siècle. Les rinceaux sont tournés avec une grâce qu'on peut louer encore aujourd'hui; souvent aussi il suffirait, pour faire de ces arabesques des œuvres parfaites, de les copier purement et simplement avec ce savoir-faire et cette adresse de main auxquels nous sommes habitués maintenant. Bref, elles offrent des motifs d'ornementation nombreux et originaux, lesquels exploités avec habileté par nos artistes, pourraient l'être de plus avec fruit.

Nous avons dit que l'exécution se ressentait de l'igno-

Digitized by Google

rance du Xe siècle, nous ne reviendrons donc point sur les lacunes et les grossières imperfections constatées précédemment. Le trait à l'encre constitue presque toujours à lui seul la forme, c'est-à-dire la majeure partie du travail, surtout dans les ornements ; il est encore épais et lourd et quelquefois il est accentué d'une manière exagérée. Il acquiert alors, du côté de l'ombre, une épaisseur triple de celui qui marque le côté du jour et souvent une double ligne l'accompagne. Alors aussi, dans les draperies, des plis assez multipliés s'étendent en travers des membres et forment des courbes qui vont mourir vers le milieu de la partie qu'elles accidentent. (N° 326, etc., etc.).

Les couleurs n'ont guère augmenté en nombre, mais elles sont devenues plus vives. Au XIe siècle, aussi bien dans les figures que dans les ornements elles sont appliquées par légères teintes plates et couvrent à peine les miniatures qui sont plutôt alors des dessins que des peintures. Souvent, et surtout dans les ornements, ces teintes sont aussi couchées par lignes doubles et parallèles au contour ou forment des points disposés de la même manière. Plus on se rapproche du XIIIe siècle, plus les couleurs couvrent de surface ; les lettres renferment alors dans les compartiments que forment les rinceaux, des fonds unis de teintes diverses pour un même sujet. Ces teintes, gouacheuses pour la plupart, ont conservé toute leur vivacité et forment de piquantes oppositions de bleu magnifique, de pourpre, de vert, de rouge rehaussés parfois de blanc.

La gouache se montre aussi dans les figures d'un

Digitized by Google

même ouvrage à côté du lavis ; le n° 487 du XIIe siècle, nous fait voir dans ses deux grandes miniatures des exemples assez complets de cette peinture. Toutes les couleurs en teintes plates sont lourdes et épaisses au point de s'écailler ; les chairs complètement enluminées sont d'un ton local assez foncé ; les traits du visage outre les lignes d'encre apparentes, sont bordés d'un fil de vernillon ; il en est de même pour tous les détails des membres ou des vêtements. Ces derniers sont de couleur bleue, rouge, verte, et les cheveux et la barbe des personnages sont gouachés d'une teinte grise.

L'or et l'argent mats ont reparu ; toujours appliqués sans épaisseur apparente, toujours accompagnés de leur trait d'encre, on les rencontre dans les ornements, principalement dans les nattes, et dans certaines parties des vêtements. Le premier, moins rare que le second, sert de plus à tracer les nimbes des saints personnages et quelques lettres ainsi que nous l'avons dit.

Digitized by Google

VII.

XIIIe Siècle.

Le mouvement artistique qui se manifeste en France au XIIIe siècle, a son origine au XIIe et s'étend jusque dans le XIVe, mais il est alors en décadence et sa perfection n'en demeure pas moins acquise à l'époque où nous sommes arrivés.

L'architecture, après de longues hésitations, s'est faite ogivale, et nous en admirons encore aujourd'hui l'élégance tout à la fois riche et simple ; la sculpture, plus savante, a suivi les mêmes voies de progrès ; déjà en usage au XIIe siècle, la peinture sur verre orne nos pieuses basiliques de magnifiques vitraux où brillent les couleurs les plus vives, où se dessinent en grisaille les arabesques les plus capricieuses ; la peinture de nos manuscrits, complètement transformée, a fait, elle aussi, un pas de géant. C'est un art tout nouveau qui seulement alors mérite le nom de miniature ; il n'a rien conservé de la grossièreté de son prédécesseur, il est lui-même et son originalité peut jusqu'à certain point le faire considérer comme un art national.

Nous n'essaierons point ici d'expliquer à notre tour

Digitized by Google

les causes diverses, et du reste souvent controversées, qui ont dû déterminer ces nouveaux progrès (50), nous dirons seulement avec l'auteur des *Arts Somptuaires* que le plus haut période de l'art du XIIIe siècle correspond au règne de Saint Louis. Nous en avons la preuve dans nos manuscrits n°s 184 et 185 de 1266, bien supérieurs comme exécution aux autres ouvrages qui nous restent de cette époque artistique. Comme Charlemagne, Louis IX semble emporter aussi avec lui la perfection qu'il avait vu naître, et au développement de laquelle il avait largement contribué. (51).

L'art du XIIIe siècle se montre presque tout d'un coup avec la perfection qui le distingue ; ses créations sont toutes reconnaissables à la sécheresse de l'exécution, mais elles sont empreintes en même temps, d'une grande naïveté, d'une grâce et d'une finesse remarquables. Si dans les figures les mouvements sont maniérés toujours, les proportions sont plus rationnelles ; l'expression en général est plus sentie, plus noble, quoique aussi mystique encore, et la forme plus savante est incomparablement meilleure qu'aux siècles précédents. Les têtes soigneusement coiffées ont de la noblesse, le masque plus petit et plus fin, les traits du visage d'un dessin régulier, le col plus élégant. Enfin, les extrémités sont plus mignonnes mais souvent allongées d'une manière exagérée, et les pieds lourds quelquefois sont rarement en perspective.

Les draperies ont totalement changé d'aspect : redevenues amples, leur simplicité ne rappelle point l'antique ; les plis larges, peu nombreux et pris sur nature sont ren-

Digitized by Google

dus par des parties convexes et non méplates où se montrent les ombres propres. Les fonds qui commencent à mériter ce nom, sont devenus d'un emploi général; ils forment le plus souvent des espèces de mosaïques de couleurs variées, et quelquefois aussi représentent des monuments et des paysages encore trop défectueux pour qu'il faille s'y arrêter. Le manque de proportion entre les figures et les accessoires est choquant; il n'est que trop commun alors de voir un personnage sortir d'une porte trop petite pour lui donner passage, ou de rencontrer sur le haut d'une tour, au lointain, la tête et le buste d'une figure de taille plus grande que la tour elle-même. Malgré des progrès de tout genre, bien des parties de l'art sont restées dans l'enfance; la perspective est toujours impossible ou ridicule. Les monuments et les accessoires qui accompagnent les figures semblent avoir chacun dans un même tableau, non seulement des points particuliers, mais de plus divergeants pour une seule espèce de lignes; ils rendent ainsi les derniers plans plus larges que les premiers. Les horizons, si toutefois les artistes de cette époque avaient pu y prendre garde, sont quelquefois multiples pour une seule peinture aussi, et tellement élevés que les plans horizontaux qu'ils déterminent semblent être des plans inclinés. Quant à la perspective aérienne les miniaturistes d'alors ne se doutent pas qu'elle existe.

Suivant toujours la représentation de la figure humaine dans ses transformations et dans ses perfectionnements successifs, l'ornement aussi a changé de caractère. Tant que le plein-cintre a dominé dans l'architecture,

Digitized by Google

les arabesques ont affecté des formes circulaires, dès qu'il a été remplacé par l'ogive, il n'en a plus été de même. Les ornements au XIIIe siècle ont tellement gagné en finesse qu'on peut les trouver mesquins; les enroulements si larges, si sévères de l'époque précédente, sont devenus effilés et coquets, affectant des formes sinueuses, ovales, parfois anguleuses, sous lesquelles ils se montreront presque jusqu'à la fin du XIVe siècle. Les belles feuilles repliées sur elles-mêmes ont disparu, remplacées par de chétifs bourgeons; les monstres aîlés ont des cols d'une longueur démesurée terminés par des têtes d'hommes ou d'animaux de toute espèce; ils affectent des poses tourmentées, souvent difficiles à saisir. Ils forment aussi des lettres initiales renfermant de petites miniatures et dont l'emploi fréquent se continuera, désormais, pendant tout le moyen-âge et jusque dans le XVIe siècle. Un seul de ces êtres suffit parfois à orner tout une marge; variés à l'infini dans leurs dispositions, ils ont le corps couvert de larges bandes écailleuses, et les couleurs dont ils sont enluminés contribuent, par leur assemblage original, à donner à ces chimériques créatures, une apparence plus fantastique encore.

Aux ornements que nous venons de décrire, il faut ajouter aussi un genre dont les siécles précédents nous ont déjà offert quelques exemples; (entr'autres les arcades du n° 309). Imité de l'architecture, il forme, à l'aide de colonnes, d'ogives, de frontons, de trèfles adroitement agencés, des espèces de portiques encadrant les miniatures et dont l'usage cesse avec la présente période;

Digitized by Google

(Nos 149 et 150). Les marges se couvrent encore de médaillons superposés, reliés entr'eux par des arabesques végétales ou par des monstres, et dans lesquels sont représentées des scènes bibliques; de semblables ornements se remarquaient alors aussi sur les verrières. Nous mentionnerons, à propos de cette particularité, l'analogie qui se manifeste à cette époque entre la disposition des vitraux peints et celles de certaines miniatures; c'est un fait constaté par la plupart des écrivains qui se sont occupés de l'art de l'enlumineur au moyen-âge (52); malheureusement, les termes de comparaison manquent, chez nous où ils ont été détruits en même temps que les églises qu'ils décoraient.

Outre ces médaillons, vers la fin du XIIIe siècle et pendant une grande partie du XIVe, nous voyons aussi sur les marges, les rinceaux s'enrouler en spirales superposées, servant de tiges à des feuilles trilobées dans lesquelles se cachent ou des oiseaux vrais au point d'en reconnaître l'espèce, ou le monstre aîlé à figure humaine et déjà si connu. De longues plates-bandes, contrastant par leur rigidité avec la souplesse des motifs que nous venons d'indiquer, servent de théâtre à des scènes souvent allégoriques, où le bouffon, le fantastique et le grotesque luttent sans parvenir à s'effacer l'un l'autre. Des masses de petites figures comme l'imagination la plus folle oserait à peine en rêver, des ventres gros et courts montés sur des pieds d'animaux et accompagnés de têtes humaines, de mufles de bêtes diverses, quelquefois réunis sur un seul être, sont partout semées à profusion. Ici, un chevalier fond, la lance en arrêt, sur un limaçon

Digitized by Google

qui baisse les cornes d'un air menaçant ; là, David combat Goliath armé de toutes pièces. Plus loin, ce sont des scènes telles que nous en a montrées l'inimitable et jusqu'à ce jour inimité *Grandville :* lapin malade, secouru par un chien qui lui donne un breuvage ; animaux savants qui font des tours de force ou d'adresse au son du tambourin que bat un singe, et de la corne-muse dans laquelle souffle un lièvre ; ce dernier surtout est répété à satiété. Puis, des épisodes de chasse, de pêche où l'eau s'élève en monticule pour atteindre à la ligne du pêcheur ; enfin, réminiscence du paganisme, des syrènes, ou bien Orphée attirant les animaux par les sons de sa lyre; (53) des jeux divers, des marchands ambulants etc. etc., le tout très-nombreux, très-petit, mais spirituellement fait. Toutes les parties d'un même encadrement sont souvent liées entr'elles par des espèces de listels entrecroisés à angle droit et rappelant les nattes anglo-saxonnes.

Le trait en général est fin et délicat, mais il reste toujours apparent, même dans les parties les plus chargées de couleur, et borde d'une ligne noire assez épaisse le contour extérieur des ornements quels qu'ils soient. Alors, et nous pourrons encore faire cette remarque, au XIVe siècle et quelquefois aussi au XVe, nous voyons, principalement dans les miniatures des lettres, l'encre employée à détacher des fonds auxquels elle se substitue, les mains et les longs doigts des personnages. Cette encre, au XIIIe et au XIVe siècle, entoure fréquemment aussi les figures d'un trait assez prononcé ; n'est-ce pas encore là un point de ressem-

Digitized by Google

blance avec les vitraux peints ; ce trait ne semble-t-il pas représenter le plomb qui sert à maintenir les diverses parties de verre colorié? De plus, comme dans les peintures sur verre, les couleurs dans les miniatures sont transparentes ; les chairs sont souvent incolores, surtout pendant la belle période (sous Louis IX) ; la teinte locale en est formée par le vélin nu. Sur les visages sans ombre, les divers détails sont indiqués par une simple ligne d'encre, et quelquefois un léger glacis rose vient donner un peu de vie aux joues. Ce n'est que vers la fin du XIIIe siècle, que les carnations se montrent, chaudes de ton, mais lourdes de faire.

Toutes les couleurs jusqu'ici employées restent en usage ; si le bleu et le rouge dominent toujours, ils sont accompagnés d'une foule de teintes composées dont plusieurs sont arrivées fraîches jusqu'à nous, mais dont beaucoup aussi sont maintenant louches et ternes ; ne doit-on s'en prendre qu'au temps ? Les draperies blanches sont incolores ; le trait qui sert à leur donner la forme est accompagné de quelques hachures destinées à les modeler. Les ombres des étoffes de couleur, des monstres, des enroulements, des accessoires, sont invariablement formées par le ton local auquel on a donné un plus grand degré d'intensité ou d'épaisseur. Dès ce moment, le blanc gouaché prend une grande place sur la palette de nos miniaturistes ; dans les ornements, moins souvent dans les vêtements, il trace, de même que sur les fonds, de capricieuses arabesques filiformes, de légers zig-zags ou des lignes plus tranquilles, qui enlèvent aux tons de couleurs trop vives, une partie

Digitized by Google

de leur dureté. Il dessine, sur le dos des chimères et des animaux fantastiques, les écailles multiples qui les recouvrent, marque sur leurs flancs des points qui semblent les clous de cette armure naturelle et essaie parfois aussi de simuler quelques lumières le long des tiges et des rinceaux. Ces divers caractères, relatifs à la couleur, restent les mêmes, jusqu'au XVIe siècle, pour ce que nous appellerions volontiers l'art accessoire ou secondaire.

L'or se montre, au XIIIe siècle, sous de nouveaux aspects et constamment bruni; il demeure ainsi, du reste, lorsqu'il sert de fond, jusqu'au XVIe siècle où nous le revoyons mat. Prodigué par nos miniaturistes il devient plus facile de l'étudier. Appliqué sur une matière qui sert à lui donner un relief sensible au toucher, (nous l'avons déjà rencontré ainsi au XIIe siècle, n° 765) nous le verrons désormais partout : dans les ornements où il trace des arabesques épaisses ou de larges points; autour de la tête des saints personnages qu'il environne d'un nimbe circulaire; dans les fonds surtout qu'il remplit de son éclat encore éblouissant aujourd'hui. Ou bien, formant, avec les couleurs les plus vives, le bleu, le rouge, le vert, un nouveau genre de décoration, il trace, sur ces fonds, des losanges ou des carrés alternativement bleus et or, rouges et or, verts et or, etc.; ou bien encore, il est lui-même divisé en figures semblables par des traits d'encre noire. On le voit aussi orné de fins rinceaux obtenus à l'aide d'un burin ou d'une pointe sèche ; celle-ci enlevant le métal met à nu l'apprêt de couleur noire qui sert de dessous, et donne

Digitized by Google

à l'or l'aspect des *Nielles*, déjà connues depuis plusieurs siècles. (54) Des lignes quadrillées, des points multipliés semés au hasard ou disposés en enroulements, sont aussi formés sur les fonds, à l'aide encore de la pointe, qui traçant cette fois un sillon dans le champ un peu épais sur lequel on la fait agir, déprime l'or sans l'enlever et produit de petits effets de lumière assez agréables. Ce genre d'ornementation est aussi en usage pendant le XIVe et le XVe siècle.

L'argent, au XIIIe siècle, se montre aussi bruni; nous en voyons des traces dans les numéros 184 et 185 déjà cités. Il y dessine des rinceaux d'une finesse extrême accompagnés de teintes vertes, rouges et bleues, d'une vivacité de ton remarquable. Mais ces rinceaux, qui encadrent des lettres initiales, sont presqu'entièrement effacés ou salis pour la plupart.

Dans nos deux plus beaux manuscrits de cette époque ce n'est point seulement l'or qui fait relief, mais les miniatures tout entières; elles sont peintes sur une couche épaisse de matière d'une espèce particulière et qui fait saillie. Partout où, par accident ou par vétusté, la couleur et son dessous ont disparu, ils ont laissé sur le vélin une teinte jaunâtre foncée assez semblable, comme ton, à la terre de sienne, et qui laisse scintiller ça et là des parcelles brillantes comme le seraient des molécules de gomme arabique ou de gomme-gutte. Ce ne sont pas, du reste, les seuls exemples que nous ayons de la miniature en relief, nous retrouvons ce mode d'exécution dans beaucoup de nos manuscrits du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle.

Digitized by Google

Comme pour l'époque précédente, ce que nous venons de dire de l'art du XIIIe siècle, ne s'applique qu'aux œuvres parfaites de cette période ; cette perfection, nous l'avons indiqué, ne se fait bien sentir que vers la seconde moitié du siècle. On a vu alors se renouveler aussi ce que nous verrons se reproduire à l'approche de chaque changement dans le style : l'art qui finit se montre encore pendant quelque temps, après que son successeur s'est établi ; de là, difficulté d'assigner une date précise à l'introduction d'un progrès, à la fin d'un style. Des œuvres franco-byzantines se rencontrent donc au XIIIe siècle et même au commencement du XIVe; d'un autre côté la transition du milieu du XIIe siècle (55) se marque aussi dans des œuvres tenant naturellement des deux genres qu'elles relient, et plutôt de l'un que de l'autre, suivant qu'elles sont plus ou moins proches de celui-là que de celui-ci. On peut s'en convaincre par l'examen simultané des n°s 184 et 185, et des n°s 863, 149, 45, 765, etc.

Digitized by Google

VIII.

XIVe Siècle.

Après la brillante phase que nous venons de traverser, sous l'influence des malheurs qui viennent fondre sur le royaume pendant le XIVe siècle, l'art tantôt s'affaiblissant, tantôt se relevant, se traîne ainsi jusque vers la fin du siècle. Les œuvres que nous possédons de cette époque rappellent celles que nous venons d'analyser, mais à un moindre degré de perfection. A côté des miniatures aux couleurs transparentes, se montrent des gouaches; nous en avons de magnifiques spécimens dans le n° 274. Cet ouvrage nous offre des représentations de l'architecture d'alors et porte la date de 1331. Nous pouvons encore citer la belle Bible en deux volumes in-folio n° 327, où l'on trouve réunis les deux genres de peinture dont nous venons de parler.

L'art que nous avons vu régner chez nous jusqu'à présent était celui de la France; vers la fin du XIVe siècle, l'art flamand commence à se manifester à son tour. Les œuvres qu'il produit ont un caractère qui lui est propre et qui sert à les distinguer de toutes les

Digitized by Google

autres. Presque flamands nous-mêmes par nature, nous irons dès-lors emprunter aussi à nos voisins de la Flandre des inspirations que la proximité des deux pays rendra plus vives encore, si toutefois elle n'est pas la cause principale de cet emprunt. Nous n'aurons pas à nous en repentir, car de là date pour nous l'ère la plus brillante et la plus accomplie de la miniature de nos manuscrits au moyen âge.

De même que le XIe siècle avait été pour ainsi dire l'introduction du XIIe, l'art de la fin du XIVe siècle peut-être regardé comme le commencement de celui du XVe ; c'est le même art à des degrés différents de perfection. C'est après le milieu du XIVe siècle, que s'établissent bientôt dans le midi de la Belgique, des maîtrises (56) pour les peintres, des confréries ou Gildes de Saint Luc, véritables pépinières d'artistes, dont les productions considérées comme le dernier effort de l'art chrétien, vont se répandre partout jusque dans le XVIe siècle. Outre les quelques œuvres profanes créées tout naturellement par ces artistes laïcs, ceux-ci travaillent, dès-lors, concurremment avec les moines, à enluminer des œuvres sacrées ; ce qui n'empêche pas les monastères que nous avons cités aux XIe et XIIe siècles, et dont le nombre s'est accru depuis, de rester en même temps comme des sanctuaires de la miniature.

Nous avons vu jusqu'à présent les scènes représentées dans nos manuscrits, figurées par un nombre très-restreint de personnages disposés naïvement sur une même ligne ; vers la fin du XIVe siècle elles sont remplacées par des compositions où les figures

Digitized by Google

plus nombreuses et groupées avec un certain art, sont réparties sur divers plans et forment de véritables tableaux. Ceux-ci, en général, deviennent fréquemment de dimensions plus grandes qu'aux siècles précédents, alors qu'ils étaient enfermés dans des lettres ornées. Jusqu'à cette époque aussi l'art est tout de convention, les types, même ceux du XIIIe siècle, sont des types spéciaux, c'est-à-dire que lorsque l'artiste représente un roi, un moine, etc., il se sert du type roi, du type moine, sans donner à chacun de ces personnages une individualité qui lui soit propre (57). L'art flamand du XIVe et du XVe siècle, au contraire, est vrai, il est réaliste ; on sent qu'il prend ses modèles dans la nature même, qu'il copie ce qu'il a sous les yeux ; ses personnages sacrés ou profanes sont la reproduction des types indigènes.

Les figures, d'une nature un peu épaisse, ont la tête et les extrémités fortes, le masque large, l'expression est souvent juste, mais vulgaire. Le n° 146 de notre Bibliothèque nous montre, dans deux miniatures, des anges nombreux, les uns chantant le *Sanctus*, les autres adorant, avec une variété d'expression différente pour chaque tête, mais quelquefois triviale. Les n°s 142 et 143 nous font voir, sur le visage de la vierge au pied de la croix, une douleur vraie et noble. Le dessin, quelquefois assez pur, est comme le reste, plus vrai aussi : les raccourcis sont mieux sentis et les nus plus savants accusent quelque trace de science anatomique. (58) Les draperies sont rendues par des méplats ; une particularité qui les distingue est la multiplicité, dans les

Digitized by Google

parties posées, de petits plis tracés presque à angle droit, les uns sur les autres.

L'exécution est d'une finesse remarquable ; dans les belles miniatures, plus de ces gros contours à l'encre précédemment en usage; le trait lui-même disparaît quelquefois tout-à-fait. Cela tient, à ce qu'au lieu d'être tracé toujours à la plume, il l'est plus souvent au pinceau, et aussi, à ce que au lieu d'aquarelles aux couleurs transparentes, nous avons des gouaches dont les teintes plus épaisses couvrent entièrement ce trait. Le vélin, réduit au seul rôle de champ, ne concourt plus à l'effet ; mais si, dans cette nouvelle manière, les tons sont un peu lourds, ils n'ont rien perdu pour cela en vivacité ni en fraîcheur et ont gagné en variété. Les couleurs les plus chatoyantes s'étalent à l'envi sur les draperies et sur les accessoires, et les chairs plus fraîches sont modelées par de larges demi-teintes ou par des ombres légères. Celles-ci se rencontrent partout, elles donnent aux corps plus de relief et de solidité qu'ils n'en avaient montré jusqu'à présent, et les ombres portées commencent à paraître, mais d'une façon timide encore. Les n°s 107, 128, etc., appartiennent à cette manière et sont au nombre de nos plus beaux manuscrits.

Deux autres genres de peinture, nouveaux pour nous, et dont l'un n'est, à proprement parler, que la conséquence de l'autre, viennent s'ajouter alors à la miniature multicolore : le Camaïeu et la Grisaille. On voit le premier exécuté avec adresse dans le n° 146 déjà cité ; les petites lettres de la fin de notre beau 107 nous offrent de jolis spécimens de la seconde.

Digitized by Google

Les fonds sont rendus avec talent ; ils deviennent de véritables paysages, de jolis intérieurs, etc. La perspective que nous avons vue jusqu'à présent impossible, est presque régulière, (59) mais de mauvais goût encore. L'horizon est toujours placé trop haut, et si ce n'était un anachronisme, alors que les règles de la science des Paolo Uccello, des Pietro del Bozzo et des Albert Durer, sont encore incertaines, nous dirions que les points de distance, trop rapprochés du point principal ou point de vue, donnent à toutes les lignes fuyantes un trop grand développement qui blesse l'œil et nuit à l'harmonie de l'ensemble. L'entente du clair - obscur est à peu près nulle encore ; la lumière est également distribuée partout ; si les lointains sont beaux de finesse et de ton, si les plans sont observés, il reste néanmoins encore, à la perspective aérienne, un pas immense à faire dans nos manuscrits. L'artiste du moyen-âge ignore le grand art des sacrifices.

Une remarque que nous croyons pouvoir placer ici, est celle de l'introduction, dans l'art religieux de nos manuscrits, d'une espèce d'irrévérence dans la représentation de certaines scènes. Nous citerons pour exemple, dans le n° 128 appartenant au genre flamand, un tableau ayant pour sujet Bethsabée au bain. (60) L'artiste, en rendant cet épisode comme il l'a fait, n'était-il que naïf, n'obéissait-il pas plutôt au goût de son pays pour ces sortes de peintures ? Ne peut-on pas y voir, aussi bien, le résultat d'un commencement d'émancipation morale, conséquence naturelle tout à la fois des idées nouvelles qui allaient bientôt se faire jour et des mœurs

Digitized by Google

licencieuses d'alors, (61) que l'effet de la naïveté dont on gratifie si facilement, en général, les productions du moyen-âge. Au reste, cette irrévérence n'est point particulière aux Flamands, on en retrouve les traces partout alors. (62)

L'ornementation, décrite à la fin du XIIIe siècle, règne aussi, nous l'avons dit, pendant la plus grande partie du XIVe. Mais, vers la fin de ce dernier, lorsque commence notre belle époque, les encadrements, autour des œuvres de style flamand, sont plus larges et comme masses plus réguliers. Dans ces cadres, divisés quelquefois en compartiments symétriques, losanges, ovales, carrés, etc., des fleurs mignonnes, gracieusement agencées et dans les détails desquelles le trait à la plume joue un grand rôle, sont accompagnées de personnages et d'animaux fantastiques ou grotesques, ou d'enroulements végétaux, espèces de palmes déchiquetées, artistement exécutées. Dans les lettres peintes se montrent encore les feuilles trilobées, mais plus mesquines et disposées autrement. Elles se voient aussi dans quelques encadrements et partant d'une côte longue, droite et mince; elles sont alors maigres et menues, entourées d'innombrables vrilles végétales. Celles-ci, indiquées par un trait fin et délié, viennent ajouter au pêle-mêle et à la confusion qui se montrent dans ces cadres. Dans les manuscrits où l'art flamand ne s'est pas fait sentir, nous avons cependant, de cette même époque, quelques ouvrages où les arabesques, aussi bizarres qu'originales, offrent une certaine analogie avec celles du XIIIe siècle proprement dit.

Digitized by Google

Pour terminer, quant à présent, nos remarques sur ce sujet, nous rappellerons, à propos des ornements que nous venons d'étudier, ce qué nous avons dit dans une page précédente relativement au trait d'encre qui les borde tous. Et nous ajouterons, qu'autour des spirales feuillues de la fin du XIIIe siècle, et des détails qui les accompagnent, autour des petites feuilles qui ornent quelques lettres du XIVe et même quelquefois encore au XVe, une ligne noire assez épaisse cerne tous les contours.

L'or vient former à son tour une nouvelle ornementation : outre les fonds brunis, devenus moins nombreux dans les miniatures proprement dites, outre ces lignes, ces points, ces enroulements tracés à la pointe et dont nous avons eu déjà des exemples au XIIIe siècle et dans le premier tiers du XIVe (n° 274), dans le cours de ce dernier, cet or, appliqué au pinceau et remplaçant la pointe, décrit, sur des fonds de couleur unie, des rinceaux souvent aussi composés de lignes ou de points serrés et imitant les tentures de cuir (or bazané), (63) en usage alors. Nos manuscrits offrent de nombreux et beaux exemples de ce genre de décoration. Dès la fin du même siècle, le précieux métal est, de plus, employé à rehausser, par de légères hachures mates, certaines parties des draperies, des vêtements, des accessoires, du paysage, des animaux, etc., etc., (les chairs exceptées), auxquels il sert pour ainsi dire de lumière. Nous retrouverons ces diverses applications de l'or pendant le XVe siècle, et la dernière se montre encore dans nos belles miniatures du XVIe.

Digitized by Google

Ce dernier emploi de l'or est renouvelé des artistes carolingiens, on le rencontre principalement dans les belles peintures de l'école de Tours. A part la perfection inhérente au progrès dans l'exécution et qui a toujours été se développant, l'art dans cette partie n'a fait, pour ainsi dire, que tourner dans un même cercle, il est revenu à son point de départ.

Digitized by Google

IX.

XVe Siècle.

L'art du XVe siècle est l'apogée de la miniature du moyen-âge; c'est aussi le moment où cet art est le plus varié. (64) La Renaissance qui va éclater au siècle suivant se fait déjà fortement pressentir. En France, vers le milieu du siècle, une école de miniaturistes, professant un art indépendant et de nouveau tout national, est fondée par Jean Fouquet, peintre du roi Louis XI; et, chose digne de remarque, c'est à Tours, dans la ville même qui fut, sept siècles auparavant, sous Charlemagne, le centre de l'art *franc* proprement dit, que nait, au XVe siècle, l'art *français*. Jean Fouquet, disent ses biographes, avait été en Italie puiser aux sources du vrai beau; (65) qu'il se soit inspiré aussi, comme le dit M. Dehaisnes, (66) de l'art flamand, pour la couleur peut-être, notre artiste n'en reste pas moins, par son dessin savant et pur, par la science et l'effet remarquable de ses compositions, le fondateur de l'École française à laquelle Jean Cousin va bientôt donner une plus grande importance. (67) Au même temps, dans la Flandre tranquille et prospère, si on la compare au royaume des Valois, l'art florissait encouragé par les ducs de Bourgogne. Son influence se faisait

Digitized by Google

sentir en France, où des artistes flamands avaient été appelés par nos rois, (68) s'étendait, pour la même raison, sur l'Espagne et le Portugal (69) et aurait même pénétré en Italie. (70). Nous ne saurions discuter cette intéressante question, nous ferons remarquer seulement la perfection qui distinguait déjà, au XIVe siècle, les œuvres italiennes. (71) Néanmoins, sous le gouvernement de Philippe-le-Bon, protecteur des lettres, des sciences et des arts, ceux-ci reçoivent une impulsion plus grande encore de l'application de l'huile à la peinture des tableaux ; perfectionnement qu'on peut presqu'appeler une découverte et que l'on doit à Hubert Van-Eyck, selon les uns, à son frère Jean, selon les autres. (72) Trois peintres célèbres : ces mêmes Hubert et Jean Van-Eyck et Hans Memmeling sont regardés aussi comme les fondateurs de l'école flamande qui a son siège à Bruges. Ils forment de nombreux élèves, et font marcher de front la grande peinture et la miniature, cultivant avec un égal succès ces deux branches de l'art comme l'avaient fait, du reste, leurs prédécesseurs, nous voudrions dire plutôt leurs précurseurs du XIVe siècle. En même temps qu'ils peignent de grands tableaux pour les églises, les échevinages ou hôtels-de-ville et les châteaux, ils couvrent le vélin des manuscrits destinés aux princes du monde ou aux princes de l'église, de fines miniatures, sans préjudice de celles qui sont toujours exécutées dans les cloîtres. Alors naissent en foule ces merveilles de finesse, de patience et de vérité dont nous avons eu un avant-goût au siècle précédent et qui vont porter bien haut la gloire d'une école dont les œuvres se rencontrent par toute l'Europe,

Digitized by Google

dans les musées en même temps que dans les bibliothèques.

Toutes les remarques que nous avons faites à la fin du XIVe siècle peuvent s'appliquer au XVe, aussi, ne nous étendrons nous pas beaucoup sur l'époque à laquelle nous sommes arrivé. Toutes les qualités précédemment énumérées se sont développées, les défauts, du moins ceux qui tiennent à l'ignorance, se sont en partie effacés. Le type des personnages est devenu plus élégant, plus fin, le dessin plus correct, les mouvements plus naturels, l'anatomie plus savante, l'expression plus noble. Les draperies, de plus en plus vraies, se sont débarrassées de ces plis anguleux et caractéristiques dont nous avons parlé au XIVe siècle.

Ce qui distingue avant tout l'art flamand, c'est sa brillante couleur ; celle-ci se fait remarquer au XVe siècle par des tons plus fins, plus vifs et plus brillants encore. Les chairs sont modelées plus grassement et moins par teintes plates, le faire, en un mot, est supérieur à celui de l'époque précédente. La perspective, linéaire et aérienne, s'est perfectionnée, l'effet est mieux entendu, l'harmonie du tout plus parfaite ; on sent que les miniaturistes, profitant de la nouvelle découverte, cherchent à donner à leurs œuvres le fondu, la douceur de ton que la couleur à l'huile permet de donner à la grande peinture. En résumé, si les procédés d'exécution sont restés matériellement les mêmes qu'au XIVe siècle, ils sont plus savants et plus soignés dans leur application.

Il semble que le moyen-âge agonisant ait épuisé

Digitized by Google

tout ce qui lui restait d'originalité, de génie même, pour varier à l'infini les ornements dont il a décoré les manuscrits alors. Dans ceux-ci, il reproduit, au XVe siècle, tous les motifs déjà connus. Les marges se couvrent, mais sans former, cependant, des encadrements complets, d'arabesques, de fleurs, de fruits, de palmes et d'êtres fantastiques ou bizarres où brillent l'or et les couleurs les plus vives et les plus tranchées ; ou bien encore elle sont ornées d'écussons et d'armoiries tout aussi bien peints. Mais nous devons cependant reporter au siècle précédent l'origine de ce dernier genre de décoration.

Le goût des livres au XIVe siècle et au XVe était généralement répandu, les protecteurs des miniaturistes nombreux, les bibliothèques plus nombreuses encore; (73) des achats, des échanges, des dons, faisant voyager les manuscrits de pays en pays, de bibliothèque en bibliothèque, disséminaient un peu partout les productions d'un même pays, d'un même artiste. Si les ouvrages exécutés dans notre région appartiennent à l'école flamande, nous en conservons aussi dont les peintures accusent une autre origine. Parmi ces derniers, il en est plusieurs de remarquables et sur lesquels nons donnerons quelques indications sommaires.

Citons d'abord notre n° 572 : le dessin, relativement pur, le type souvent élégant, des raccourcis bien sentis, y sont accompagnés d'un coloris magnifique, frais et harmonieux. Outre deux grandes et belles miniatures dont la première surtout est d'une exécution parfaite, des lettres nombreuses renferment des personnages à mi-corps fort bien peints et qui de plus semblent être

Digitized by Google

des portraits, car les mêmes têtes se reproduisent plusieurs fois dans le cours du volume; on les reconnaît facilement et on les retrouve aussi dans les deux grandes miniatures. Les figures bien drapées sont accompagnées de jolis ornements composés de ces larges palmes dont nous avons déjà parlé.

Dans le n° 563, de nombreuses lettres miniatures sont entourées d'une foule d'ornements bizarres ou fantastiques qui rappellent un peu ceux du XIIIe siècle. Le dessin est inégal, les personnages un peu fluets et maniérés de poses quelquefois, sont parfois aussi d'une exécution naïve mais généralement assez fine et ne manquent pas de noblesse. A côté d'une figure au cou tors, aux yeux louches, aux membres en fuseaux, on rencontre une tournure gracieuse, une physionomie angélique, qui fait vaguement penser aux créations du Corrège et de Raphaël. On devine que si l'artiste, à qui l'on doit ces œuvres, avait pu se livrer à toutes les études indispensables à la pratique de l'art, et si les mœurs du temps et l'état de la science lui avaient permis, en outre, l'étude du nu, on devine, disons-nous, que cet artiste aurait produit alors des œuvres plus savantes et plus sérieuses. Enfin, les draperies, toutes semblables de disposition, sont adroitement agencées et rappellent un peu aussi le XIIIe siècle.

Parmi nos miniatures du XIVe siècle, il en est d'autres encore qui diffèrent de style avec celles de cette époque que nous avons examinées jusqu'à présent; ce sont des gouaches, qui rappellent un peu les œuvres carolingiennes. Elles se font remarquer par un certain naturel

Digitized by Google

dans les figures, joint à une grande simplicité. Le dessin en est presque correct, l'expression calme, l'exécution lourde; un épais cordon d'encre suit la silhouette de chaque personnage, la couleur a des tons frais mais un peu gris, les chairs sont bistrées, et dans les ornements on retrouve le plein-cintre et quelquefois l'or mat à côté duquel figure aussi le jaune. Ces peintures, ainsi qu'on peut le voir dans les n°s 411, 428, 287, 865, etc., semblent plus vieilles qu'elles ne le sont en effet. Peut-être pourrait-on les considérer aussi bien que celles précédemment décrites, comme les œuvres d'artistes italiens, ou du moins appartenant au midi de la France, (74) où la tradition byzantine s'était conservée plus longtemps pure. On sait, du reste, qu'au XIVe siècle, Giotto, et plus tard Simone Memmi, son disciple, appelés par les papes qui siégeaient alors à Avignon, vinrent exercer leur art dans la Provence (75) où, sans doute, ils laissèrent des élèves. Nos miniatures seraient-elles dues à ces derniers? Ce sont là des hypothèses sur lesquelles nous ne saurions nous prononcer et dont nous abandonnons sans réserve la discussion à plus savant que nous.

Digitized by Google

X.

XVIe Siècle.

Vers le milieu du XIIIe siècle, des artistes byzantins étaient venus en Toscane où ils avaient importé avec eux les traditions grecques en même temps que le germe de cette grande école qui commence à Cimabué et à Giotto. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, ce que la Grèce possédait de savants et d'artistes, se répandit de nouveau dans l'Occident, se réfugiant principalement en Italie. Les derniers, dépositaires de tout ce qui restait de l'art antique, provoquèrent bientôt, dans ce pays, l'établissement de diverses écoles regardées comme les divisions d'une seule et même à laquelle on a donné le nom générique d'École italienne. Déjà, au siècle précédent, on a pu remarquer ce fait significatif qu'au fur et à mesure que les procédés d'exécution se perfectionnent, le caractère mystique s'affaiblit; si le moyen-âge a constamment et exclusivement adoré Dieu dans l'idée, dans l'esprit, la Renaissance, au contraire, va le glorifier le plus souvent dans la forme. Encouragé par Léon X et les Médicis, comme tout ce qui tient à l'art ou à la science, la nouvelle école, en révolutionnant la forme, aide à précipiter, par ses rapides pro-

Digitized by Google

grès, la chûte de ce moyen-âge auquel le Protestantisme, en s'attaquant à l'idée, viendra porter le dernier coup. Elle ne tarde pas à se substituer complètement partout à la vieille école byzantine, qui régnait dans la péninsule transalpine, depuis l'époque que nous avons indiquée au commencement de ce paragraphe.

Bientôt Raphaël, qui devra si vite être ravi à l'art, Corrège, qui ne lui survivra guère, Titien (76) et tant d'autres, élèvent en Italie, la peinture au plus haut degré qu'elle ait jamais atteint, et mettent, pour la grâce et le dessin, l'Ecole italienne au-dessus de toutes les autres. Avec l'étude des fragments antiques récemment retrouvés (77) et sous l'influence de l'admiration qu'ils inspirent, ce dessin se perfectionne, l'idée n'est plus la préoccupation exclusive de l'artiste, la forme marche de pair avec elle. Le goût des nudités dont nous avons vu quelque trace vers la fin du moyen-âge, reparaît à côté même des images sacrées, l'art est redevenu païen. L'anatomie vient en aide aux peintres, (78) son étude rendue plus facile, grâce peut-être à cet esprit de rationalisme et de scepticisme qui se montre partout alors, avance toujours en Italie, d'un pas rapide et contribue puissamment aux succès artistiques de ce pays. Des traités de perspective sont publiés et répandus par l'imprimerie, qui compte déjà plus d'un demi-siècle d'existence. (79)

Cette renaissance de l'art antique s'étend bientôt aussi au-delà des Alpes. En Flandre, si les traditions laissées par les nombreux élèves, alors les successeurs des Van Eyck et de Memmeling résistent quelque temps

Digitized by Google

aux envahissements de l'art nouveau, elles finissent pourtant par s'effacer aussi sous des pinceaux sensualistes, dont le plus brillant en même temps que le plus admiré, sera plus tard celui de Rubens. En Allemagne, au contraire, Albert Durer (80) travaillait déjà, avec une activité infatigable et prodigieuse, faisant faire, non-seulement à toutes les branches de l'art, mais à tous les arts, un pas en avant. En Suisse, Holbein se révèle; (81) en France, où les voyages de Charles VIII, en Italie, et le règne de Louis XII, avaient préparé l'ère nouvelle, ces progrès se font sentir de même aussi. François Ier, qui protège les lettres et les arts, rend la Renaissance complète dans ses Etats, en y appelant d'au-delà des monts, à l'exemple de Charlemagne, des savants et surtout des artistes.

Toutes les vieilles traditions s'effacent devant cet élan général; les miniatures des manuscrits subissent, comme le reste, l'influence régénératrice de ce retour au culte du beau plastique et elles arrivent au plus haut degré de perfection qu'il leur sera donné d'atteindre; mais ce n'est plus cet art naïf et fervent du moyen-âge, la sécheresse de faire, qui est l'un de ses caractères distinctifs, a fait place à une exécution plus large et plus savante; son mysticisme s'efface sous l'invasion du sensualisme.

Dès avant le milieu du XVIe siècle, les miniatures de nos manuscrits semblent s'être inspirées de l'art nouveau; le type, encore un peu flamand, rappelle cependant plus l'antique. Le dessin, savamment anatomisé, n'a plus rien de tourmenté; mais il exagère parfois un peu la

Digitized by Google

forme. L'expression a beaucoup de vérité et même de noblesse ; les chairs sont grassement modelées; les draperies ont retrouvé leurs larges plis; les ombres, et les ombres portées plus hardies, sont partout fidèlement reproduites. La perspective linéaire et la perspective aérienne sont mieux senties; l'effet est plus franc; les fonds légers sont lumineux, et la couleur, cette belle couleur flamande, persiste toujours; elle reste si fraîche et si vive de ton qu'elle est parfois crue.

L'ornement a retrouvé une partie de cette ampleur qui caractérise l'antique, tout en conservant, en même temps, un souvenir assez marqué de sa coquette irrégularité pendant les périodes qu'il vient de traverser. Les enroulements d'acanthe surgissent partout à côté de ces palmes contournées et sinueuses que nous avons vues naître au XIVe siècle. Des enfants aîlés, génies ou amours gros et joufflues, viennent se mêler à des motifs empruntés aux plus belles productions du règne végétal. Des lettres en grisaille ornées de rinceaux et d'arabesques, d'autres, imitant la gravure, dessinées à la plume avec un talent remarquable et composées de feuillages variés, entremêlés d'enfants et de satyres; des encadrements ou cartouches déchirés, découpés de maintes façons diverses et dont les déchirures se recourbent en volutes capricieuses, etc., etc., ajoutent un attrait de plus à tous ceux que possède déjà l'art d'enluminer les manuscrits. Et pourtant, semblable au flambeau qui s'éteint, cet art, qui jette alors un si vif éclat, est bien près de mourir. L'écriture elle même (voir le n° 12) acquiert une netteté, une élégance, un fini aux-

Digitized by Google

quels l'imprimerie de cette époque peut difficilement atteindre. On sent qu'entre ces deux industries rivales, comme on dirait de nos jours, c'est une lutte suprême qui va finir par l'anéantissement de l'une d'elles. En présence de la multiplicité toujours croissante des livres imprimés, sans travail bientôt, les miniaturistes les plus hardis adopteront les procédés mis en pratique par Van Eyck avec tant de succès et peindront à l'huile; les plus timides se feront graveurs. Ils contribueront, désormais, avec la pointe, à orner, dans un autre genre, les livres produits d'un art nouveau, comme ils avaient contribué jusque-là, à orner aussi les manuscrits avec leur plume et leur pinceau.

Mais la transition ne sera pas trop brusque, disons-le, trop douloureuse pour ces pauvres artistes si amoureux de leur art, si patients dans l'exécution de leurs œuvres: déjà, dès la fin du XVe siécle et le commencement du XVIe, on laissait, dans les livres imprimés, des places vides où les enlumineurs venaient peindre leurs lettres enjolivées de figures et d'ornements; un nouveau mode de procéder vient leur permettre, pour quelque temps encore, l'exercice d'une partie de leur savoir. Nous voulons parler des estampes (ornements et figures) gravées au trait sur bois et qu'on peignait ensuite. (82) Nous avons un remarquable spécimen, de ce genre d'ouvrages, dans les encadrements du n° 772 de 1568. Puis, peu à peu, la transformation deviendra complète, l'art d'enluminer les livres ne s'exercera plus que rarement, au profit de quelque grand personnage, et disparaîtra bientôt tout-à-fait. (83)

Digitized by Google

Le plus bel ouvrage que nous ayons du XVIe siècle est le n° 12, portant la date de 1540, et la signature de Robert de Croy, évêque, duc de Cambrai, auquel ce manuscrit a appartenu. Neuf encadrements à fond d'or mat, semés des fleurs les plus fraîches, des fruits les plus veloutés, des insectes les plus brillants, des enroulements les plus capricieux, que font valoir à merveille de chaudes ombres portées, entourent autant de pages qui renferment chacune une lettre d'un décimètre de côté environ. Ces lettres, formées de rinceaux d'or, servent de cadres à des scènes bibliques, vigoureusement traitées à la gouache et brillant des plus vives et des plus fraîches couleurs. De plus petites lettres, en nombre assez considérable, aussi bien peintes ou dessinées à la plume avec beaucoup de finesse, ornent le reste du volume, d'une conservation parfaite et curieux même jusque dans sa reliure.

Un autre manuscrit flamand, sur papier, n° 124, portant la date de 1542 et exécuté à Bruges, (ce qui semble résulter, du moins, de l'indication placée sur le titre même de l'ouvrage), est loin d'approcher du fini d'exécution du précédent; mais aussi, quelle diversité dans les vignettes nombreuses qui ornent ces quatre volumes : charges, caricatures, scènes de mœurs, jeux divers, monstres, lettres fantastiques, incongrues, plaisantes ou terribles, tout cela dans le goût qu'illustreront bientôt les Teniers, est artistement croqué à la plume, avec une verve, une gaîté, un entrain, une facilité et un talent tout-à-fait remarquables. Quelques traits d'encre servent au modelé et de légers lavis de couleurs bril-

Digitized by Google

lantes rehaussent le tout. Deux grandes aquarelles accompagnent cet ouvrage qui nous montre un nouveau genre d'ornementation, jusqu'alors inconnu dans nos manuscrits, en même temps qu'une autre manière de faire déjà en usage au XVe siècle. (N° 762 de 1467.)

Digitized by Google

XI.

XVIIe et XVIIIe Siècles.

Cambrai produisit des miniatures jusqu'au XVIIe siècle. (84) Ce dernier et le suivant nous offriront, cependant encore, quelques volumes avec peintures, mais en très-petit nombre : l'art, nous l'avons dit plus haut, n'était plus dans les manuscrits. Ces peintures sont, presque toujours, des espèces de croquis grossièrement et lestement faits, inférieurs en tout à ce que nous venons de voir au XVIe siècle; ou, si l'on rencontre encore quelques miniatures dignes d'attention, elles ont tous les caractères de celles de la Renaissance. Dans quelques-unes des mieux faites, l'artiste, usant de tous les moyens en son pouvoir pour donner plus d'énergie à son œuvre peinte, l'a rehaussée, dans les ombres, de hachures à la plume (n° 795). C'est principalement dans les armoriaux, si nombreux surtout au XVIIe siècle, que nous pourrons trouver encore quelques peintures remarquables, nous citerons, entr'autres, les n°s 776 de **1680**, 795 de **1689** et les n°s 771 et 1071 du XVIIIe siècle. Nous mentionnerons enfin, pour finir, les vues d'Italie, à la plume, n° 1,094 du XVIIe siècle, et les sceaux à l'encre de Chine, n° 942 de **1740**.

Digitized by Google

XII.

Exécution d'un même volume par des mains diverses. — Quelques observations sur l'emploi de l'encre, des couleurs, de l'or dans les miniatures et sur la manière de procéder des miniaturistes. — Conclusion.

La perfection, en quoi que ce soit, étant le privilège du plus petit nombre, à toutes les époques, ont dû exister en même temps des artistes de différents degrès de mérite et de talent. C'est ainsi qu'au XVe siècle, par exemple, à côté du n° 762 de **1467**, où nous voyons de jolis lavis, nous avons le n° 862 de **1482**, qui ne renferme que de laids barbouillages à la plume. Or, en feuilletant nos nombreux manuscrits, nous avons été amenés à constater, quelquefois, des différences très-sensibles dans l'exécution des diverses parties d'un même ouvrage; nous citerons, à ce propos, le n° 572, dont la seconde moitié est visiblement inférieure à la première. (85) De plus, vers les derniers siècles du

Digitized by Google

moyen-âge et principalement depuis notre belle époque, les lettres ornées, et parfois aussi les sujets qu'elles renferment, les marges, en un mot, les ornements proprement dits, sont souvent d'une exécution, en général, inférieure aussi à celle des grandes miniatures. Si, pendant un laps de temps, un nombre de siècles peut-être, que nous ne pouvons déterminer, l'artiste, tout à la fois peintre et calligraphe, a pu seul suffire à l'entière et complète exécution d'un manuscrit, dès la période que nous avons indiquée tout-à-l'heure, des mains différentes concouraient donc à l'enluminure d'un même volume. Les arabesques et les lettres étaient le travail du copiste, du calligraphe, et les miniaturistes ne s'occupaient que de remplir, avec leur fin pinceau, les places laissées libres par les premiers. Nous pourrions citer, à l'appui de cette assertion, le n° 797, où les arabesques sont terminées à côté de parties restées blanches et sans doute destinées à être couvertes par des mains plus habiles. Nous ferions remarquer aussi l'abus de l'encre dans les ornements, abus dont nous avons déjà parlé. (Nous ajouterons qu'il est peu de miniatures avant le XVIe siècle, même parmi les plus belles, où l'encre ne se montre au moins dans quelques parties.) N'est-il pas naturel de penser que ceux chez qui cette encre était d'un si fréquent usage pour l'écriture, ont pu seuls l'employer partout, dans les peintures, avec une telle abondance.

Le trait à l'encre existe à toutes les époques; mais, tandis que dans les belles miniatures du XVe siècle il est tracé au pinceau et disparaît sous la couleur, tandis qu'au XVIe siècle, exécuté de la même manière,

Digitized by Google

on le croit absent si la peinture usée ne permet à l'œil d'arriver jusqu'au vélin, dans les ornements au contraire, constamment tracé à la plume, (jusqu'à la fin du moyen-âge du moins,) il reste toujours apparent, et l'encre qui a servi à le former diffère comme intensité et comme couleur de celle avec laquelle on a dessiné le premier. Pourquoi ces deux manières différentes d'exécution, si elles avaient eu un commun auteur ; et dans ces deux procédés distincts employés simultanément dans un même ouvrage, souvent sur une même page, ne peut-on pas voir une nouvelle preuve en faveur de l'opinion émise tout-à-l'heure?

Malgré l'âge considérable de quelques-unes des œuvres dont nous venons de nous occuper, plusieurs des couleurs qui les enluminent sont arrivées intactes jusqu'à nous. Le bleu d'outremer, si prodigué surtout au XIVe et au XVe siècle, le rouge vermillon, un vert clair, commun dans nos manuscrits du XIe et du XIIe siècle, et le blanc gouaché ont conservé leur fraîcheur et leur franchise de ton. Toutes les autres teintes dans les peintures antérieures à l'art flamand, laques, teintes composées etc. etc. sont louches, fanées ou ont noirci le plus souvent. Qu'elles servent à des aquarelles ou à des gouaches, elles sont de plus assez épaisses et assez lourdes. Notons encore comme se rattachant aux remarques sur les couleurs, la rareté excessive des jaunes entre le XIe siècle et la fin du XIVe.

L'or, avons nous déjà dit, a conservé toute sa fraîcheur primitive ; mat, son emploi fut importé chez nous par les byzantins, à l'époque carolingienne. Il semble avoir

Digitized by Google

été pour nos artistes comme le type de la lumière; ils s'en servent pour représenter le soleil, la lune, les étoiles, le feu, etc. Réduit en molécules d'une ténuité extrême et appliqué alors au pinceau il vient, ainsi que nous l'avons dit aussi, rehausser, à certaines époques, les lumières des vêtements, des accessoires, des fonds, des arbres, des eaux et même des ciels. Excepté au Xe siècle où nous ne le voyons plus, il est en tous temps prodigué dans les ornements ; et à partir de la fin du XIIe siècle, dans ces mêmes ornements et dans les fonds surtout, il acquiert, à l'aide du brunissoir, un brillant dont l'éclat s'est conservé pur jusqu'à nous. Ce dernier mode d'emploi appartient exclusivement aux occidentaux, les manuscrits byzantins qui nous sont restés n'en fournissent aucun exemple. (85) Destiné à être poli, l'or s'appliquait en lames sur une couche d'apprêt qui servait à le fixer et qui a en général, dans nos manuscrits, l'épaisseur d'une feuille de parchemin. Cet apprêt était-il, comme celui des grandes peintures, composé de blanc d'œuf, de gomme et de colle de parchemin, c'est ce que nous ne saurions dire. Mais cette couche n'était sans doute pas toujours de la même nature, car tantôt nous la voyons s'enlevant par écailles, emporter l'or avec elle et mettre complètement à nu le champ sur lequel elle est appliquée, tantôt l'or seul disparait laissant après lui un enduit noir ou lilas ou rougeâtre, d'apparence crayeuse et qui au toucher produit l'impression d'un plâtre tendre ou de la céruse non gommée.

Sans vouloir ajouter de nouvelles conjectures à toutes

Digitized by Google

celles qui déjà ont été faites sur la manière dont travaillaient nos miniaturistes, nous ne croyons cependant pas inutile de consigner ici quelques observations recueillies sur diverses miniatures, entr'autres sur un grand tableau non terminé (n° 177) représentant le christ en croix sur fond d'outremer semé de fleurs de lis d'or. Après avoir tracé au pinceau le trait à l'encre, trait plus marqué dans les chairs qu'ailleurs, on a posé une couche d'apprêt pour l'or qui avant d'être bruni à été ici couché au pinceau, on peut suivre sur les fleurs usées le trait plus chargé qu'il a laissé le long du contour. Le fond a été peint ensuite, car il n'existe ni sous l'or, ni sous l'apprêt qui, enlevé, laisse voir le vélin nu. Les ombres, les détails des vêtements, sont massés avec une teinte d'un noir grisâtre analogue à notre encre de Chine et posée aussi au pinceau et par hachures. Les chairs et les cheveux sont préparés avec un brun chaud, terre d'ombre légère, mêlée d'ocre; une portion de bras du christ est terminée avec un peu de carmin et de vermillon et beaucoup d'outremer, pour imiter les tons du cadavre ; le tout est appliqué au pointillé. Les ombres de cette dernière partie sont d'un bleu ou verdâtre ou roussâtre; le bois de la croix est rendu avec de la terre d'ombre pure, le terrain n'est pas préparé. Un autre christ (n° 222) a pour fond un enduit rouge analogue à celui qu'on remarque sur les papiers d'or fin, et sur lequel on a appliqué le métal qui a été bruni. Sur celui-ci, on a tracé, à la pointe sèche, des losanges et le nimbe des personnages; le trait de ces derniers a été ensuite dessiné à l'encre et à la plume, enfin, on a peint à la gouache, par-dessus, entourant le

Digitized by Google

tout d'un cadre en grisaille. Les couleurs, usées en quelques endroits, permettent de distinguer le mode d'exécution que nous venons de décrire. C'est, à de légères modifications près, celui qu'employaient les Byzantins, moins le relief des couleurs qu'on ne remarque pas chez eux. (86)

Ajoutons, relativement à la couleur encore, que dans les miniatures du XVe siècle on a abusé de l'outremer dans les chairs ; autant celui-ci, employé avec discernement, donne de finesse et de transparence aux carnations, autant, employé avec excès et c'est le cas des œuvres que nous citons, il rend les chairs morbides en leur donnant par la teinte verdâtre qu'il leur communique l'aspect cadavéreux.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les œuvres que nous venons d'examiner ; nous aurions surtout voulu y joindre des notes sur les costumes des personnages qu'on y voit représentés, et sur les meubles et les accessoires divers qui les accompagnent ; mais ce sujet intéressant eut nécessité des développements qui ne peuvent trouver place que dans une étude particulière. A celle-ci se rattachent aussi les anachronismes qui nous font voir par exemple : le roi David vêtu d'abord comme les successeurs de Charlemagne, puis couvert du manteau fleurdelisé de Charles VI, ou bien encore du costume de la Renaissance. Ce procédé est pour les miniaturistes d'un emploi général et habituel jusque dans le XVIe siècle. « Ce n'est donc point la date du sujet, mais celle de la peinture qui détermine la vérité du costume, » (87)

Digitized by Google

Enfin, quand nous aurons dit que du IXe siècle au XVe inclusivement une étoffe de soie, de fil ou de laine fine, de couleur unie, (cramoisie, jaune ou rouge,) ou tissée de couleurs variées par lignes formant carreaux, est cousue, colée ou posée sur beaucoup de nos peintures pour les préserver de la poussière et des frottements, (88) nous aurons épuisé toutes nos observations. Puisse-t-il dans le nombre s'en trouver quelque nouvelle.

Un dernier mot : parmi un grand nombre d'œuvres réellement très-remarquables, nous devons dire néanmoins qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans notre Bibliothèque le rival de l'Évangéliaire de Charlemagne, ni le pendant de la Bible de Charles-le-Chauve, où des Heures d'Anne de Bretagne ; (89) et nous doutons fort que ces adroits chercheurs qui découvrent des chefs-d'œuvre partout, rencontrent jamais chez nous, malgré toute la bonne volonté qu'ils savent y mettre au besoin, un Van Eyck ou un Memmeling. S'il a pu nous échapper parfois dans le cours de ce travail des expressions d'admiration, peut-être exagérées pour ceux qui ont vu nos miniatures, si nous avons quelquefois loué c'a été, disons-le, presque toujours d'une manière relative. Partisan de la forme autant que de l'idée, ami du progrès avant tout et en tout, nous n'avons pas voulu chercher l'avenir dans le passé en écrivant ces lignes.

Cependant, en voyant ces antiques et vénérables monuments de la foi et du talent de nos pères, précieux pour le chrétien comme pour le savant, pour le penseur aussi bien que pour l'artiste, monuments dont plusieurs

Digitized by Google

ont dû coûter à leurs auteurs des années d'un labeur opiniâtre, assidu et patient, (90) qui peut rester froid et indifférent, qui peut ne pas admirer l'amour fervent de l'art, cette foi sincère et l'abnégation de soi qui animaient chacun de ces modestes artistes pour la plupart restés inconnus ! De nos jours, tout créateur signe son œuvre aussi modeste soit-elle, humbles en tout, les imagiers du moyen-âge ont en général gardé l'anonyme; (91) souvent le hasard seul à tiré de l'oubli le nom de ces disciples d'un art qui fait parfois sourire, il est vrai, mais qui bien plus souvent encore fait rêver. Désormais perdu, les quelques traces qu'il a laissées vont s'effaçant chaque jour de plus en plus, espérons qu'aux savants explorateurs habituels de ces vestiges, se joindront partout les artistes non moins aptes à nous faire connaître en les reproduisant, ces intéressants souvenirs d'un âge longtemps méconnu.

Digitized by Google

Digitized by Google

CATALOGUE

DES MANUSCRITS A MINIATURES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CAMBRAI.

(Les N^os sont ceux du Catalogue de la Bibliothèque. — Les grandes initiales indiquent la provenance des volumes et signifient : C. M. Chapitre métropolitain de Cambrai. — S. S. Abbaye du Saint-Sépulcre. — S. A. Chanoines réguliers de Saint-Aubert. — G. Abbaye des Guillemains de Walincourt. — V. Abbaye de Vaucelles.)

6. — **1520**. *Messe, etc., Notée*, g^d. in-fol. papier. Quelques lettres gothiques, à l'encre noire, ornées de fleurs, d'animaux, ou de profils bizarres au trait, rehaussées de légers lavis rouges et jaunes.

12. — **1540**. 12 *Missa, etc., cum nōtis*, in-fol. vél. C. M. Le plus beau de nos manuscrits de la Renaissance et parfaitement conservé. En tête, tenant tout une feuille, une licorne supportant les armes de Robert de Croy, évêque et duc de Cambrai. Dans le cours du volume, neuf encadrements de pages, composés de fleurs, de fruits, d'insectes et d'enfants nus, bien dessinés et artistement peints sur fond d'or mat. Des lettres aussi, au nombre de neuf, d'un décimètre de

Digitized by Google

côté et formées de rinceaux, peints en imitation d'or, servent de cadres à des scènes religieuses, (l'Ascension, la Circoncision, la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, etc., etc.,) d'une exécution remarquable. Autres lettres nombreuses plus petites, peintes en grisaille sur fond de couleurs diverses, ou dessinées à la plume avec finesse et composées alors de feuilles d'acanthe et de chardons mêlées d'enfants et de personnages nus. Les couleurs sont d'une grande fraîcheur, les fleurs, les fruits, les oiseaux, etc., peuvent être mis au rang des plus belles œuvres de ce genre. Reliure en peau de truie avec coins en cuivre aux armes de Croy.

17. — *Hymnes, etc., Notées,* in-fol. pap. Lettres à l'encre noire, grossières et lourdes, et teintées de vert, de jaune, de rouge. Deux écussons.

30. — *Collectæ, etc., cum notis,* in-fol. papier. Six lettres au trait, ornées de teintes rouges, vertes et bleues.

32. — *Psalterium et antiphonale cameracense,* in-fol. vél. Lettre miniature sur fond noir, fine mais usée.

38. — *Pars æstiva et autumnalis collectarum, etc.,* in-fol. vél. Très-moderne, orné à l'aide de poncis, de quelques têtes de pages et de culs-de-lampe.

40. — *Antiphonale cameracense cum notis,* in-fol.

Digitized by Google

vél. Lettres miniatures sur fond d'or. Gros contours à l'encre, quelques petites lettres.

45. — XIIe siècle. *Collectœ, etc.*, in-4° vél. Quatre lettres au trait, composées d'enroulements végétaux sur fonds. Couleurs vives et variées appliquées par lignes, or mat. Vers le milieu du volume, un Christ entre la Vierge et Saint Jean. Le sommmet et les bras de la croix sont terminés chacun par un chapiteau de colonne. Jésus, nimbé d'azur croisé d'or, a les bras sur une même ligne horizontale; il est posé sur la croix et non cloué, ses pieds ne sont pas croisés; une draperie, retenue par un cordon d'or, entoure ses reins. La Vierge, chaussée de brodequins byzantins, est posée sur des nuages ainsi que St-Jean. Cette miniature sans fond est d'une conservation parfaite.

55. — Xe siècle. *Liber Psalmorum*, in-4° vél. Quelques lettres légèrement lavées de rouge, de vert, de jaune clairs.

76. — XIe siècle. *Graduale cum notis*, in-8° vél. Deux lettres ornées et peu enluminées.

88. — XIVe siècle. (commencement). *Heures de la Croix, etc.*, in-4° vél. S. S. Au commencement du volume, un calendrier avec vignettes représentant les attributs de chaque mois figurés par un ou plusieurs personnages. Deux grandes miniatures d'une page chacune et divisées en compartiments dans lesquels sont retracées des scènes bibliques.

Digitized by Google

La seconde de ces peintures, plus compliquée est plus élégante de dessin; on y voit des anges jouant de l'orgue, de la vièle, du crout, du psaltérion, de la trompette, de la harpe, (92); ornements d'architecture pour cadres. Lettres nombreuses à personnages sur fond d'or ou de couleurs quadrillées. Le christ entre les deux larrons, le bon à sa gauche ; sujets nombreux et variés sur les marges. — Traces d'argent.

92. — XIVe siècle. *Breviarium, etc.*, in-4° vél. Seize encadrements de pages, plus ou moins complets, composés de petites feuilles rehaussées d'or bruni. Autant de lettres à fond d'or.

98. — 1402. *Breviarium, etc.*, in-4° vél. Deux encadrements du genre des précédents.

103. — *Breviarium, etc.*, in-8° vél. 2 vol. Sur les marges, nombre considérable de scènes comiques, bouffonnes, fantastiques ; sur l'une, un loup emporte un mouton tandis qu'un autre mouton enchainé par le milieu du corps à un poteau, fait de vains efforts pour défendre son camarade. Scènes de pêche, de chasse, d'animaux; Orphée jouant de la lyre, entourée de monstres divers. Au bas d'une page est figurée la fable du coq et du renard ; plus loin, un personnage de la race fabuleuse des *sciopodes* se repose à l'ombre de son unique pied. Lettres sur fonds d'or, finement faites ; dans l'une d'elles Judas pendu a, au ventre, une ouverture par laquelle

Digitized by Google

s'échappent ses intestins. Instruments de musique : trompette, carillon, cornemuse, psaltérion, harpe, crout, vièle, orgue portatif.

104. — *Breviarium, etc.* in-8° vél. Encadrements nombreux avec scènes bouffonnes ou grotesques. Jeux de dés, de dames, (?) de cerceaux, de quilles, d'oie (le joueur, un singe, les yeux bandés cherche à frapper avec une épée une oie captive). Autres jeux divers encore en usage aujourd'hui parmi les écoliers ; marchands ambulants. Un écusson plusieurs fois répété, d'azur au chevron d'or avec trois étoiles de même, deux en chef, une en pointe. Instruments de musique, cornemuse et trompette.

107. — XIV° siècle (fin). *Horæ B. Mariæ, etc.*, in-4° vél. Beau manuscrit dans le goût flamand. A chaque page, marge formée de fleurs, d'oiseaux et de palmes sans fond. Grandes miniatures gouaches, représentant des scènes bibliques avec jolis fonds de paysage ou d'intérieur. Christ entre la Vierge à genoux et Saint Jean debout, tous deux à droite, et deux soldats à gauche. A la fin du volume, petites lettres en grisaille sur fonds d'or, d'outremer ou de brun, très-finement faites et représentant des saints et des saintes. Couleurs fraîches et variées, lumières rehaussées d'or. Bien conservé.

108. — *Horæ B. Mariæ, etc.*, in-8° vél. Semble copié sur le précédent ; mais de beaucoup

Digitized by Google

inférieur comme exécution. Jugement dernier avec des anges qui sonnent de la trompette, Christ entre la Vierge, Saint Jean et un autre personnage à droite, et trois autres figures à gauche. Dans les fonds plusieurs plein-cintres ; parmi les costumes une espèce de capuce flamande que l'on retrouve aussi dans le n° 124.

114. — **1550**. *Exercice pieux, etc.*, in-4° vél. S. S. Sept vues d'églises. Sur le premier plan le saint sous le vocable duquel chacune d'elles est placée. Une autre vignette moins bonne, quatre fois répétée. Dessin assez correct. Reste d'une reliure remarquable.

124. — **1542**. *Recueil de chants religieux et de chants profanes,* in-4° pap. 4 vol. oblongs avec musique. (Manuscrit flamand.) Croquis nombreux à la plume, très artistement faits et rehaussés de couleurs légères. Scènes comme en ont fait plus tard Callot et Téniers ; lettres bouffonnes, grotesques, incongrues, fantastiques et très-originales. Jeux de crosse, de l'arc, de l'arbalète, de boule ; toupie à fouet, cerceau, moulins de papier comme les enfants en font encore de nos jours dans notre pays. Scènes de mœurs, parmi lesquelles, un tournoi grotesque exécuté par des enfants montés chacun sur un tonneau que trainent d'autres enfants, marchands ambulants avec leur cri indiqué au-dessous. Quatre frontispices : 1er vol. Un joueur de harpe,

Digitized by Google

grotesque, monté sur un porc qui tient dans sa gueule une banderole avec ce mot : *Ténor*; 2e vol. un aveugle jouant d'un instrument à vent, un oiseau est perché sur sa tête : *Superius*, 3e vol. un homme monté sur des échasses, une chandelle sur sa tête, joue du tambourin et de la flûte à bec : *contra-ténor*; 4e vol., un bossu, monté sur un oiseau et jouant d'une espèce de trompe : *bassus*. Deux grandes aquarelles : scène de charlatan; condamné qu'on mène au supplice. Nombreux instruments de musique : flûte, trompette, tambour, etc., etc.

126. — XVIe siècle. *Horæ diversæ*, in-8° vél. Figures nombreuses de saints et de saintes; la mort, le ventre ouvert et tenant un cercueil; Saint François ressentant les douleurs de la croix, etc., etc. Dessin assez correct.

128. — *Heures diverses, etc.*, in-8° vél. Même genre que le n° 107 et aussi beau d'exécution et de conservation. Encadrements composés de fleurs, d'oiseaux et d'animaux fantastiques entourant de jolies miniatures. Celles-ci représentent des scènes bibliques parmi lesquelles : Saint Jean dans l'île de Pathmos, le Christ en croix, Bethsabée au bain, etc., etc. Deux lettres avec personnages.

129. — XIVe siècle (commencement). *Breviarium, etc.*, in-16 vél. S. S. En tête du volume un calendrier; à côté de chaque signe du zodiaque on a

Digitized by Google

représenté une scène correspondante comme dans le n° 88; les derniers mois manquent. Les cadres de ces petites scènes sont analogues, comme forme, à ceux qui entourent plusieurs manuscrits écrits pour le roi Charles V et qui reposent aujourd'hui à la bibliothèque impériale. (93) Les petites miniatures sont exécutées sur fond d'or uni et bruni ou d'or et de couleur bleu formant damier. Encadrements du genre de ceux du n° 103, mais plus simples. Quelques lettres; dans l'une, la vierge assise sur sa mère, tient son fils sur ses genoux.

133. — *Horæ B. Mariæ, etc.*, in-16 vél. Lettres avec ornements feuillus sur fond d'or, encadrements genre n° 98. Sale et usé.

142. — XVe siècle. *Missale Cameracence*, in-fol. vél. Marges rappelant le n° 107 et le n° 98. Lettres avec miniatures sur fond d'or piqué. Un grand Christ entre Saint Jean et la Vierge, dont l'expression est remarquable. Jésus, couronné d'épines, a les yeux fermés; au haut, dans les nuages, quatre anges à mi-corps adorant. Cette miniature, qui tient tout une page, est sur fond d'or quadrillé de lignes d'encre. Aux quatre angles, les attributs des évangélistes; sur les marges, des scènes de la passion; au bas de la page, le sceau de Dieu. Une étoffe de soie rouge protège cette peinture.

143. — XVe siècle. *Missale cameracense cum notis*, in-fol. vél. Suite du précédent et analogue

Digitized by Google

comme exécution. Un grand christ semblable à celui du n° 142 à cette différence près, que les anges placés au-dessus de la croix ont leur partie postérieure terminée en queue d'oiseau. Il y a de plus aussi que dans la peinture précédente l'écriteau avec les lettres J. N. R. I. Dans une petite miniature (lettre D.) représentant le bon pasteur, les arbres du paysage se détachent sur un fond d'or bruni quadrillé d'encre. Plusieurs autres lettres ornées.

144. — 1738. *Missale, etc.*, in-fol. vél. Orné comme le n° 38. Sceau de Saint Géry et encadrement à demi-effacés.

145. — XIVe siècle. *Missale ad usum S.-Gaugerici Cameracensis*, in-fol. vél. Quelques encadrements et fragments de marges avec créatures fantastiques, mi-homme, mi-bête. Lettres miniatures finement faites. Un grand Christ avec fond de ville au lointain. Expression et dessin assez remarquables. A demi-effacé.

146. — XIVe siècle. *Missale, etc.*, in-fol. vél. Encadrement comme au n° 98 avec une belle lettre sur fond d'or orné de rinceaux à la pointe sèche. Jolies armoiries, de gueules à la bande de sable, surmontées d'un chapeau de cardinal aussi de gueules. Ces armes, et le fond vert qui les supporte, sont ornés de fins rinceaux d'or formés de points multipliés. Deux grandes

Digitized by Google

miniatures tenant chacune une page. Sur la première, dans une auréole elliptique, inscrite dans un rectangle, Dieu assis et bénissant de la main droite, tient de la gauche le globe. L'auréole est formée d'anges en camaïeu bleu et nimbés tous d'un fin cercle d'or. Ils chantent le *Sanctus*, écrit sur le fond, chacun avec une expression différente et souvent assez juste. Dans les angles, les attributs des évangélistes. La seconde peinture représente Jésus en croix entre Saint-Jean et la Vierge; deux anges volant recueillent le sang qui s'échappe des blessures du divin crucifié. Au dessus de la croix, à droite du Christ, le soleil rouge, à gauche, la lune. Une draperie transparente comme de la gaze entoure les reins du fils de Dieu. Le fond est formé d'anges innombrables en adoration, d'expressions variées ; ils sont peints aussi en camaïeu bleu. Belles lettres curieuses. (Ce volume est doré sur tranche).

147. — XIVe siècle. *Missale ad usum ecclesiæ cameracensis*, in-fol. vél. Ornements et quelques lettres avec personnages. Christ sur fond d'or; les branches de la croix du nimbe sont terminées chacune par une fleur de lis. Au-dessus de la croix en T sur laquelle Jésus est attaché on voit le père éternel dans les nuages ; entre sa tête et celle de son fils, le Saint-Esprit sous forme de colombe. Draperies assez belles. Etoffe de soie quadrillée, sur les peintures.

Digitized by Google

149. — XIIIe siècle. *Missale cameracense,* in-fol, vél. Grand christ sur une croix de bois brut de couleur verte; fond d'or bruni orné de rinceaux noirs. Encadrement simulant un portail d'église couronné de pignons, de pyramides, ornés de trèfles; il est divisé sur la hauteur en plusieurs compartiments dans lesquels sont placés des personnages. Aux quatre angles, attributs des évangélistes. Le fond général est bleu quadrillé de lignes blanches. A la page suivante, une lettre rappelant comme ornementation la miniature précédente et représentant Dieu assis un globe en main.

150. — XIVe siècle. *Missale cameracense, cum notis,* in-fol vél. Le même presque que le précédent. Sur le fond d'or bruni quadrillé à la pointe sèche on a ajouté le soleil et la lune. Au bas de la miniature comme au n° précédent le sceau de Dieu. Dans la lettre, le personnage tient un livre au lieu d'un globe.

151. — *Missale, etc.*, in-fol. vél. Quelques marges ornées dans le goût du n° 107.

152. — XIVe siècle. *Missale cameracence,* in-fol. vél. Quelques encadrements menus et feuillus. Sur un fond quadrillé d'or, de ronge et de bleu, un grand Christ entre la Vierge et Saint Jean; ceux-ci ont le nimbe d'or terminé par des points ou perles d'encre noire. Une gaze qui parait être de laine protège la miniature.

Digitized by Google

153. — XIVe siècle. *Missale cameracense cum notis*, in-fol. vél. Mêmes ornements que le précédent. Le Christ a sur le front un bandeau en forme de couronne, ses cuisses sont enveloppées entièrement d'un linge qui en accuse exactement les formes. Le fond est divisé en quatre parties de couleurs différentes et couvertes d'arabesques d'or en enroulement, ou quadrillées du même métal. Etoffe comme au n° 152.

154. — XVe siècle. *Missale etc.*, in-fol. vél. Grand Christ sur fond rouge et or; Saint Jean n'a pas de livre. Un encadrement.

155. — 1323. *Rosarium etc.*, in-fol. vél. Quelques lettres avec personnages ou ornements. Exécution grossière.

158. — IXe siècle. *Sacramentarium*. in-fol. vél. 2 vol. de forme particulière. C. M. 1er vol. deux monogrammes, (*vere* et *te*,) de 15 à 20 centimètres de haut et formés de nattes terminées par des têtes de chiens. Couleurs : vert, bleu, laque carminée, or.

175. — *Pontificale Durandi, etc.*, in-fol. vél. Lettres et vignettes sur fond d'or bruni ; au bas d'une page un épisode de chasse ; sur le premier feuillet, un écu de sinople à demi-effacé, soutenu par deux anges.

176. — *Missale cameracense*, in-fol. vél. Deux lettres, un Christ sur un fond disposé en losange.

Digitized by Google

177. — *Missale cameracense*, in-fol. vél. Christ sur fond d'outremer semé de fleurs de lis d'or. (Déchiré.)

178. — *Missale, etc.* in-fol. vél. Dans une lettre un évêque assis écrivant inspiré par le Saint-Esprit sous forme de colombe. Grand Christ sur fond d'or bruni; à la partie supérieure gauche, un ange tenant la lune; à droitre, un autre ange tenant le soleil; aux quatre angles, attributs des évangélistes.

179. — *Missale cameracense*, in-fol. vél. Quelques lettres avec ornements feuillus.

180. — XVe siècle. *Missale cameracense*, in-fol. vél. Dans un rectangle est inscrite une auréole elliptique quadrillée de rouge, d'or et de bleu; sur ce fond, Dieu le père assis sur un vaste siège, percé d'ouvertures en plein-cintre, soutient par les bras, la croix sur laquelle est attaché son fils. Celui-ci a une draperie colante qui semble un vêtement ajusté. Entre la tête du père et celle du fils, le Saint-Esprit sous forme de colombe. L'auréole est formée par une bordure de jolis petits anges en camaïeu pourpre rehaussé de blanc léger; aux quatre angles, l'aigle et son phylactère, l'ange, le lion et le bœuf, chacun aussi avec sa banderole. A la page suivante, sur une grande miniature, (un jugement dernier?) on voit au haut le Christ assis sur un arc-en-ciel, les deux mains levées

Digitized by Google

et tenant sous ses pieds un globe rose ; toutes ses plaies saignent. Sous son nimbe, à droite, une branche d'arbuste à fleurettes rouges; à gauche, une épée la garde en dehors; au-dessus de jolis anges portant les instruments de la passion. A gauche de Jésus, au bas de l'arc-en-ciel, Saint Jean vieux et à genoux, à droite la Vierge posée de même; derrière chacun d'eux, un ange sonnant d'une espèce de trompette repliée deux fois sur elle-même. Sur le sol, les douze apôtres assis sur deux bancs, six de chaque côté; autour d'eux les morts figurés par des enfants, sortant de leurs tombeaux. Le Christ est le plus grand de tous les personnages; (94) au-dessus de sa tête est l'écriteau J. N. R. I. Au bas de chaque miniature, entourée d'un encadrement léger, on voit le sceau de Dieu avec fleurs de lis entre les branches de la croix. Chiffon de gaze jaune comme préservatif.

182. — **1755**. *Libri colletarum, etc.*, in-fol. vél. Orné au *poncis*; sur la première page le dragon de Saint Géry.

183. — *Liber evangeliorum, etc*, in-fol. vél. C. M. Armes de Croy avec la devise. Encadrements rappelant le n° 107, mais moins beaux. Altéré aux marges inférieure et supérieure.

184. — **1266**. *Liber evangeliorum, etc.*, in-4° vél. 2 vol. C. M. Beau manuscrit avec marge ornée à chaque page, et représentant des monstres

Digitized by Google

aillés peints de couleurs vives sur fond d'or bruni. Quelques lettres à personnages assez pures et finement dessinés; plusieurs peintures sont usées. Ce volume et le suivant sont les plus beaux que nous ayons du XIIIe siècle.

185. — 1266. *Epistolæ, etc.*, in-4° vél. C. M. 2e volume, semblable au précédent, sur la première marge la création représentée dans des médaillons superposés; scènes de mœurs; scènes comiques et instruments de musique, tambourin, flageolet, trompette, cithare. Dans des lettres presqu'entièrement effacées et qui ont dû être charmantes, il reste sur des rinceaux, des traces d'argent bruni.

210. — XIIe siècle. *Moralium Sancti Gregorii, etc.*, in-4° vél. 6 vol. S. S. 1er vol.: Une miniature tenant tout une page et divisée en deux transversalement. Partie supérieure sans fond: des docteurs assis et conversant; le dossier de leur siège est supporté par deux rangs d'ogives superposées. Partie inférieure: Saint Grégoire nimbé et chaussé de brodequins byzantins est assis inspiré par le Saint-Esprit sous forme de colombe; il tient d'une main un livre, de l'autre le *calamus*. Près de lui, des moines (plus petits) dont l'un tient aussi un livre; fond rayé horizontalement de rouge, de jaune et de vert. Quelques lettres sur fond rouge, ou bleu ou jaune, ou les trois réunis.

Digitized by Google

214. — XVe siècle. *Pontificale Domni Henrici Episcopi cameracencis*, in-4° vél. C. M. Sur les marges quelques figures sans fond pour expliquer le texte. En tête du volume, dans l'épaisseur de l'ais qui sert de couverture, on a pratiqué une espèce d'étui ou cavité en forme de demi-circonférence et recouverte en partie de maroquin rouge; dans l'autre ais de la fin du volume est aussi ménagé un autre étui affectant la forme d'une large spatule ; il est orné comme le premier (?).

222. — XVe siècle. *Missale cameracense*, in-fol. vél. C. M. Deux grandes miniatures. Dans une auréole elliptique Dieu assis bénissant de la main droite et tenant de la gauche drapée, un globe surmonté d'une croix. Son vêtement est rouge ; le siège est orné de tête d'animaux ; le fond est d'or bruni avec arabesques au pointillé. Dans le nimbe, trois étoiles blanches remplacent la croix. Les angles sont occupés par les attributs des évangélistes peints en grisaille, dans chaque marge latérale, un écusson à demi-effacé. A la page suivante, Christ couronné d'épines, il est sur fond d'or quadrillé à la pointe; Saint Jean a les mains cachées; belle expression. Sceau de Dieu au bas de l'une et de l'autre miniature, encadrement en grisaille à la dernière.

223. — XVe siècle. *Missale cameracense*, in-8° vél. Quelques lettres ornées.

Digitized by Google

229. — *De variis rebus, etc.*, in-4° vél. C. M. Deux lettres à personnages : dans la première (un C) une femme fait tourner une roue sur laquelle sont quatre figures caractérisées par ces mots : *metus, dolor, spes, gaudium;* un personnage assis à gauche sous une espèce de dais, tient un livre ouvert devant lui. Encadrement du genre de ceux du n° 98 ; exécution fine.

234. — XVe siècle *Ethicorum Aristotelis, etc.*, in-4° vél. C. M. Jolie lettre A sur la première page ; elle est d'or bruni avec entrelacs et rinceaux sur fond vert, bleu et rose. Au bas de la même page, écusson de gueules à bande d'or avec deux fleurs de lis de même, l'une en chef, l'autre en pointe. Plusieurs autres lettres ; exécution fine et soignée.

237. — Xe siècle. *S. Cassiani institutiones patrum*, in-4° vél. Quelques lettres dont deux à personnages. Traits à peine coloriés.

265. — *Tractatus de professione monachorum, etc.*, in-16 vél. C. M. Un encadrement avec lettre. Monstres variés dans la marge et jouant de divers instruments : orgue à soufflet, psalterion, cithare, etc. Reliure curieuse.

271. — XIVe siècle. *Controversia, etc.*, in-fol. vél. Un encadrement composé de petites feuilles et une lettre.

274. — 1331. *Postillæ Fr. Nicolæ de Lyra, etc.*, in-fol. vél. 3 volumes. C. M. Le premier et le second

Digitized by Google

sont seuls accompagnés de miniatures représentant des vues du temple de Salomon, de ses diverses parties et des objets qu'il renferme. Gouaches pour la plupart; perspective impossible; fleurs de lis comme ornements de l'arche, de la cuve d'airain, etc. etc. Fonds d'or variés brunis, ou de couleur avec rinceaux d'or. Une lettre à personnage dans le 2me volume; plans au trait ou à la gouache. Belle exécution, conservation parfaite, étoffe de soie rouge sur les peintures.

287. — XIVe siècle. *Comentarium super Psalmos,* in-fol. vél. C. M. Lettres sur fond d'or mat, gros contours à l'encre, gouache. Plans au trait.

303. — XIVe siècle. *Biblia sacra,* in-4° vél. C. M. Belle marge représentant la création dans des médaillons entourés de rinceaux et de monstres. (Coupée en tête et en queue par le relieur). Quelques lettres ornées, fonds d'or bruni.

304. — *Homiliæ S. Augustini, etc.*, in-4° vél., S. S. écriture carolingienne. Six ou huit lettres peu enluminées de rouge, de vert, de bleu et formées d'enroulements, d'oiseaux, de monstres dont un à face humaine.

309. — IXe siècle. *S. Quatuor evangelia,* in-4° vél. C. M. Quatre lettres et quatre figures symboliques des évangélistes sur fond de couleur. Les canons sont inscrits sous des archivoltes avec ornements antiques peints, ombrés et rehaussés de blanc.

Digitized by Google

Ces arceaux sont supportés par des colonnes. En regard du premier évangéliste, une grande miniature représente : au milieu, un personnage assis sur un trône ; il a sur la tête une couronne à trois fleurons, il tient d'une main un sceptre et de l'autre une espèce de petit globe ovoïde. Aux quatre angles du cadre, sont placées quatre figures représentant, croyons-nous, les quatre vertus cardinales ainsi disposées : la Prudence, un doigt levé, un livre fermé dans l'autre main ; la Justice avec sa balance ; la Tempérance, portant un flambeau d'une main et renversant de l'autre le contenu d'un vase à anse ; la Force, armée d'un casque et d'un bouclier. Nattes dans les lettres de même dimension que celles du n° 158 ; or et argent mats ; couleurs : vert, jaune, rouge, bleu, violet, brun ; exécution lourde.

310. — XIIIe siècle. *Biblia completa, etc.*, in-4° vél. C. M. Très-petites lettres nombreuses et finement faites, avec personnages. Beaucoup de ces lettres ont été enlevées en coupant le vélin.

326. — XIe siècle. *Comentaria in Lucam*, in-4° vél. S. S. Deux lettres au trait accentué (O et F). Dans la première, Saint Luc sacrifiant un bœuf teinté de vert.

327. — XIVe siècle. *Biblia sacra*, grand in-fol. vél. 2 vol. 1er volume, belle marge représentant la création dans 13 médaillons superposés liés

Digitized by Google

entr'eux par des enroulements ; aux extrémités supérieure et inférieure des personnages nus se glissent à travers les rinceaux et se livrent des combats sanglants. Au second, dans une marge aussi formée de médaillons, Cerbère gardien des enfers. Lettres curieuses sur fond d'or et en rapport, comme ornementation, avec les marges.

349. — XIVe siècle. *Glossa in Ezechielem, etc.*, in-fol. vél. C. M. Plans au trait.

364. — Xe siècle. *Apocalypsis*, in-4° vél. C. M. Quarante cinq grands dessins grossiers au trait rarement accompagnés de teintes vertes, bleues, jaunes et rouges semées comme au hasard ; point de de fonds excepté les ciels qui sont quelquefois peints en bleu sale. Dans ces tableaux représentant des scènes de l'Apocalypse, les personnages sont disposés presque sans ordre, sur le vélin et non placés sur des plans successifs. Monuments avec dômes byzantins. Sur la garde du commencement du volume, monstre nu et poilu dessiné à la plume. Instrument de musique : trompette recourbée, salpinx ou buccina. Manuscrit précieux, curieux et intéressant par les détails que renferment ses tableaux.

366. — XIIIe siècle. *Expositio super Psalmum, etc.*, in-fol. vél. C. M. Une lettre composée d'enroulements enluminés par lignes rouges et vertes; fond bleu.

397 bis. — XVe siècle. *Liber Apocalypsis*, in-4° vél.

Digitized by Google

Soixante-dix huit dessins d'une demi-page chacun et représentant des scènes de l'Apocalypse. Ces œuvres, qui semblent appartenir au XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, (95) sont d'un beau caractère, quelque fois gracieuses et élégantes, souvent bizarres. Sur l'une d'elles un cheval en raccourci vu par devant, les jambes de derrière manquent. Quelques nimbes d'or bruni ; rares touches de vert ou de rouge ou de bleu. Dans les fonds, dôme byzantin à côté de l'ogive. La Guerre, montée sur un cheval rouge est vêtue d'une cotte de mailles et porte sur sa poitrine un lion hissant. Instruments de musique nombreux : orgue, trompette, vièle, psaltérion, luth etc.

400. *Comentaria super Psalmos,* in-fol. vél. C. M. Une dizaine de lettres formées d'enroulements légers en spirale, sur fond d'or.

407. — XIVe siècle. *Tractatus de sacramentis,* in-fol. vél. Un encadrement sur la première page.

411. XIVe siècle. *Homiliæ, etc.*, in-fol. vél. Même genre de peinture que le n° 287 ; quelques lettres dont une avec personnage.

428. — XIVe siècle. *Liber Numerorum Glossatus,* in-fol. vél. C. M. Sur la première page, une jolie lettre L., rehaussée d'or; couleurs vives.

437 — XIIe siècle. *Expositio fratris Angelomi, etc.*, in-fol. vél. C. M. Deux lettres tenant chacune

Digitized by Google

toute la marge et ornés de jolis enroulements au trait avec nattes et monstres. Traces d'or et d'argent mats; fonds verts et rouges; teintes bleues, vertes et rouges posées par lignes. La garde antérieure de ce volume est faite d'un plan de Jérusalem colorié comme ci-dessus, avec légendes explicatives sur le dessin même. Vieille musique à l'intérieur des couvertures.

446. — XVe siècle. *De Civitate Dei*, in-fol. vél. C. M. Une miniature divisée en trois compartiments verticaux : 1er un moine écrivant; 2e des anges qui semblent l'inspirer ; 3e des démons qui sans doute viennent le tenter.

447. — XIVe siècle. *Exposition des six livres, etc.*, in-4°. pap. 2 volumes. S. A. Palmes, enroulées grossièrement dessinées à l'encre et badigeonnées de rouge, de jaune et de bleu. Monstres rappelant certaines vignettes du n° 124.

463. — Xe siècle ou commencement du XIe. *Cassiani, etc.*, in-fol. vél. S. S. Deux lettres du même genre que celles du n° 237.

487. — XIIe siècle. *Homiliæ, etc.*, in-fol. vél. S. S. Sur la première page un moine assis écrivant entouré de tous ses instruments calligraphiques. Sur la feuille suivante, Dieu assis bénissant de la main droite et tenant de la gauche un livre ouvert. A sa droite, Saint André ; à gauche, Sainte Maxellende. Ces personnages sont en-

Digitized by Google

tourés d'une commune auréole elliptique avec fond vert, rouge et bleu. Saint André vêtu de rouge est coiffé de blanc ; Sainte Maxellende a une tunique verte ; Dieu est nimbé de jaune avec croix verte, et couvert de draperies bleues, rouges ou blanches. A ses pieds, appuyée sur un cercueil, se trouve placée une quatrième figure désignée par ces mots : Fr.Ranierus, et que nous croyons être celle du calligraphe. Celui-ci est vêtu de bleu, de rouge et de blanc. Ces deux peintures sont des gouaches. Dans le cours du volume lettres ou miniatures nombreuses, très-originales comme idée et qui mériteraient chacune une description particulière.

489. — XIe siècle. *Homiliæ, etc.*, in-fol. vél. S. S. Quelques lettres grossières, deux ou trois avec personnages. (Usé.)

490. — 1425. *Tractatus, Méditationes, etc.*, in-fol. vél. S. S. Encadrement sur fond d'or, palmes enroulées largement traitées. Une lettre avec personnages aussi sur fond d'or quadrillé à la pointe. Dans le cadre, six écus vides un au haut, deux latéraux, trois au bas.

497. — XIVe siècle. *Lectiones, etc.*, in-fol. vél. C. M. Sur la première page deux écussons aux armes de Pierre d'André, évêque de Cambrai. (Mort en 1368).

516. — XIIIe siècle. *Sermones, etc.*, in-fol. vél. C. M.

Digitized by Google

Une lettre représentant le lavement des pieds. Exécution grossière.

517. — XIVe siècle. *S.-Augustini, etc.*, in-fol. vél. S. S. Joli manuscrit; en tête un dessin au trait représentant (peut-être) Saint-Augustin. Lettres rappelant celles du XIe et du XIIe siècle, mais plus finement faites; or mat, tons verts, rouges ou bleus ; exécution soignée quoique la plupart des miniatures ne soient pas terminées. Espèce de gaze sur les peintures toutes très curieuses.

541. — Xe siècle. *Sermo D. Odonis Abbatis, etc.*, in-4° vél. S. A. Quelques lettres avec nattes ; exécution grossière.

563. — XVe siècle. *Concordia discordantium Canonum,* in-fol. vél. C. M. Lettres miniatures très-nombreuses ; ornements dans les marges à toutes les pages ; grande quantité de petites lettres peintes. Exécution fine et soignée surtout vers la fin ; couleurs vives, fonds d'or bruni ou de couleurs quadrillées ou autres. Deux grands tableaux généalogiques moins bien peints ont été collés dans le milieu du volume sur des pages blanches. Dessins à la plume dont l'un représente un choc de cavaliers. Dans une lettre un prêtre dit la messe accompagné d'un personnage qui joue du tambourin et du flageolet.

571. — XIVe siècle. *Decretalium, etc.*, in-fol. vél. C. M. Sur la première feuille, une miniature représentant une école ; quelques grandes lettres avec

Digitized by Google

personnages, ornements bizarres; or bruni, couleurs ternes.

572. — XIVe siècle. *Novella D. Johannis Andreæ etc.*, in-fol. vél. C. M. Superbe manuscrit orné de deux grandes et belles miniatures. La première, la meilleure, est divisée en quatre compartiments où l'on voit : un docteur (Jean d'André peut-être) assis et écrivant entouré de livres et de meubles de l'époque; une école de droit; la présentation du livre, etc. etc. La seconde peinture placée au milieu du volume représente aussi une école; on y remarque deux chaires qui se font face. Lettres nombreuses renfermant dans de larges enroulements, des personnages à mi-corps, sur fonds d'or bruni ou de diverses couleurs. Toutes ces figures semblent être des portraits, car on les voit plusieurs fois reproduites et on les reconnait même dans les grandes miniatures. Dessin pur, raccourcis bien rendus, expressions vraies, souvent nobles ; exécution remarquable ; couleurs vives et harmonieuses. Les fonds des grands sujets sont ornés de rinceaux d'or se détachant sur de riches teintes d'outremer, de vert ou de carmin. Vers les premiers feuillets, une lettre représentant Sainte Catherine ; une autre a été enlevée en coupant le vélin. La seconde partie de cet ouvrage est inférieure comme exécution à la première.

573. — XVe siècle. *Distinctiones Mgri Boyc, etc.*, in-fol. vél. 2 volumes. C. M. 1er volume : Deux

Digitized by Google

encadrements formés de petites feuilles légères, deux lettres dont une avec rinceaux d'or sur fond bleu. Second volume : Trois lettres avec miniatures.

577. — XIVe siècle, 1^a *et* 2^a *pars Novellæ Joannis Andreæ, etc.*, in-fol. vél. C. M. 2 vol. analogues aux précédents.

620. — XIVe siècle. *Flavii Josephi, etc.*, g^d in-fol. vél. Au commencement du volume, lettre L et grande marge représentant des scènes bibliques dans des médaillons. Quelques lettres dans le genre de celles du n° 400. Exécution naïve, fonds d'or bruni.

622. — XIVe siècle. *Chronique de Saint-Denis, etc.*, in-fol. vél. C.M. Lettres nombreuses représentant invariablement un personnage (un roi de France sans doute) couronne en tête, glaive en main et vêtu d'un manteau bleu et d'une tunique rouge ou vice-versâ. Le doigt indicateur de la main restée libre est étendu et commande l'attention. Fonds d'or bruni ou de couleurs en damier.

629. — Xe siècle. (?) *Historia Ecclesiastica, etc.*, in-fol. vél. Quelques lettres avec nattes grossièrement exécutées.

672. — XVIIe siècle. *Chronique de Cambrai*, in-4° pap. Armoiries des évêques et archevêques de Cambrai, depuis Saint Diogène, personnage supposé, jusques et y compris Vander Burch.

Digitized by Google

Grossièrement peintes, on y retrouve plusieurs écus qu'on a pu remarquer sur la reliure de manuscrits déjà cités.

676. — XVIIIe siècle. *Abrégé de l'Histoire de France*, in-4°, 3 vol. pap. Sur la première page du premier volume, un cartouche-titre, lavé à l'encre de la Chine; au bas, les armes d'un évêque. (Déchiré.)

698. — XIVe siècle. *Historia scholastica*, in-fol. vél. S. A. Un fragment de miniature pris dans la couture du volume.

734. — XIIIe siècle. *Martyrologium, etc.*, in-4° vél. S. S. Grande miniature sans fond, représentant St Benoit qui donne à St Maur, son disciple, le livre de la règle de son ordre. St Benoit, sa crosse en main, est vêtu de brun, nimbé et plus grand que St Maur, qui est lui-même vêtu de vert. Pas de terrain sous les pieds des personnages; dôme byzantin dans le fond du tableau. En regard de cette peinture, un grand A au trait avec enroulements, monstres et personnages sur fond rouge, vert et bleu. (Usé et sali).

740. — XVe siècle. *De institutione juvenum, etc.*, in-4° pap. G. Ornements à la plume; enroulements feuillus, largement croqués, oiseaux, animaux fantastiques, rehaussés de teintes légères de diverses couleurs.

759. — XIIIe siècle. *Sermones, etc.*, g^d in-fol. vél.

Digitized by Google

Lettres sur fonds coloriés, avec enroulements et nattes, soigneusement faites.

762. — 1467. *La Vie de Jésus-Christ*, in-fol. pap. S. S. Cinq vignettes artistement croquées à la plume et rehaussées de légers lavis de couleurs; types et costumes flamands.

765. — *Martyrologium, etc.*, in-fol. vél. Deux lettres ornées et une miniature lourdes de faire. La miniature représente le même sujet qu'au n° 734. Les deux personnages, sur fond d'or, sont vêtus de brun; St Benoit, seul, a les chairs enluminées. Architecture en plein-ceintre, gaze jaune sur la peinture.

771. — XVIIIe siècle. *Sceaux de divers empereurs, etc.*, in-8° pap. Sceaux enluminés avec soin ou exécutés à l'encre de la Chine.

772. — XVIe siècle, *Album héraldique*, in-8° pap. Jolis encadrements, avec enfants gravés et peints ensuite en camaïeu de diverses couleurs et rehaussés d'or ou de blanc. Cartouches avec enroulements; supports héraldiques aussi gravés; les différentes pièces de l'écu ont seules été exécutées à la main. Vers la fin du volume, plusieurs miniatures-gouaches, historiques ou mytologiques: C. Mucius Scævola se brûlant le poing dans la tente de Porsena; Pyrame et Thisbé en costume à la Marie-Stuart; Actéon changé en cerf; la chute de Phaéton; une ma-

Digitized by Google

rine; etc., etc., couleurs rehaussées d'or dans les lumières. Restes d'une reliure remarquable; (en ruines).

773. — XVIIe siècle. *Armorial, etc.*, in-16 pap. Quelques armoiries très-médiocres.

776. — XVIIe siècle. *Description, etc., famille Vuoerden, etc.*, g^d in-fol. pap. Belles armoiries à l'aquarelle et à la gouache.

777. — XVIIe siècle. *Généalogies et Armoiries, etc.*, in-fol. pap. Armoiries nombreuses, exécution médiocre.

778. — XVIIe siècle. *Généalogies et Armoiries, etc.*, in-fol. pap. Armoiries dont les écus et les branches généalogiques ont été gravés au trait et enluminés à la main.

779. — XVIIe siècle. *Recueil de quartiers nobles, etc.*, in-fol. pap. Semble être la suite du précédent.

782. — XVIIe siècle. *Mélanges de chroniques, etc.*, in-fol. pap. Armoiries à la plume mal exécutées.

783. — *Armoiries, etc.*, in-fol. pap. Armoiries, supports gravés; quelques écus enluminés.

784. — *Généalogie*, petit in-fol. pap. Armoiries d'exécution médiocre.

786. — XVIIe siècle. *Généalogie, etc.*, in-fol. pap. Armoiries généalogiques; médiocre.

788. — XVIe siècle. *Insignia, etc.*, in-fol. pap.

Digitized by Google

Armoiries nombreuses; exécution médiocre. Sur la première page, dans quatre cercles, attributs des évangélistes, mal dessinés à la plume. A la fin du volume, une gravure avec cette légende: *Pays du Hainault, terre de Dieu et du soleil, etc., etc.;* deux autres gravures représentant, l'une : l'église St-Pierre du Vatican; l'autre: l'église St-Paul, *in via ostiensi.*

789. — XVIIe siècle. *Armorial, etc* , in-fol. pap. 3 volumes. Armoiries enluminées; le 2e et le 3e volume, moins soignés que le premier.

790. — XVIIe siècle. *Généalogies, etc.*, in-fol. pap. Quelques belles armoiries largement peintes; enroulements artistement tournés, semblables, pour le faire, au n° 772, mais entièrement exécutés à la main. Sceaux lavés à la sépia ou au bistre; monument funèbre et pierre tumulaire à la plume.

793. — *Armoiries, etc.*, in-fol. pap. Armoiries avec supports imprimés et composés d'enroulements larges et feuillus; exécution médiocre.

795. —XVIIIe siècle. *Pièces relatives aux Carondelet-Noyelle etc.*, in-4° vél. Magnifiques armoiries rehaussées d'or et très-habilement peintes; quelques traits de plume donnent de la vigueur aux ombres des larges rinceaux qui servent de supports. Dans le cours du volume, quelques écussons à la plume faits avec soin.

797. — XIVe siècle ou commencement du XVe.

Digitized by Google

Problèmes d'Aristote, etc., in-fol. vél. C. M. Un encadrement léger, quelques lettres. Dans une de celles-ci, sur fond quadrillé or et bleu, quelques personnages d'un dessin assez pur. Plusieurs espaces destinés, sans doute, à recevoir des lettres miniatures, sont restés vides.

817. — XIVe siècle. *Petit Rosaire d'Arnault de Ville Nove, etc.*, in-4° pap. S. S. Instruments de chirurgie, ustensiles de laboratoire au trait à la plume.

826. — XVe siècle. *Imago mundi, etc.*, in-4° vél. C. M. Figures astronomiques au trait.

827. — Xe siècle. *Liber arithmeticæ artis*, in-4° vél. C. M. Sur la première page, architecture au trait. Une lettre J avec nattes.

832. — *Dimensio spheræ, etc.*, in-8° vél. C. M. Jolies figures des constellations, artistement croquées à la plume; style de la Renaissance. Quelques-uns de ces dessins sont remarquables d'élégance et de grâce, entr'autres : *La Vierge*.

833. — 1724. *Eléments de mathématiques*, in-4° pap. avec planches gravées au trait, par J.-J. Picart, à Cambrai.

851. — XIVe siècle. *Ptolomæi Almagestum*, in-fol. vél. C. M. Douze très-jolies lettres, finement peintes. Beaux ornements rappelant ceux du n° 563, mais mieux dessinés. Nombreuses figures astronomiques au trait et purement tracées.

Digitized by Google

852. — XVe siècle. *Imago mundi, etc.*, in-fol. vél. C. M. Fine et fraîche miniature représentant le cardinal Pierre d'Ailly à genoux devant la Vierge et l'Enfant Jésus. Types flamands. Cette peinture est une des plus belles que renferment nos manuscrits.

858. — XVe siècle. *Metaphysica Aristotelis*, in-fol. vél. C. M. Quelques lettres, genre du n° 563.

862. — 1482. *Comentaria, etc.*, in-fol. pap. S. S. Scènes bizarres à la plume, mal exécutées; quelques-unes ont trait à la passion de J. C. Jugement dernier avec un enfer dans le goût de Callot, on y voit des démons faisant cuire des damnés dans un chaudron, etc., etc.; autres damnés qu'on pèse dans la balance divine, etc., etc. Curieux et original.

863. — XIIIe siècle. *Chronographia Eusebii, etc.*, in-fol. vél. C. M. Lettres au trait, fortement accentué, et rehaussées de lignes vertes, rouges ou bleues; enroulements rappelant le n° 304.

865. — *Isidori Hispalensis, etc.*, in-fol. vél. C. M. Au commencement du volume, deux grands tableaux généalogiques, supportés, le premier, par un personnage; le second, par deux. Couleurs lourdes; lettres sur fond d'or bruni rappelant le n° 428. Plusieurs miniatures ont été enlevées en coupant le vélin.

869. — *Recueil de pièces diverses*, in-fol. pap. mo-

Digitized by Google

derne, V. Quelques planches de mathématiques, quelques dessins gravés au trait. Principes de dessin aussi gravés.

877. **1744.** *In Laudem Leontii, etc.*, in-4° pap. Frontispice à la plume, à l'encre de la Chine; médiocre.

916. — **1648.** *Codex continens, etc.*, in-fol. vél. Deux cartouches, lourds de faire et de conception; peintures médiocres représentant Saint Géry et son dragon, les armes de Gaspar Némius, archevêque de Cambrai, et à la fin du volume une lettre d'or, L., sur fond rouge avec un ange d'argent mat à genoux.

919. — XVIIe siècle. *Armorial, etc.*, in-fol. pap. Nombreuses armoiries à la plume; le trait des écus est gravé.

928. — XVIIIe siècle. *Epitaphes, etc.*, in-fol. pap. Dessins de tombeaux, pierres tumulaires, armoiries, etc. Intéressant, mais très-médiocre d'exécution.

940. — *Recueil d'Evangiles, etc.*, in-4° vél. Une marge représentant l'arbre de Jessé, figuré par des enroulements semblables à ceux des n^os du XIe et du XIIe siècle; dans chaque spirale, un personnage à mi-corps; fond : bleu, vert, jaune ou rouge. Vers le milieu du volume, d'une époque postérieure (XVe siècle), un grand Christ, tenant tout une page.

Digitized by Google

941. — 1764. *Collectio omnium inscriptionum in Metropolis, etc.*, in-fol. pap. Sur la première page les armes de J. C. à la plume; l'écu est divisé en quatre quartiers, le Saint-Esprit sur le tout; pour supports, les attributs des évangélistes, etc., etc. Quelques autres armoiries, des tombeaux et une espèce de plan de la Métropole de Cambrai, le tout très-mauvais.

942. — XVIIIe siècle. *Recueil de Sceaux, etc.*, in-fol. pap. Sceaux nombreux dessinés au lavis, (encre de la Chine), par Antoine Taisne, peintre de Cambrai.

999. — XVe siècle. *Recueil de Sermons, etc.*, in-4e. Christ sur fond d'or avec les attributs des évangélistes aux angles.

1004. — 1764. *Conférences, etc.*, in-12 pap. Mauvaise aquarelle, représentant David vêtu de velours et d'hermine, chaussé du cothurne et jouant de la harpe. Quelques têtes de pages.

1013. — XVIIe siecle. *Mémoires de la très-renommée, etc., ville de Valenciennes*, etc., in-fol. 2 vol. pap. Le frontispice du premier volume est une gravure représentant un cartouche-titre autour duquel sont rangées les célébrités valenciennoises.

1021. — *Manuscrit en langue flamande.* (Méditations pieuses) in-24 pap. Sur des pages blanches on a collé de jolies petites gravures sur cuivre.

Digitized by Google

1052. — XVIIe siècle. *Philosophie d'Aristote*, in-32 pap. Sur la première page, un cartouche gravé par Jollain et contenant le titre de l'ouvrage. Figures gravées dans le cours du volume.

1068. — XVIIe siècle. *Armoiries, etc.*, in-fol. pap. Armoiries des rois de France, médiocrement enluminées.

1071. XVIIIe siècle. *Ascendance et Descendance, etc.*, 2 feuilles in-fol. vél. Avec armoiries d'une exécution parfaite.

1073. — 1789. *Atlas du Dîmage d'Estrun, etc.*, in-4° pap. 17 plans, parfaitement tracés, lavés et enluminés, par Me Aubry Dubochet, fils.

1082. — *Armoiries, etc.*, in-fol. pap. 4 volumes. Armoiries grossièrement faites, trait gravé.

1094. — 1647. *Voyage à Jérusalem*, etc., in-4° pap. Jolis dessins à la plume, vues de villes d'Italie, d'antiquités, etc., etc.

1106. — *Missel*, vél. Lettres d'or bruni sur fond, simplement ornées d'espèces de rinceaux filiformes.

16025. — XVIIe siècle. *Généalogies, etc.* (Le n° 16025 des imprimés, est un manuscrit). Blasons des empereurs d'Occident, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Grossièrement exécuté.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

1. — Voir le Catalogue de la Bibliothèque communale. (Manuscrits). Il s'arrête au n° 1120.

2. — Bien que notre travail soit exclusivement local, nous serons amenés, néanmoins, pour les besoins de notre œuvre, à faire çà et là, hors de notre pays, des excursions plus ou moins fréquentes dans le domaine de l'Histoire et de l'Art. En pouvait-il être autrement ? Tour à tour Français, Cambresiens, Flamands, etc., les événements qui se sont succédé chez nos voisins, eurent trop d'influence sur nos destinées politiques pour que le contre-coup ne s'en fit pas sentir aussi dans nos arts et dans notre civilisation. Notre histoire est souvent, en ce genre, celle de la France ou celle de la Flandre quand, toutefois, elle n'est pas l'histoire de tous comme dans la question qui nous occupe.

De plus, afin d'éviter la multiplicité des notes, nous dirons ici, une fois pour toutes, que la partie artistique de ce travail est seule entièrement nôtre ; nous avons consulté, pour la partie historique et archéologique, les ouvrages suivants : (nous indiquerons, du reste, par des guillemets, les citations textuelles) : *Histoire de France*, par H. Martin. — Id., par H. Bordier et E. Charton. — *Histoire des Français*, par T. Lavallé. — *Fastes de la France*, par C. Mullié. — *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, de M. N. Bouillet. — *Magasin Pittoresque*, etc., etc.

3. — Ferdinand Denis : *Des Manuscrits à Miniatures de l'Orient et du Moyen-Age, et des Voyages à figures dans leurs rapports avec la peinture moderne ; Note supplémentaire sur les Manuscrits à Miniatures.*

Didron : *Annales archéologiques*, 2e vol., page 166.

4. — Voir : *Catalogue descriptif et raisonné des Manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai*, par M. Le Glay. (Mémoires de la Societé d'Emulation, tome XIIe.)

5. — Leur chef, Léon, l'Isaurien, brûle la bibliothèque de Constantinople. — Le Glay : *Mémoire sur les Bibliothèques publiques et les principales Bibliothèques particulières du département du Nord, etc.*, page 12.

Digitized by Google

6. — *Histoire littéraire de la France*, tome IX. (Citée par E.-A. ESCALIER : *L'Abbaye d'Anchin*, page 96.)

7. — LE GLAY : *Mémoires sur les Bibliothèques, etc.*, page 13..

8. — Le fondateur de la Sorbonne, Robert de Sorbon, né en 1201, à Sorbon en Champagne, fut chapelain et confesseur de Louis IX, devint chanoine de Cambray, puis de Paris, et mourut en 1274. — BOUILLET : *Dictionnaire universel, etc.*

9. — H. BORDIER et E. CHARTON. *Histoire de France, etc.*, tome Ier, page 587.

10. — L'Imprimerie n'est introduite en France que vers 1469 ou 1470. — H. BORDIER et E. CHARTON : *Histoire de France, etc.*, tome Ier, page 591.

11. — On appelait ainsi en Flandre, les réformistes auxquels s'étaient joints les mécontents politiques. (Voir : DUCANGE, ESCALIER, etc.)

12. — Le GLAY : *Cameracum Christianum*, introduction. — ESCALIER : l'*Abbaye d'Anchin*, pages 268, 350, 360, 369, etc.

13. — Des faits semblables ont eu lieu à Cambrai, nous le tenons de témoins oculaires; A. D.

Voir aussi : *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Douai.* — « Essai historique sur la Bibliothèque, par H.-R. DUTHILLOEUL. Bibliothécaire.

14. — *Voyage historique dans le Nord de la France*, par BETHMANN, (traduction de M. de COUSSEMAKER, pages 67-76).

Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Douai, etc.

15. — ... « Il y avait en France, s'il faut en croire les Bénédictins, 40,000 « copistes et enlumineurs, dont les œuvres venaient se vendre chez les « libraires de Paris, aux savants de toute l'Europe. » — F. de VERNEILH : Origine française de l'architecture ogivale. (*Annales Archéologiques*, 3e vol. page 6.)

16. — L'abbé CORBLET, dit cependant : ... « Le plus ancien livre à miniatures, « dû à des artistes français, est un Virgile du Ve siècle, qui se trouve « actuellement à la Bibliothèque du Vatican. » — *Manuel élémentaire d'archéologie nationale, etc.*, page 340.

17. — Si ce que nous venons de dire nous a été suggéré par des observations purement locales, nous n'en restons cependant pas moins pour cela, dans les données générales. Nous nous en sommes convaincu par l'examen des catalogues de bibliothèques importantes ; nous citerons, entr'autres, la Bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, qui ne renferme pas

Digitized by Google

moins de 18,000 manuscrits. (Voir : *Inventaire des Manuscrits de la iblio-thèque de Bourgogne,* par J. MARCHAL, etc., 1839.)

18. — Nos 572, 632, 865, etc.

19. — *Abrégé Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique.* — VIIIe siècle, page 592.

20. — *Encyclopédie du XIXe siècle* : Byzantin.

L'abbé DEHAISNES : *De l'Art Chrétien dans la Flandre.* (Mémoires de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai. tome Ve, 2e série, pages 69 et 79.)

21. — LOUANDRE : *Les Arts Somptuaires; Histoire du Costume, de l'ameublement, et des Arts et Industries qui s'y rattachent, etc.*, tome IIe, page 5.

(Voir aussi la note 16.)

22. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 196-197.

23. — Le GLAY : *Cameracum christianum.*

E. BOULY : *Histoire de Cambrai.*

A. BRUYELLE : *Les Monuments religieux de Cambrai avant et depuis 1789.*

24. — ... « Formé de la réunion des Manuscrits que possédaient le Chapitre « Métropolitain, la collégiale de Saint-Géry, les abbayes du Saint-« Sépulcre, de Saint-Aubert, de Vaucelles, de Saint-André du Cateau, des « Guillemains de Walincourt. » (LE GLAY : *Catalogue, etc.*,) Depuis, ce fond s'est accru de diverses acquisitions.

25. — *Manuel élémentaire d'archéologie, etc.*, déjà cité, page 344.

Magasin Pittoresque, 8e vol., page 248.

L'Art Chrétien, etc., pages 120-122, etc., etc.

26. — *Catalogue descriptif et raisonné des Manuscrits, etc., etc.* LE GLAY.

27. — DE CAUMONT : *Abécédaire ou Rudiment d'Archéologie,* 1re partie, page 280.

28. — Ce serait peut-être le cas, pour plus savant que nous, de dire ici un mot de la définition de ces types et de leur origine; par exemple : de la beauté du Christ selon Saint Grégoire de Nysse, Saint Jean Chrysostôme et les pères les plus célèbres de l'église grecque, ou de sa laideur selon Tertullien, Saint Cyrille d'Alexandrie, etc. etc. Si ces types sont plutôt

Digitized by Google

laids que beaux, n'est-ce pas plutôt aussi par ignorance et par impuissance de la part des artistes qui les inventent où les copient, que par parti pris ?

Voir : *De l'Art Chrétien en Flandre*, page 68.

Rio. *De la Poésie Chrétienne*.

Encyclopédie du XIXe siècle, Byzantin.

Essai historique sur les Arts du Dessin en Picardie depuis l'époque romaine jusqu'au XVIe siècle, par M. Rigollot, (Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, tome IIIe, page 295 et suivantes.)

29. — *Les Arts Somptuaires*, tome IIe, pages 13 et suivantes.

30. — Voir la note 25.

31. — ... « A de rares exceptions près, (erreurs plutôt), la Vierge est toujours « à la droite de Jésus eu croix et Saint Jean à la gauche. » (Didron : Iconographie chrétienne ; *Annales Archéologiques*, 8e volume, page).

32. — ... « Avant le XIIe siècle, le vêtement qui entoure les reins du Christ est « une tunique ou une robe.» (*Annales Archéologiques*, 3e vol. page 362).

33. — Dehaisnes : *De l'Art Chrétien, etc.*, page 102.

34. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, pages 7 et suivantes.

35. — Le Glay : *Mémoire sur les Bibliothèques, etc.*, page 71.

36. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, pages 6 et suivantes.

37. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, pages 7 et suivantes.

38. — L'anatomie était connue des anciens, (témoin les travaux d'Aristote sur l'anatomie comparée des animaux), mais c'est d'après les recherches faites sur le singe qu'ils jugèrent de la conformation de l'homme. Chez les Athéniens aussi bien que dans le monde chrétien du Moyen-Age, les préjugés religieux ont été un empêchement à la culture de cette science dont l'étude fut, pour ainsi dire, abandonnée pendant plus de mille ans. — *Encyclopédie moderne*, 22e vol.

39. — La perspective linéaire était connue des anciens ; 500 ans avant J.-C. Agatarchus, peintre grec, écrivit sur cette science un traité que Démocrite et Anaxagore rendirent plus complet ; mais ces ouvrages ne sont point arrivés jusqu'à nous. Les peintures d'Herculanum et de Pompeïa indiquent aussi que la perspective était pratiquée chez les Romains. Perdue de même que les autres sciences artistiques pendant des siècles, Pietro del

Digitized by Google

Bozzo, et après lui Albert Durer furent les premiers qui en donnèrent des règles que Balthazar Perruzi et Guido Ubaldi perfectionnèrent ensuite. *Encyclopédie moderne*, 23e vol.

40. — *Les Arts Somptuaires, etc* , tome IIe, page 63.

41. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, pages 36-37.

42. — *Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique*, Xe siècle, page 175.

43. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 64.

Manuel élémentaire d'Archéologie, etc., page 304.

44. — *Les Arts Somptuaires, etc*, tome IIe, page 67. Miniatures du vol. 70 G. de la Bibliothèque impériale, manuscrit byzantin du Xe siècle, encadrements des peintures représentant les Evangélistes.

45. — H. Bordier et E. Charton : *Histoire de France*, tome Ier, page 303.

Les Arts Somptuaires, etc., tome IIe, page 73.

46. — *L'Art Chrétien en Flandre, etc.*

L'Abbaye d'Anchin, etc.

Cameracum Christianum.

47. — *L'Abbaye d'Anchin*, page 112, etc.

L'Art Chrétien, etc., pages 81-138.

48. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 70.

49. — ... « Les vêtements des Orientaux offrent encore aujourd'hui le même « aspect, parce qu'au lieu d'aplatir et de repasser le linge, ils le tordent « sur lui-même. » *Manuel d'Archéologie, etc.*, page 332.

50. — L'art du XIIIe siècle a son origine, selon les uns, dans notre pays même; ou bien il est le résultat des croisades inspirant à nos compatriotes un art nouveau par la vue d'une architecture nouvelle. Selon les autres, il aurait été dû à l'établissement d'un Empire français à Constantinople ; mais cette dernière cause doit être écartée, le point de départ de la renaissance artistique du XIIIe siècle étant antérieur à cet évènement.

Voir : *Essai historique sur les Arts du Dessin en Picardie, etc.*, pages 334 à 370.

Les Arts Somptuaires, etc., tome IIe, pages 90 à 101.

Manuel élémentaire d'Archéologie, etc., pages 176 et suivantes.

51. — *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, pages 95, 96 et 101.

52. — Didron : Des Manuscrits à Miniatures. — *Annales archéologiques*, 2e vol., page 160.

Digitized by Google

Arts Somptuaires, tome IIe, page 96.

H. Bordier et E. Charton : *Histoire de France*, tome Ier, page 576.

53. — Dans les nos 142 et 143 du XVe siècle, on voit aussi des anges dont la partie inférieure se termine en queue d'oiseau. Voir Orphée et les Sirènes dans les nos 103 et 107. Voir aussi le no 327, 2e volume, où, dans les médaillons d'une marge à côté de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, se trouve Cerbère contenu par deux guerriers armés de toutes pièces.

54. — Les Nielles étaient déjà connues au XIIe siècle, le moine Théophile en parle dans son manuscrit : *Essai sur divers Arts*. (Traduction de M. le comte de l'Escalopier. 1834.)

55. — « A partir de l'an 1150, on trouve plus de naïveté dans l'expression, « plus de précision dans le dessin » : *Manuel d'Archéologie nationale, etc.*, page 342.

56. — *De l'Art Chrétien en Flandre, etc.*, page 156 et suivantes.

57. — *Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe page 146, etc.

L'Art Chrétien en Flandre, page 146.

58. — ... « Au commencement du XIVe siècle (1315) à l'Université de Bologne « Mundini de Luzzi dissèque publiquement deux cadavres humains et « publie peu après un traité d'anatomie d'après nature. — ... Déjà, « dès le XIVe siècle, on trouve quelques gravures sur bois jointes au « traité de Mundini. » (*Encyclopédie du XIXe siècle*, 2e vol.

59. — On retrouve la perspective dans les tableaux de Paolo l'Uccello et de Massacio. Le premier, né en 1389, meurt en 1472; le second meurt en 1445, à l'âge de 26 ans.

Manuel élémentaire d'Archéologie, etc., page 345.

60. — ... « Il arriva que David s'étant levé de dessus son lit après-midi, se « promenait sur la terrasse de son palais; alors il vit une femme qui « se baignait sur la terrasse de sa maison et cette femme était fort belle. » — *Les Rois*, liv. IIe, chap. XIe, verset 2.

61. — ... « C'est particulièrement aux nudités faites à plaisir, sans autre motif « que la fantaisie, et qui remplissent beaucoup de manuscrits des deux « derniers siècles du Moyen-Age, etc., etc. » — Didron : Des Manuscrits à Miniatures. — *Annales Archéologiques*, 2e vol., page 223.

62. — ... « Des fêtes présentaient aux regards de la foule des femmes sans « vêtements, etc. » (*Histoire de Lille*, par V. Derode, tome Ier, page 382.

Digitized by Google

63 — De la Querière. *Recherches sur le Cuir doré, anciennement appelé Or bazané, etc.*, Rouen, 1830.

64. — ... « A la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, l'art est « riche, gracieux amusant, varié, mais, il faut bien l'avouer, il n'a plus « toute sa naïveté primitive, il est resplendissant... C'est surtout la grâce « et la finesse qu'il faut chercher alors... Il avait acquis en splendeur ce « qu'il avait perdu en sentiment religieux. » — Ferdinand Denis — *Des Manuscrits à Miniatures, etc. — Manuscrits du Moyen-Age. — Bibliothèques de Paris.*

65. — *Magasin pittoresque*, 27e volume, page 372.

66. — *De l'Art Chrétien en Flandre*, page 304.

67. — Jean Cousin, né, croit-on, en 1462, meurt en 1589; Jean Fouquet, né vers 1415 ou 1420, meurt en 1485. *Magasin Pittoresque*, 1er volume, page 344; 27e volume, page 372.

68. — *Biographie des Hommes illustres de la Flandre Occidentale*, pages 117 et 269.

Les Ducs de Bourgogne, par De Laborde, tome Ier.

Dehaisnes, pages 124, 304, 305, etc.

Les Arts Somptuaires, etc., tome IIe, page 14 et suivantes, etc.

69. — Ouvrages cités dans la note précédente.

70. — *De l'Art Chrétien, etc.*, pages 306 et 307, etc.

Rio : *De la Poésie Chrétienne*, page 462, etc.

71. — Manuscrit italien du XIVe siècle, petit in-folio ancien. (Bibliothèque impériale). Attribué à Taddeo di Gaddi ; cité dans les *Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 125 et suivantes.

72. — Voir à ce sujet : *Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 151, etc.

Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. — Classe des lettres, tome Ve, page 264 et suivantes, 1856-1857. (*Notice sur le perfectionnement de la Peinture à l'huile au XVe siècle, par Jean de Bruges*).

Dans des pages aussi intéressantes que savantes, M. l'abbé Dehaisnes (*De l'Art Chrétien en Flandre*, pages 172 et suivantes) attribue le perfectionnement de la peinture à l'huile, en 1410, à Hubert Van Eyck, né en 1366, à Maseyck, et non comme on l'a fait jusqu'à présent à son frère Jean qui, né vers 1395, n'avait alors que quinze ans environ.

73. — Nous pourrions citer ici les noms des rois, des princes, des princesses, des seigneurs, des dignitaires de l'Eglise, etc., etc., qui se firent

Digitized by Google

remarquer par leur amour pour les manuscrits et la protection qu'ils accordèrent aux miniaturistes, nous aimons mieux renvoyer aux ouvrages où nous n'aurions eu que la peine de les copier.

Les Arts Somptuaires, etc., tome IIe, page 12 et suivantes et page 151.

Le comte de LABORDE : *Les Ducs de Bourgogne ; de la Renaissance des Arts.*

De l'Art Chrétien en Flandre, etc.

74. — *Voyage historique de M. Bethmann, etc.*, page 83.

75. — *Vie des Peintres de Vasari*, traduites par LECLANCHÉ, commentées par JEANRON et LECLANCHÉ.

76. — Raphaël, né en 1483, meurt en 1520, (Ecole Romaine). Corrège, né en 1494, meurt en 1534, (Ecole Lombarde ou Milanaise). Titien, né en 1477, meurt en 1576, (Ecole Vénitienne).

77. — 1506. On retrouve à Rome le groupe de Laocoon. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité surgissent en foule du sol de l'Italie, où ils étaient foulés aux pieds depuis l'invasion des Barbares. — Etudes chronologiques.— *Magasin Pittoresque*, Ve vol., page 336.

78. — ... « C'est au XVIe siècle que l'anatomie de l'homme fut véritablement « créée par Vésale, et c'est encore en Italie que furent faites toutes les « grandes découvertes dans cette science, ce qui contribua à hâter les « grands succès de l'école Italienne. » *Encyclopédie du XIXe siècle*, 2e vol.

79. — *Viator, De artificiali Perspectiva, Tulli*, in-fol. Trois éditions. 1505, 1509 et 1521.

80. — Albert Durer, né en 1471, mort en 1528, écrit un traité de perspective, un traité des proportions du corps humain : *(De symetriâ partium humanorum corporum*, 1525), traduit quelques années après par Maigret, Paris 1557, in-fol. Chez les anciens, Vitruve avait déjà donné les proportions du corps humain.

81. — Holbein, né en 1498, meurt en 1554.

82. — La gravure sur bois connue des Chinois de temps immémorial, a été inventée ou introduite en Europe vers le commencement du XVe siècle, (1390-1430). On connait une gravure sur bois, de 1423, représentant Saint Christophe. —*Magasin Pittoresque*, 4e vol. page 405.

Les Arts Somptuaires, etc., tome IIe, page 133.

... « A la naissance de l'imprimerie, il devint de bon ton de n'avoir que « des manuscrits. Les grands dédaignèrent longtemps les productions de la

Digitized by Google

« presse. Depuis 1441, les typographes prenaient toutes les précautions « possibles pour que leurs imprimés ressemblassent aux beaux manus- « crits, et ils y ont réussi à ce point qu'aujourd'hui même, des yeux exer- « cés y sont encore trompés. » *(Histoire de Lille*, par V. DERODE, tome Ier, page 347.)

PATRIA : *Histoire de la peinture et des Arts du dessin*, par M. BOURQUELET. Colonne 2275.

83. — *Arts Somptuaires*, tome IIe, pages 9 et 10.

84. — *De l'Art Chrétien, etc.*, page 143, voir note 91.

85. — M. FERDINAND DENIS, (*Manuscrits du Moyen-Age, Bibliothèque de Paris*), cite un psautier latin d'entre le XIIe et le XIIIe siècle, dont la seconde partie n'est pas de la même main que la première, et il ajoute que cela arrive fréquemment dans les manuscrits du Moyen-Age.

(2e fois.) *Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 53.

86. — Voir la note précédente (2e fois .

87. — LOUANDRE. *Les Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 3.

88. —... « Un miniaturiste célèbre du IXe siècle, Théodulphe évêque d'Orléans « comprenant la valeur des miniatures parce qu'il en peignait lui-même, « mit entre les feuilles de son manuscrit de la fine étoffe de soie ou de « laine, de la gaze transparente sur laquelle reposaient et reposent encore « aujourd'hui les tableaux qu'il a exécutés. » DIDRON. — Manuscrits à miniatures. — *Annales, etc.*, 2e vol. page 225.

89. — Ces trois manuscrits sont aujourd'hui conservés, croyons-nous, au Musée des Souverains, au Louvre.

90. — M. ESCALIER. (*Abbaye d'Anchin*, page 113), cite un manuscrit aujourd'hui déposé à la Bibliothèque de Boulogne, et qui a couté à son auteur, un moine nommé Hélie, un an de travail.

Voir aussi dans le catalogue de notre Bibliothèque, le n° 98, commencé en 1400 et qui n'a été terminé qu'en 1402, et le n° 155, dont la confection dure de 1321 à 1323, etc., etc. Citons enfin, d'après M. DIDRON, (*Annales, etc.*, 2e vol. page 165, etc.) des manuscrits qui ont dû demander bien plus de temps encore à ceux qui les ont enluminés : *Emblemata Biblia*, de la Bibliothèque royale, renferme dans les 1968 médaillons qui décorent ses 246 feuillets, 9840 figures non compris les ornements, rinceaux, animaux, fleurs, etc., etc. — Un autre ouvrage du même dépôt ; *Biblia sacra*, (n° 6829) contient 377 pages où se voient 3016 tableaux et 15800

Digitized by Google

figures ; le *Speculum humanæ salvationis*, (Bibliothèque de l'Arsenal) est orné de 160 tableaux renfermant ensemble 590 figures ; il est attribué à Taddeo Gaddi, élève de Giotto.

91. — Peu de nos manuscrits à miniatures sont signés; le catalogue de M. Le Glay, indique cependant parmi ces derniers, les nos : 12, écrit et peint par Marc Ecuyer ou Lécuyer, (*Marcus scutifer*,) en 1540 ; 98, confectionné par Jean Petit de Bretagne de 1401 à 1402 ; 184 et 185, écrits par Jean Philomène (*Philomena*), en 1226 ; 210, écrit par Fulbert au XIIe siècle ; 862 écrit par Théodore Régis, de Bruxelles en 1482.

M. l'abbé Dehaisnes, (*De l'Art Chrétien, etc.*, page 138), cite aussi Guillaume Torrentin, prêtre de la maison des Bons-Enfants, qui écrit à Cambrai en 1522, pour l'abbé d'Anchin, Charles Coguin, un épistolier, aujourd'hui le n° 74 de la Bibliothèque de Douai.

92. — Nous empruntons les noms des instruments de musique que nous rencontrerons dans nos manuscrits à l'*Essai sur les Instruments de Musique au Moyen-Age*, par M. C. De Coussemaker. *Annales archéologiques*, volume, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 12, 16.

93. — *Arts Somptuaires, etc.*, tome IIe, page 139.

94. — ... « Par un procédé qui se perd dans les ténèbres de l'antiquité, et « qui s'est transmis d'âge en âge jusqu'assez près de notre époque, le « sculpteur a figuré l'infériorité morale et scientifique des inférieurs par « rapport aux supérieurs et aux maîtres, en donnant à ceux-là une taille « plus exigue qu'aux derniers. » Didron. — (*Annales Archéologiques*. 1er vol. page 163.

95. — Voir dans *les Arts Somptuaires*, les dessins décrits, tome IIe, page 133, comme étant du XIVe siècle, et avec le style desquels les nôtres ont une grande analogie.

La Société d'Émulation a réservé une place dans ses Mémoires à beaucoup de documents qui ont pour objet l'Histoire de Cambrai. Elle en a détaché ceux qu'on va lire et qui sont relatifs à l'histoire du XVIIIe siècle dont on l'a particulièrement entretenue dans sa séance publique. Les autres seront très prochainement publiés, dans la seconde partie de ce volume, si, comme elle l'espère, elle en trouve le moyen dans les ressources mises à sa disposition.

Digitized by Google

FRAGMENTS HISTORIQUES

Villars à Paillencourt. — Construction des chaussées d'Arras et de Bapaume. — Fontaine Notre-Dame. — Mort de Fénélon. — Mort de Louis XIV.

En 1711, les malheurs de la France rendaient Louis XIV très-circonspect. Le maréchal de Villars, suivant les ordres de la cour, n'osait commettre la tête de son armée avec celle de Marlborough qui venait de passer le Sanzet. Le même motif l'empêcha de se porter à Thun-Lévêque, afin d'éviter un choc certain, et le détermina à prendre poste sur les hauteurs de Cambrai, sa droite, sous le feu de cette place, et sa gauche, au ruisseau de Marquion. Cette position contrariait les vues du général anglais qui cherchait une bataille; mais, néanmoins, celui-ci tira parti de la situation, en passant l'Escaut et investissant la forteresse de Bouchain, devant laquelle il fit ouvrir la tranchée le 18 août. Le 29 dudit mois, Villars fit franchir l'Escaut par quelques

Digitized by Google

escadrons de hussards qui attaquèrent la cavalerie ennemie et lui tuèrent 320 hommes à la vue de Cambrai.

La situation du Cambresis était alors très-critique. Le pays étant foulé en tous sens par les armées belligérantes, les subsistances devenaient rares et des bandes de maraudeurs se répandaient partout. L'armée alliée se trouvait postée entre l'armée de Villars et le Cateau, qui était le principal domaine des archevêques. Cette petite ville était remplie des grains appartenant à Fénélon et de ceux que les habitants des campagnes y avaient remisés. Marlborough, qui avait pour le prélat un profond respect, les fit conserver par un détachement qu'il y envoya; mais, quand il vit que la rareté des subsistances ne lui permettrait pas de refuser jusqu'à la fin le fourragement de cette ville, il en fit avertir Fénélon. On chargea sur des chariots les blés qui se trouvaient au Cateau et ils furent conduits à la vue du camp des alliés, par une escorte de leurs troupes qui les suivit jusque sur la place d'Armes de Cambrai, forteresse que l'on pouvait considérer comme le quartier général de l'armée française. Un pareil procédé n'a pas besoin de commentaires.

On sait que Villars a toujours maintenu une exacte discipline dans son armée, mais il était difficile qu'il n'y eût, de temps à autre, quelques infractions aux règlements, surtout lorsque la troupe manquait de pain. Depuis trois ans, le pays souffrait horriblement. Nous voyons, page 79 du compte de 1708-1709-1710, la mention suivante :

« Audit (Gilles Cotteau), par ordonnance du 5 juillet

Digitized by Google

« 1709, payé 12 florins pour un voyage par luy fait à « l'ordre de Messieurs du Magistrat vers Monseigneur « l'intendant au sujet des lettres escrittes par mesdits « sieurs pour empêcher les désordres commis dans les « faubourgs et plat pays par les trouppes. »

Et l'article ci-après, folios 60 et 61 du compte de 1711-1712 :

« Aux sieurs Grenet, de Hennin, Lecocq et Boulenger, « eschevins, payé, par ordonnance du 28 août 1711, « la somme de 40 florins pour divers voïages par eux « faits en qualité de députés de Messieurs du Magistrat « vers Monseigneur l'intendant au camp de Paillencourt, « pour les affaires de la ville par quittance. »

Ces Messieurs étaient chargés de remettre à l'intendant une lettre du Magistrat, adressée au maréchal de Villars.

Nous nous félicitons d'avoir rencontré, dans les archives municipales, non encore classées, une réponse émanée de l'illustre guerrier qui devait, l'année suivante, sauver la France à Denain. La voici :

« *Au camp de Paillencourt, ce 2 septembre* 1711.

« J'ai reçu, Messieurs, la lettre que vous avez pris la « peine de m'écrire au sujet des désordres qui se com- « mettent dans le pays; vous sçavez que, pendant le « commencement de la campagne, il n'en a été fait « aucun, que l'on n'a touché ni à vos grains, ni enlevé « aucuns bestiaux, — mais les armées étant dans une « situation très-différente, il n'a pas été possible d'épar- « gner les grains comme l'on avoit fait jusqu'alors.

« Quant aux désordres, vous croyez bien que ce ne

Digitized by Google

« peut être que contre mes intentions, et n'y a sortes « de précautions que l'on ne prenne pour les empêcher, « jusqu'à ordonner au prevôt d'arrêter et de faire « pendre sur le champ (sans m'en avoir rendu compte « auparavant) tout ce qu'il trouvera de maraudeurs. « Ces ordres vont être réitérés et vous ne devés pas « douter que ce ne soit avec bien de la douleur de ma « part quand je vois les sujets du Roy exposez à des « malheurs causés ordinairement par la guerre.

« Je charge dans ce moment le prevôt de l'armée de « vous aller trouver pour prendre connoissance des « violences faites dans les lieux que vous me marquez, « et si l'on peut trouver les coupables, ils seront très- « rigoureusement punis pour servir d'exemple.

« Je suis, Messieurs, très-parfaitement à vous.

« Le M^al^ duc de VILLARS.

« Messieurs les D. du Cambresys. »

L'armée française continuait de perdre du terrain. Après vingt-et-un jours de tranchée, Bouchain avait ouvert ses portes. Malgré la capitulation, la garnison resta prisonnière de guerre : 1400 hommes valides furent retenus; 600 blessés ou malades furent seuls évacués sur Cambrai, le 13 septembre 1711.

Nous remarquons que la correspondance continue entre l'Intendant et le Magistrat de Cambrai. Voici un nouvel article de dépense au compte de 1711-12 :

« Aux sieurs Lammelin, premier conseiller pension- « naire, Jacques de Hennin et Martin Boulenger, « eschevins, par ordonnance du 1er octobre 1711, payé

Digitized by Google

« la somme de trente florins pour un voyage par eux
« fait, en qualité de députez de Messieurs du Magistrat
« vers Monseigneur l'Intendant au camp de Paillen-
« court, pour les affaires de la Chambre. »

Au même compte on trouve :

F° 73.

1° Une dépense de 117 florins 7 patars, pour la réparation du chemin du Pont-Rouge, ordonnée par le maréchal de Villars à la fin d'avril 1712.

2° Une dépense de 12 florins pour avoir voituré, le 22 avril 1712, par ordre de l'Intendant, 1,000 sacs vides transportés à Landrecies pour le service du Roi.

(On sait que le prince Eugène fit investir Landrecies, le 17 juillet 1712, par le prince d'Anhalt-Dessau. Il était donc très-à-propos d'approvisionner cette place.)

3° Une autre de 19 florins 12 patars, pour défrayer MM. Dupuis, conseiller pensionnaire, Arnould Lemercier et Guillaume de Cambray, eschevins, d'un voyage par eux fait, afin de s'entretenir d'affaires publiques avec le maréchal de Villars, au camp de Noyelle-sur-l'Escaut.

F° 74.

Une dépense de 173 florins 6 patars et 16 deniers, formant le tiers du loyer d'une maison, rue St-Sépulchre, occupée par MM. le marquis de Vieux-Pont et Gobrians, lieutenant-généraux des armées du Roi. Ce loyer a été payé le 7 juillet 1712, pour l'année commencée le 1er septembre 1711. Deux tiers de la

Digitized by Google

dépense totale étaient à la charge des Etats du Cambresis.

F° 75.

Une dépense de 9 florins pour la location des meubles et tapisseries des logements de MM. le comte d'Arcot, lieutenant-général, et Delacourt, ingénieur en chef.

F° 77.

Une dépense de 100 florins, formant le tiers du loyer du logement de M. de Somery, brigadier des armées du Roi, du 24 octobre 1711 au 24 octobre 1712.

Nous trouvons aussi au f° 78, une dépense de 200 florins, formant le tiers du loyer annuel d'un logement du marquis de Vieux-Pont, occupé depuis le 22 avril 1711. Cet officier-général avait, paraît-il, deux logements : l'un, pour lui personnellement ; l'autre, pour la chancellerie de son commandement divisionnaire dont la ville de Cambrai était le quartier général.

Voici un article du f° 79 qui démontre que le maréchal Montesquiou habitait aussi Cambrai dans le même temps, lorsque son service actif ne l'appelait pas sur les champs de bataille :

« Item, se porte icy en dépense la somme de 1,338 « florins 8 pattars 8 deniers emploiés en achat de bois « et charbon, fournis pour le chauffage de Monseigneur « le mareschal de Montesquiou et de Monsieur le mar- « quis de Vieux-Pont, au temps qu'ils commandoient en « cette place, suivant l'estat arresté par Messieurs du « Magistrat le 15 décembre dernier (1712), sur les « notices et renseignements du concierge des provi- « sions de la ville. »

Digitized by Google

Le Maréchal de Montesquiou et le marquis du Vieux-Pont étaient les compagnons de gloire de l'infatigable Villars. Ils prirent, pendant cette guerre, une part active à l'exécution des savants projets du général en chef.

Outre les charges et prestations en nature résultant du séjour à Cambrai d'un nombreux état-major et de plusieurs régiments, la ville devait encore supporter d'énormes contributions de guerre, sous le titre d'*Ayde extraordinaire accordée au Roi*. Nous lisons au f° 80 du compte sus-mentionné, qu'il a été payé par le trésorier héréditaire de Cambrai, une somme de 26,282 florins 15 patars et 5 derniers, représentant le produit de l'impôt de 15 patars par quintal de braye, perçu pendant l'année 1712. On voit que, alors comme aujourd'hui, on faisait ici une grande consommation de bière. Ainsi, en 1712, on a employé dans les brasseries de Cambrai 3,285,400 livres ou 1,642,700 kilogrammes d'orge broyée.

Le nuage qui voilait l'étoile de la France va se dissiper ; les ennemis de Louis XIV abusaient de leur succès ; la fortune s'est lassée de les favoriser. Le 24 juillet 1712, jour à jamais mémorable, qui vit renverser de fond en comble les projets d'invasion du Prince Eugène, le grand Villars gagne la bataille de Denain. Il prend Saint-Amand le 26 et Marchiennes le 30 du même mois, Il fait lever le siège de Landrecies le 2 août, s'empare de Douai le 12 septembre, du Quesnoy le 4 octobre et de Bouchain 15 jours après. Ainsi se termine la campagne de cette année. Ces heureux

Digitized by Google

évènements amènent la paix d'Utrecht, le 11 avril 1713, et l'armée de Villars se transporte sur les bords du Rhin. La victoire l'y suit et l'Empereur d'Allemagne est contraint de conclure la paix, le 7 septembre 1714 et de rétablir dans ses Etats l'électeur de Bavière notre allié.

CONSTRUCTION

DES CHAUSSÉES D'ARRAS ET DE BAPAUME

Le Cambresis était enfin débarrassé de la présence des armées belligérantes. Le pays commençait à respirer. Le magistrat de Cambrai s'occupa de l'amélioration des voies de grande communication. Nous trouvons au f° 71 du compte de 1714-15 l'article de dépense suivant :

« A Pierre Coulmont et consors payé la somme de « 1158 florins 3 patars et 6 deniers, à quoi s'est « trouvé monter les frais de construction des chaussées « d'Arras et de Bapaulme, suivant l'état arrêté par « M. de la chambre du domain le 13 mai 1715.

Digitized by Google

CONSTRUCTION

DE LA FONTAINE NOTRE-DAME

Ce fut aussi à cette époque que le magistrat fit reconstruire la Fontaine Notre-Dame. On lit, f° 86 dudit compte :

« Aux massons, tailleurs de pierres blanches et « autres, payé la somme de 1398 florins 11 patars, à « quoy s'est trouvé monter la construction de la Fontaine « Nostre-Dame, suivant l'état arrêté par Messieurs de « la chambre du domain du 18 novembre 1715. » (1)

MORT DE FÉNÉLON

La mort avait, en quelques années, enlevé à Fénélon ses amis les plus intimes. La perte qu'il fit de M. le duc de Chevreuse lui fut surtout très sensible. C'était le plus ancien, le plus constant de ses amis, le seul qui lui restât à la cour. La tristesse du Prélat était si

(1) Par suite des guerres, la Fontaine Notre-Dame avait été entièrement détruite . on la reconstruisit, en lui donnant une forme beaucoup plus belle qu'auparavant. (Mém. Chron. Manuscrit publié par M. Boulay.)

Digitized by Google

grande, dit l'historien de sa vie, que *la terre entière ne lui parut plus qu'un désert aride et sombre*. Il songeait très sérieusement à se débarrasser du poids de l'épiscopat et allait demander un successeur. lorsqu'il mourut le 7 janvier 1715, après six jours et demi de maladie.

Nous trouvons dans le compte de 1714-15 la mention de diverses dépenses qui rappellent ce sinistre évènement.

F° 78.

« A Jean-François Lepreux, maître de poste de « cette Ville, par ordonnance du 10 de janvier 1715, « payé 28 florins pour les frais d'un postillon envoyé « à Monseigneur l'Intendant pour l'informer de la mort « de Monseigneur l'archevesque de Fénélon arrivée le « 7 dudit mois. »

F° 79.

« A Douillet, libraire, par ordonnance du 16 janvier « 1715, payé 10 florins pour un portraict de Monsei- « gneur de Fénélon, avec un cadre doré. »

F° 80.

« Au sieur Becquart payé par ordonnance du 28 « février 1715, 78 florins 4 patars, pour supplément « de la dépense faite par messieurs du magistrat au « retour du service de feu Monseigneur l'archevesque « de Fénélon, décédé le 7 janvier 1715. »

La mort de Fénélon fut un évènement qui prit les proportions d'un malheur public. Il avait tout donné

Digitized by Google

aux pauvres de son diocèse. De nos jours, on a vu l'un de ses successeurs, le savant cardinal Giraud, suivre ce noble exemple.

MORT DE LOUIS XIV

Au f° 72 du compte de 1715-16, nous relevons l'article de dépense suivant :

« A Messieurs les Prevost, deux conseillers, quatorze « eschevins, le procureur syndicq, les greffiers de la « chambre, en nombre de vingt personnes, et quatre « du domain, savoir : Deux collecteurs, le receveur « et le médecin pensionnaire, chacun 80 florins, et « aux six officiers ordinaires sy comme deux huissiers, « deux concierges, le messager, et celuy de la cave « au vin, chacun 40 florins, faisant ensemble la somme « de 2,160 florins, pour les habits de deuil qu'ils ont « pris pour le feu Roi Nostre Auguste Monarque « Louis XIV, décédé le 1er septembre 1715. » (1)

(1) Sous le régime actuel, le maire, les adjoints et les conseillers municipaux exercent des fonctions purement gratuites. Il n'en etait pas de même anciennement. Ainsi nous voyons figurer dans les comptes municipaux des dernières années du règne de Louis XIV les dépenses suivantes :

Compte de 1714-15, f° 57.

Droits annuels : Robes et parures du magistrat et de la chambre du domain à 100 florins par personne. . . . . 2.700 florins.

Digitized by Google

Et au f° 75 dudit compte :

« Au sieur Housseau payé par ordonnance du 27 « février 1716, la somme de 1046 florins 18 patars

F° 61.

Achat de gants à franges d'or et d'argent distribués à messieurs du magistrat et autres, à l'occasion de la procession du Saint-Sacrement. 275 florins 1 patars.

F° 74.

Dépense du magistrat au retour de la procession de l'Assomption de la Vierge (15 août 1714). . . . . 130 florins 18 patars 12 deniers.

F° 76.

Paiement au magistrat des droits d'esguillettes de la foire des Saints Simon et Jude, année 1714. . . . . 232 florins 15 patars.

F° 76.

Les frais du feu de joie et du repas fait ensuite à l'Hôtel de Ville, par messieurs de l'état-major et du magistrat, à l'occasion de la prise de Barcelonne qui a eu lieu le 12 septembre 1714. . . 451 florins 1 patars 12 deniers.

F° 83.

Achat de sel, poteries et autres ustensiles, pour le service du magistrat. . . . . 20 florins.

F° 87.

Dépense faite par le magistrat pour le renouvellement de la loi de 1715. . . . . 98 florins 11 patars 12 deniers.

Compte de 1715-16, f° 74.

Dépenses faites en diverses fois par messieurs du magistrat lorsqu'ils se sont réunis pour délibérer sur les affaires publiques, année 1715. 300 florins.

F° 76.

Dépense faite par le magistrat au retour de la messe de Sainte-Scholastique. . . . . 94 florins 12 patars 12 deniers.

F° 81.

Dépense du magistrat au retour de la procession du vénérable Saint-Sacrement, 1715. . . . . 152 florins 13 patars 12 deniers.

Le magistrat recevait de la ville un traitement annuel, composé ainsi qu'il suit :

Honoraires du Prevot..		500	florins.
id.	du premier conseiller pensionnaire	1,000	id.
id.	du second conseiller pensionnaire..	500	id.
id.	des 14 échevins, à 250 florins chacun.	3,500	id.
Pour robes et parures, à 100 florins chacun		1,700	id.

Le florin valait 25 sols de France.

Digitized by Google

« et 18 deniers, à quoy s'est trouvé monter les frais
« exposés pour les funérailles du feu Roy Nostre
« Auguste Monarque, faittes en la métropole de cette
« ville, le 23 septembre 1715, suivant qu'il est repris
« en son état et quittance. »

Digitized by Google

Digitized by Google

ENVOIS

ÉCHANGES DE PUBLICATIONS

ET

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

La Société d'Émulation a reçu depuis sa dernière publication, (1) les ouvrages suivants :

ENVOI DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

Documents sur l'Histoire de France, comprenant :

Les Mémoires de Claude Haton (1553-1582) 2 vol. in-4°.

Le Cartulaire de l'Abbaye de St-Victor, de Marseille, 2 vol. in-4°.

Les Cartulaires de Savigny et d'Ainay, 2 vol. in 4°.

(1) Voir les mémoires de la Société d'Émulation, tome XXVIe, 1re partie, pages 411 et suivantes.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

§ 1er.

SOCIÉTÉS FRANÇAISES.

AMIENS. — *Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts de la Somme.*

Mémoires. — 1858, 1859, 1860, 2me série. tome 1er.

— *Société des Antiquaires de Picardie.*

Bulletin. — 1859-1860.

ANGERS. — *Société Académique de Maine-et-Loire.*

Mémoires. — 1859, 5e et 6e vol. 1860, 7e et 8e vol.

— *Société Industrielle.*

Bulletin. — 1860.

ARRAS. — *Académie.* (D')

Mémoires. — tomes 29, 30, 31 et 32.

— Ambassade en Espagne et en Portugal en 1582 de R. P. E. D. Dom Jean Sarrazin, abbé de Saint-Vaast.

AVESNES. — *Société Archéologique.*

Brochures diverses.

Digitized by Google

BEAUVAIS. — *Société Académique d'Archéologie Sciences et Arts du département de de l'Oise.*

Mémoires. — Tomes IVe, 1859.

BORDEAUX. — *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

Mémoires. — 1859, 2e, 3e et 4e trimestres; 1860, 1er, 2e et 3e trimestres.

BOULOGNE-S.-M. — *Société d'Agriculture.*

Bulletin. — Avril à décembre 1859.

CAEN. *Académie Impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

Mémoires. — 1860-61.

— *Société Linnéenne de Normandie.*

Années. — 1856-57, 1857-58, 1858-59, 1859-60.

Mémoires. — De 1849 à 1859, 3 volumes.

— *Société Impériale d'Agriculture et de Commerce.*

Bulletin. — 1859. Juillet à novembre inclus. Année 1859-60, 5e vol.

CASTRES. — *Société Littéraire et scientifique.*

Années. — 3e trimestre 1860; 1er trimestre 1861.

— Séance publique du 29 janvier 1861.

Digitized by Google

CHALONS-S.-M. — *Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne.*

Mémoires. — 1859 — 1860.

CHALONS-S.-S. — *Société d'Histoire et d'Archéologie.*

Mémoires. — Tome 4e 1re partie.

CLERMONT. — *Annales Scientifiques, Littéraires et Industrielles de l'Auvergne.*

Année. — 1858.

DIJON. — *Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

Mémoires. — 1857.

DOUAI. — *Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts.*

Mémoires. — 1858-1859.

DUNKERQUE. — *Société Dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts.*

Mémoires. — 1858-59, 1860-61

EVREUX. — *Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.*

Recueil. — 1857-58.

LAON. — *Société Académique.*

Bulletin. — Tome : 8, 9 et 10 (1859 et 60).

LYON. — *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

Digitized by Google

Classe des Lettres. — Nouvelle série tomes 1, 2, et 4. (1851 à 1855.)

Classe des Sciences. — Nouvelle série, tomes 1, 2, et 9.

— *Eloge historique d'Edouard Servan de Sugny*, par Antoine Gaspar Belin.

Tableau statistique des travaux littéraire de la Société Littéraire de Lyon par le même.

— *Société d'Agriculture d'Histoire naturelle et des Arts utiles.*

Annales, — 1858 et 1859.

MEAUX. — *Société d'Agriculture, Sciences et Arts.*

Publications. — Comice de May. (Mai 1859).

— De la cherté des grains par Victor Modeste.

METZ. — *Société des Lettres, Sciences et Arts.*

Mémoires. — 1859.

MOULINS. — *Société d'Émulation du département de l'Allier.*

Bulletin. — Tomes 1 à 6 et 1860, tome 7e; 1re et 2e livraisons.

— Fragments du cartulaire de la Chapelle-Aude, recueillis et publiés par M. Chazaud, 1860.

Digitized by Google

NANCY. — *Académie de Stanislas.*

Mémoires. — 1858

NANTES. — *Société Académique.*

Annales. — 1858 à 1860.

Almanach de l'horticulteur nantais 1859-60.

NIMES. — *Académie du Gard.*

Mémoires. — 1856-57, 1858-59.

PARIS. — *Société de la Morale chrétienne.*

Journal. — 1859 — 1860 — 1861, Janvier à Juin.

— *Société Phylotechnique.*

Annuaire de 1860.

— *Institut des Provinces.*

Annuaire de 1861.

— *Société des antiquaires de France.*

Bulletin. — 1859, 3e et 4e trimestres; 1860.

— *Société protectrice des animaux.*

Bulletin. — Septembre et décembre 1859, 1860, 1861, janvier à juin.

— *Société libre des Beaux-Arts.*

Juillet 1861.

POITIERS. — *Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres et Arts.*

Bulletin. — 1859, 2e semestre.

ROCHEFORT. — *Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts.*

Digitized by Google

Travaux. — 1859-60, 1re et 2e séries.

ROUEN. — *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

Précis analytique de ses travaux. — 1857-58.

ST-OMER. — *Société d'Agriculture.*

Travaux. — 1857 : nos 9 et 12, 1858 : nos 15 et 16; 1859 : nos 17 à 20.

ST-QUENTIN. — *Société des Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture.*

Travaux. — 1858-59.

— *Comice agricole.*

Bulletin. — 1859-1860.

SOISSONS. — *Société Archéologique, Historique et Scientifique*, tomes 2 à 12.

Mémoires. — 1859, 1860.

TOULOUSE. — *Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.*

TOURS. — *Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire.*

Années. — 1858, 59 et 60.

TROYES. — *Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube.*

Mémoires. — 1858 : 3e et 4e livraisons; 1859, 1860, 1861 : 1er semestre.

Digitized by Google

Organisation de la Société d'Agriculture, 1861.

VALENCIENNES. — *Revue Agricole, Industrielle et Littéraire du Nord.*

Juillet, septembre, octobre, novembre et décembre 1859; 1860, 1861, janvier à avril.

---

§ 2e.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

ANVERS. — *Académie d'Archéologie de Belgique*, tome XVIIe 4e livraison.

BRUXELLES. — *Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts*, tome XXXIIe.

Bulletin. — 1860 (tomes 9 et 10)

— Sur la physique du globe en Belgique, par Ad. Quetelet, secrétaire-perpétuel de l'Académie royale de Belgique.

— Sur le Congrès international de statistique tenu à Londres le 16 juillet et jours suivants, 1860, par le même, président de la Commission centrale de statistique de Belgique. (Voir ci-dessous, page 372.)

— Alexanders Geesten van Jacob van Maerlant.

Digitized by Google

— Glossarium op. Maerlants rymbybel door. J. David, Pr.

NAMUR. — *Société archéologique.*

Annales. — Tome 6e, 4e livraison.

PUBLICATIONS DIVERSES.

FRANCE.

— Rapport fait le 7 décembre 1860, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la commission des antiquités de la France, par M. *Alfred Maury.*

— Agronomie, Chimie agricole et Physiologie, par M. *Boussingault*, membre de l'Institut. 2 vol. offerts par M. Mallet-Bachelier, imprimeur-libraire à Paris.

— Les Congrès des vignerons français, par M. *Guillory, aîné,* fondateur des Congrès de vignerons français.

— Du raisin considéré comme médicament, par *J.-Ch. Hespin* (de Metz).

— Sur l'Alucite ou teigne des blés et sur les moyens de la détruire, par M. le doctenr *J.-Ch Hespin.*

— De l'alimentation économique du bétail par la betterave fermentée suivant les procédés de M. Leduc, par *Ch. Gomart*, secrétaire-général du comice agricole de St-Quentin, membre correspondant.

— Pollieria hygrometrica Ruiz et Garon. 2e mémoire sur les plantes dites sommeillantes, par M. *A. Fée.*

Digitized by Google

— Explorations minéralogiques dans la Russie d'Europe, par M. *Jules Guillemin*, ingénieur civil des mines, membre correspondant, 1 vol.

— Nouvelle monographie des sangsues médicinales, par M. le docteur *Ebrard*, membre correspondant.

— Enseignement méthodique de la logique, ou l'art de penser, appliquée à la littérature et à la conduite de la vie, par M. l'abbé *Auguste Carion*, 4e édition, 1 vol.

— Enseignement méthodique de la versification française, 4e édition, 1 vol. par le même.

— Rapport sur le taux légal de l'intérêt de l'argent, par M. *Gaignœux*, de la Société libre d'Émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.

— Etat de la Flandre maritime avant le Ve siècle, par M. V. *Derode*.

— Notice sur Aubencheul-au-Bois et les hameaux voisins, par l'abbé *Louis Boniface*.

— Notice nécrologique sur M. le marquis de Lagoy, par *Ch. Robert*, membre correspondant.

— Première lettre à M. Adrien de Longpérier, sur queques collections du Piémont et de la Lombardie, par le même.

— Notes sur des monnaies austrasiennes, inédites, par le même.

— Les monnaies de Macon, 1 vol,, par le même.

— Revue de l'Art chrétien, par M. l'abbé *J. Corblet*, 2e année n° 7, et 3e année n° 10.

Digitized by Google

— L'architecture du Moyen-Age jugée par les écrivains des deux derniers siècles, par M. *J. Corblet*, membre correspondant.

— Notice sur les chandeliers d'église au Moyen-Age, par le même.

— A-t-on réservé le précieux sang dans les siècles primitifs et au Moyen-Age? par le même.

— Compte-rendu des Congrès archéologiques de Mende et de Valence et du Congrès scientifique de Grenoble, par le même.

— Etudes historiques sur les loteries, par le même.

— Etude iconographique sur l'arbre de Jessé, par le même.

— Histoire des établissements religieux et charitables de Roubaix, par M. *Th. Leuridan*, offerte par M. le Maire de Roubaix.

— Documents relatifs à la Flandre maritime, extraits du cartulaire de l'abbaye de Watten, par M. *E. de Coussemaker*, membre correspondant.

— Fables et poésies, par *J. Héré*, 1 vol.

— Fables, par Mme *Esther Sezzi*, 1 vol.

— Origine du libre échange, par *S. Ferguson fils*, membre correspondant.

— Des avantages et des jouissances que l'on trouve dans l'étude de l'histoire naturelle, traduit de l'Anglais, par le même.

Digitized by Google

BELGIQUE.

— De la nécessité d'un système général d'observations nautiques et météorologiques. — Lettre de M. Maury, directeur de l'Observatoire de Washington, à M. Ad. Quetelet. (Voir ci-dessus, page 368.)

— Sur les travaux de l'ancienne Académie de Bruxelles, par M. *Quetelet*.

— Nobiliaire de Belgique, par *H.-J. Vander Heyden*, architecte, tome 2e, nos 1 à 5.

— Notice historique et généalogique sur l'ancienne et noble famille de Burbure, par le même.

— Notice généalogique sur les familles nobles de Vinck et Comperis, par le même.

— Notice historique sur la très-ancienne et très-noble maison de Bex ou de Becx, par le même.

— Notice sur la très-ancienne et noble maison de Kerckhove, dite Vander Varent, par le même.

— Notice sur la très-ancienne et noble maison de Le Bidart de Thumaide, par le même.

— Quelques données antiques sur le quartier de l'île de la ville de Liège, par *Ch Du Vivier de Streel*.

Digitized by Google

COMPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

MEMBRES HONORAIRES

Mgr Régnier, archevêque de Cambrai.

MM. de Contencin, directeur général de l'administration des cultes.

Vallon, préfet du Nord.

Guillemin, recteur de l'académie de Douai.

Petit-Courtin, maire de Cambrai.

Berger, père, ancien directeur de l'école de dessin.

MEMBRES DU BUREAU

MM. Alc. Wilbert, président.

Renard, vice-président.

Lefebvre, secrétaire-général.

Bruyelle, archiviste.

Roth, trésorier.

Digitized by Google

MEMBRES RÉSIDANTS

MM. Berger, fils, directeur de l'école communale de dessin.

Bouchez, bibliothécaire de la ville.

Bruyelle, Adolphe, receveur des hospices et du bureau de bienfaisance.

Carion, Louis, homme de lettres.

Crépin, Louis, membre du conseil général du département.

De Baralle, architecte de la ville.

De Beaumont, médecin.

De Try, professeur de musique.

Durieux, professeur de dessin.

Dutemple, membre du conseil municipal.

Evrard, ingénieur civil.

Fenin, médecin en chef de l'hôpital militaire.

Hardy, médecin.

Houzé, secrétaire de la mairie.

Lefebvre, régent au collège.

Leleu, membre du conseil général.

Lestoquoy, juge-de-paix.

Lévêque, homme de lettres.

Renard, membre du conseil municipal.

Roth, négociant.

De Vendegies, propriétaire.

Wilbert, secrétaire des hospices et du bureau de bienfaisance.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Procès-Verbal de la Séance publique du 20 août 1860, par M. Lefebvre, secrétaire-général. . 5

Extrait des Procès-Verbaux des Concours. . . 7

Discours d'ouverture, par M. Alc. Wilbert, président 11

Eligius, orfèvre-émailleur au VIIe siècle, par M. Ad. Bruyelle. 19

Rapport sur le Concours de Philosophie morale, par M. Alc. Wilbert. 35

Le Médecin dans la Famille (Mémoire couronné) par M. Ebrard. 45

Table de ce Mémoire. . , ... 127

Le Congrès des Plaisirs, par M. Ch.-A. Lefebvre 129

Rapport sur le Concours d'Ethnographie, par M. L. Carion. 163

Les Pierres Jumelles, légende, par M. A. Durieux. 171

Rapport sur le Concours de Poésie, par M. Ch.-A. Lefebvre 185

L'Été dans les Bois, pièce qui a obtenu une *médaille d'argent*, par M. E. Dupré. . . . 205

Digitized by Google

Pages.

Caritas, pièce qui a obtenu une *médaille de vermeil*, par M. J. ALLEVARÈS. 211

Les Miniatures des Manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai, par M. A. DURIEUX. . . . 223

Observation sur les prochaines publications de la Société 346

Fragments historiques relatifs à l'histoire du XVIIIe siècle, par M. HOUZÉ. 347

Envois, Échanges de Publications et Hommages faits à la Société. 361

Composition de la Société d'Émulation. . . . 373

Digitized by Google

ERRATA.

Page.	*Ligne.*	*Au lieu de :*		
22	25	demandait après la demeure	*lisez*	*demandait la demeure*
54	20	Acquittez vous-en avez	*lisez*	*acquittez vous-en avec*
135	2	note , que ces présentes lettres	*lisez*	*qui*
136	6	» hôtel commune	*lisez*	*commun*
157	6	» forcés d'eccepter	*lisez*	*d'accepter*
159	2	Etats Cythère	*lisez*	*de Cythère*
171	7	toute une nuit	»	*tout*
183	22	inéffables	»	*ineffables*
245	14	auteur	»	*auteurs*
251	8	formés	»	*formées*
265	12	syrènes,	»	*sirènes,*
280	22	plus parfaite ;	»	*plus complète* ;
282	11	poses	»	*pose*
287	17	Les n°s 776 de 1680, 795 de 1689 et les n°s 771, etc.,	*lisez* :	776 de 1680 et les n°s 795, 771, etc.
304	23	entourée :	*lisez* :	*entouré*

N°s 142 et 152 du Catalogue : Cameracence, *lisez* : *Cameracense,*

N° 182, libri Colletarum, *lisez* : *Collectarum,*

N° 214, Cameracencis, *lisez* : *Cameracensis,*

Lisez Didron, au lieu de Dideron, page 21, note 1, et page 22, note 22.

Retranchez le mot *contribuer*, page 51 ligne 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google